LES POÈTES DU DIVAN

Conférence faite au Caméléon

le 29 mai 1923

Sous la présidence de Mme Henri de Régnier

Mesdames, Messieurs,

Vous avez l'incomparable fortune de vous trouver réunis ce soir autour de l'une des plus séduisantes figures du monde littéraire contemporain. Gérard d'Houville, Mme Henri de Régnier, a consenti à descendre en ces lieux.

Elle ne se trouve cependant liée à la revue dont je vous parlerai tout à l'heure par rien d'autre que l'admiration unanime de ceux qui la rédigent. Elle a bien voulu considérer que c'était là un lien en effet, et avouer que notre admiration lui créait un devoir envers nous. Ce qui prouve une fois de plus qu'on est toujours l'esclave de ses propres bienfaits.

Si les écrivains du *Divan* se trouvent particuliè-

rement heureux de la voir parmi eux, c'est qu'ils se plaisent à reconnaître une sorte de parenté spirituelle entre son art et celui auquel ils s'efforcent. Le mélange de malice émue et de sagesse mélancolique qui se remarque en des livres tels que *L'Inconstante* et que *Tant pis pour toi !* la fantaisie capricieuse et l'irréprochable pureté de forme composent un idéal esthétique qui ressemble à celui que j'essaierai de vous montrer chez la plupart des auteurs dont je vous parlerai.

Il semblait donc que, depuis toujours, depuis que *Le Divan* existe, sa place y fût marquée et l'attendit. Il ne lui manquait que de se voir occupée.

Le hasard me réservait le privilège inattendu de la saluer au moment où elle prend possession de ce qui lui appartient. Je me sens tout à fait inégal à cet honneur, mais je suis fier de me trouver choisi pour lui offrir les hommages de tous les auteurs du *Divan*.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je n'ai jamais, jusqu'à cette minute pris la parole en public. Je ne le dis pas pour m'en vanter, mais plutôt pour constater que jamais l'occasion ne s'en est offerte à moi (jamais personne ne m'a prié de faire une conférence), et que d'autre part, jamais, de mon côté, je n'ai recherché cette occasion. C'est que je ne crois pas être orateur. Je suis même sûr que je ne le suis pas. J'ai toujours peur de devoir parler, d'avoir à improviser. Je redoute le trou noir dans lequel la parole et la pensée viennent

s'engloutir au milieu d'une belle phrase et vous voyez que je m'apprête à vous faire lecture d'un texte que j'ai rédigé par avance. Pourtant je ne suis pas même sûr de savoir lire à haute voix. C'est très difficile de lire à haute voix. C'est déjà tout un travail que de se faire entendre distinctement. Et l'on n'est jamais sûr d'éviter la fâcheuse psalmodie qui plonge l'auditoire le plus favorable dans la torpeur, puis dans le sommeil.

Vous allez donc avoir à supporter tous les inconvénients d'un début. Si je vous le fais remarquer avec insistance ne croyez pas que ce soit pour réclamer votre indulgence. J'ai horreur de l'indulgence. J'y vois une des formes du mépris et par conséquent je la trouve aussi fâcheuse à obtenir que désobligeante à accorder. Au reste, quand on a cessé d'être des enfants on doit être de force à supporter la vérité même désagréable à entendre, de caractère aussi à envisager les conséquences de ses actions, à mesurer les responsabilités que l'on encourt et à savoir que si l'on fait quelque chose de répréhensible — par exemple une conférence très ennuyeuse — on mérite un blâme et une condamnation sans aucune circonstance atténuante.

Si je me risque à cette éventualité cruelle, si vous me voyez rompre avec mes habitudes et venir sur cette estrade m'exposer à être jugé durement, ou à endormir — ce qui est beaucoup plus grave — c'est que j'en ai été prié par Martineau qui est l'une des rares personnes à qui je ne sais rien refuser, et c'est aussi parce que le sujet qu'il me proposait se trouve être de ceux qui me sont le plus agréables à considérer.

J'ai passé de très bons moments à préparer cette conférence. J'ai dû rouvrir des livres que j'aime, relire des poèmes qui m'ont touché il y a déjà bien longtemps et qui conservent à peu près intacte leur ancienne puissance de séduction. J'ai dû feuilleter dans son ensemble la collection du *Divan*. Elle est rarissime, et je ne me doutais pas du plaisir que me réservait cette occupation.

Avez-vous remarqué, Messieurs, la façon singulière que nous avons de nous comporter avec les revues quand nous les avons une fois lues. Les plus soigneux d'entre nous, qui les gardent, les entassent dans des cabinets obscurs ou sur les bas rayons de leurs bibliothèques. Ils disent avec mauvaise humeur : Ce que ça prend de la place, les revues ! et ils les conservent avec une sorte de fétichisme pour ne jamais plus les reprendre, ni les ouvrir.

C'est un grand tort. Si d'aventure vous veniez à toucher leurs anciennes livraisons, vous auriez la surprise émouvante d'en voir jaillir une partie de votre passé. Les revues ont un remarquable pouvoir d'évocation. Rien ne fait plus exactement revivre des heures qui ne sont plus. Les numéros violets du *Mercure*, capucine des *Marges*, gris, rouges ou bleus du *Divan* — qui change de couleur comme un caméléon — vont rallumer avec netteté la lumière des jours où pour la première fois vous dûtes les recevoir et les découper. D'anciennes réactions de votre sensibilité vont se reproduire identiques à elles-mêmes. Ceci qui vous avait irrité, cela qui vous avait charmé va recommencer de vous charmer ou de vous irriter — à moins que vous ne soyez amené à mesurer une évolution de votre

goût. D'où venait l'agrément qu'avait à vos yeux telle page qui vous semble insipide aujourd'hui ? Allez-vous retrouver son charme évaporé... Peut-être entre deux feuillets allez-vous simplement retrouver un antique ticket de métro... tout le mécanisme du souvenir, quoi ! Vous connaissez ça aussi bien que moi.

La lecture de la collection m'a ramené à l'époque où paraissaient les premiers numéros du *Divan*. Le titre que portaient ces minces livrets faisait rêver — ou tout au moins sollicitait l'esprit. Il signifiait beaucoup de choses, car il n'en signifiait aucune exactement, et il en promettait d'autant plus qu'il n'avait rien d'un programme.

Tel quel il était chargé de littérature. Il l'est encore. On ne peut le lire des yeux sans entendre l'écho de tel vers fameux :

> Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères.
> Des divans.........

ou tel autre :

> Gœthe au son du canon brutal
> Fit le divan occidental
> Fraîche oasis.....

C'est du Gautier que je viens de citer là. On l'a bien reconnu. Je sais qu'il y a quinze jours, et c'est un poète du *Divan* qui l'a fait, on a décidé que Gautier n'était plus un bon poète (1). Je suis toujours un peu lent à m'accoutumer aux modes nouvelles et n'ai pas encore adopté celle-ci. Je m'en excuse auprès

(1) Roger Allard : *La Nouvelle Revue Française*, 1er mai 1923.

de ceux de mes auditeurs qui m'ont devancé, et qui n'estiment plus que l'on puisse faire cas de ce poète en qui le mois dernier personne n'hésitait à reconnaître un maître.

Pour ce qui est de ce mot : *Divan* ; de ce titre : *Le Divan*, plus encore que de littérature c'est de poésie qu'il est chargé, et la revue l'était, pour le moins autant que son titre. Elle faisait aux œuvres poétiques une place considérable. Je n'ai pas voulu faire de statistique, compter des pages, mesurer leur surface ni leurs lignes, mais j'ai l'impression que cette jeune revue réservait alors — ce qui est énorme — un bon quart de ses forces à la présentation des poètes.

C'est des poètes qui ont bénéficié de cette généreuse hospitalité que je vais avoir le plaisir de vous parler.

Je dis *le plaisir*. On a beau faire comprendre aux critiques qu'ils n'entendent rien à la poésie — en connaissez-vous un seul, Messieurs, dont on n'ait pas dit qu'il se mêlait d'en parler mais qu'il ne savait seulement pas ce que c'était — eh bien, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, ils ont un penchant très accusé à s'en occuper. Je suis comme eux tous. Le seul fait de m'occuper de poésie me cause un vif plaisir. On dira probablement, on dira certainement que je n'y entends rien, je suis toujours heureux de pouvoir quand même suivre mon penchant.

Faut-il justifier ce penchant que nous montrons tous, nous, les critiques. Tout bêtes que nous soyons, l'art que nous cultivons, ou, si l'on préfère le métier que nous exerçons implique une certaine curiosité

du mystère des autres arts littéraires. Or c'est précisément dans la poésie que ces mystères sont les plus obscurs, les moins saisissables, les plus secrets — les plus attirants par conséquent. La poésie est vraiment ce qui oppose le plus de résistance à l'analyse. On ne parvient jamais à savoir comment ni de quoi c'est fait. Et c'est pourquoi l'on revient toujours s'acharner sur cette impossible dissection, sur cet hallucinant problème.

En outre du plaisir peut-être un peu morbide qu'en tant que critique, et comme tous les critiques, j'éprouve à parler poésie, je suis content d'avoir à parler des poètes du *Divan* parce qu'ils me plaisent presque tous. Et puis il y en a plusieurs qui sont mes amis, et c'est toujours charmant d'avoir à parler de ses amis. Non pas que je me sente obligé de trouver bien tout ce qu'ils font. J'ai quelquefois le regret de ne pas les approuver. Alors je le leur dis. Mais c'est toujours un moment extrêmement désagréable que celui où l'on doit dire à un ami qu'on n'aime pas ce qu'il fait. C'est très ennuyeux. Je m'en dispenserai peut-être ce soir. Peut-être.

Les poètes du *Divan*, Messieurs, ne forment pas une école, et c'est une singularité. Généralement en effet, les Revues, — je veux dire les petites revues littéraires, celles qui dans l'histoire des lettres comptent essentiellement, — naissent presque uniquement pour faire la propagande d'une école qui est née en même temps qu'elles, et qui mourra de même après six semaines ou deux mois d'existence. Parmi celles qui ont eu une vie plus longue et une importance plus réelle, on peut dire que le *Mercure*, la *Revue Blanche*, l'*Ermitage* ont défendu et illustré

le symbolisme. Que la *Nouvelle Revue Française* est née en recueillant les débris de ce même symbolisme et qu'elle a grandi en servant l'unanimisme — auquel il ne faut pas croire, parce que j'en parle après le symbolisme, que j'attache une même importance. *Nord-Sud*, *Les Soirées de Paris* du pauvre Apollinaire furent les organes du futurisme et du cubisme littéraire, et divers papiers périodiques dont j'ai oublié les noms — dont, à vrai dire, je n'ai jamais retenu les noms — furent les organes de cette chose sans nom qui a pourtant porté celui de dadaïsme.

Au *Divan* rien de pareil et cela s'explique par les conditions mêmes dans lesquelles il naquit. Ce ne fut point pour servir les ambitions d'un groupe ni pour aider à celle d'un homme, ce ne fut point par stratégie que cette discrète revue vit le jour. Vous connaissez les circonstances de ses origines. Un lettré isolé en province, très loin de Paris, encore plus loin du monde littéraire et de ses agitations, se plût à consacrer ses loisirs au service des belles-lettres. Il avait le goût sûr et délicat. Il n'aimait ni le tapage ni la singularité forcée. Il distingua quelques esprits qui lui convenaient et publia leurs écrits. Vous savez que dès qu'une revue existe, une masse de copie bénévole s'offre à elle et vient gonfler le courrier de son directeur. Elle s'offrit au *Divan* comme aux autres, plus qu'aux autres peut-être si l'on en croit Jean Giraudoux, qui prétendait de Coulonges-sur-l'Autize où vivait Martineau *que tous les employés de la poste en France ont l'ordre d'y envoyer les poèmes égarés ou anonymes* (1). Dans

(1) *Amica america.*

cette masse, Martineau, directeur, choisissait ce qui s'accordait à ses préférences, ce qui rentrait dans ses vues, et c'est ainsi que se forma une sorte de rédaction. On le voit donc, le *Divan* ne révéla pas un groupe qui existait auparavant en silence, ce fut son existence qui occasionna un groupement. Il n'y a donc rien qui ressemble moins que ce début à la naissance ou à la constitution d'une école.

Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une école ? On emploie continuellement ce mot. On le voit écrit, on l'entend prononcé à tous les coins de journaux et de courriers littéraires. Il est très commode, je n'en disconviens pas. Mais l'abus que l'on en fait pourrait laisser supposer que la chose est de réalité courante. Il n'en est rien, car il ne faut pas admettre que, lorsque trois jeunes gens de lettres se réunissent autour d'une table de café une école littéraire soit née. Sans même nous attarder à blaguer la charmante manie des enfants qui pensent avec ingénuité — comme nous avons tous fait — qu'ils vont en paraissant bouleverser l'univers littéraire — l'existence même d'une doctrine ne suffit pas à assurer l'existence d'une école. L'unanimisme que j'ai déjà nommé tout à l'heure possède un corps de doctrine cohérent. Une doctrine assez nette sert de soutien à l'école qui se décore d'une manière aussi obscure qu'orgueilleuse du nom de romane. Il existe aussi une théorie je dirai presque un dogmatisme de la fantaisie On sait ce que c'est : Il s'agit d'avaler ses larmes, de souffrir en riant, de ne pas attacher d'importance, à ce qui en a, et réciproquement. Eh bien, Messieurs, malgré cela je ne pense pas que l'on puisse dire qu'il existe une école unanimiste, une romane,

une fantaisiste. Trois écoles qui coexisteraient ! Ça ne se serait jamais vu.

A vrai dire, dans l'histoire entière de la littérature française — et par ces exemples je vais préciser ma pensée — je ne reconnais l'existence que de deux écoles. L'une fut la pléiade de Ronsard, l'autre le cénacle de Victor Hugo. Assurément la pléiade et le cénacle avaient chacun une doctrine cohérente et bien conditionnée. Mais ils avaient aussi et surtout un poète d'une taille démesurée en qui cette doctrine s'incarnait avec éclat. Un maître au plein sens du mot. Autour du maître des disciples constituaient essentiellement l'école. Ils reconnaissaient son éminence, sa supériorité et ne nourrissaient qu'une ambition : non pas de l'égaler ni de le surpasser, mais simplement de marcher sur ses traces, de lui ressembler, et d'être aussi grands que possible, — à quelque distance que ce soit, proche ou lointaine, de ce génie héroïque qui les conduisait et les entraînait.

Messieurs, si l'on considère avec l'attention et le respect dont ils sont dignes, de semblables phénomènes — auxquels on ne trouve d'analogues que dans l'histoire des religions — on doit se montrer plus ménager du mot *école* qui est un grand mot.

Jules Romains a beau, je le reconnais volontiers, détenir une sorte de génie. Notre ami Fernand Fleuret (je choisis à dessein le nom d'un vivant pour symboliser l'école romane), Fernand Fleuret, dis-je, a beau être un artiste incomparable. On a beau voir avec raison en notre très cher Tristan Derème un des tout premiers poètes de ce temps, rien ne me déterminera jamais à reconnaître pour l'amour d'eux

l'existence d'une école unanimiste,d'une école romane, d'une école fantaisiste. A moins bien entendu que je n'y sois contraint, comme Galilée à confesser que la terre ne tournait pas. Ne riez pas, Messieurs, du train dont vont les choses, ça peut venir.

Messieurs... Mesdames, Messieurs, je parais m'être écarté de mon sujet. Je ne l'ai pas tant fait qu'on le pourrait croire.

D'une part en effet selon moi, c'est faire un singulier éloge du *Divan*, de sa sagesse, de sa juste appréciation des valeurs littéraires, que de bien souligner le fait qu'il n'a jamais constitué une école, qu'il n'a jamais eu ni cette ambition, ni cet aveuglement. D'autre part, et comme pour me contredire, je vais donner bien de la gravité à tel épisode de son existence en indiquant qu'à une certaine époque il faillit devenir l'organe de quelque chose qui ressemblait à une école.

Il fut un temps où *Le Divan* s'honora de la collaboration d'un poète qui, sans être un Ronsard ou un Victor Hugo, sans avoir d'autre part une doctrine très nettement formulée, eut quelque chose d'un maître tant par sa valeur propre que par son autorité spirituelle. C'est à Toulet à qui je fais ici allusion.

Toulet sans conteste est jusqu'à présent le plus éminent des auteurs qui aient collaboré au *Divan*, le plus grand des poètes du *Divan*, et l'on trouvera bon qu'il soit le premier dont je parle nommément au sortir de ces généralités.

D'ailleurs je n'en ai pas fini avec les généralités. On n'en a jamais fini avec les idées générales. Je vais cependant tâcher d'en terminer avec elles une bonne fois, et je sais bien à l'avance que c'est à Toulet qu'elles me ramèneront.

Quoiqu'ils ne forment pas une école, les poètes du *Divan* présentent cependant des traits communs. On pourrait dire qu'ils appartiennent à une même famille d'esprits. Tout au plus à deux ou trois familles d'esprits très voisines les unes des autres — et même un peu alliées entre elles.

Ils n'ont point de doctrine, mais ils obéissent inconsciemment aux mêmes directions intellectuelles. Tous se rattachent au rameau traditionnel de la littérature contemporaine, mais ils n'ont pas le traditionalisme agressif de l'école romane. (Je continue à employer cette expression pour la commodité du langage.) Pour parler plus exactement, ils ne sont point passéistes. La poésie qu'il leur plait de faire reproduit les traits de la poésie française, comme une jeune femme peut représenter naturellement les traits de l'une de ses anciennes aïeules, tandis que la poésie que j'appelle passéiste, est figurée par la jeune femme qui adopte le chignon et la crinoline de sa grand'mère, ou bien, plus férue encore d'ancienneté, la fontange et le vertugadin de sa plus qu'arrière grand'mère. L'une de ces ressemblances tient à l'essence des choses, mais l'autre qui tient à ce qu'elles ont de plus accidentel, n'est qu'un déguisement.

Le traditionalisme des poètes du *Divan* s'atteste par leur attachement aux formes régulières de la poésie. Peut-être se permettent-ils quelques licences poétiques, peut-être s'affranchissent-ils des exigences de la métrique qui furent acceptées à peu près sans trève depuis Malherbe jusqu'à Banville, du moins n'ont-ils jamais renoncé à ce qui constitue

essentiellement le vers français, à savoir : la rime et la numération des syllabes.

Autrement dit, on ne voit pas de vers libre au *Divan*, si ce n'est tout à fait accidentellement, et de la part d'un des poètes qui devait ultérieurement fournir une carrière de poète traditionnel aussi caractérisée que fatalement interrompue : Jean-Marc Bernard.

Je dois aussi vous signaler une autre exception. Le premier numéro du *Divan* s'ouvre sur un petit poème de Francis Jammes. La jeune revue avait eu la coquetterie naïve de vouloir orner son premier sommaire d'un nom déjà célèbre. Francis Jammes avait eu la bonne grâce de lui donner un petit poème intitulé *Fumée* :

> Mon cœur dans la saison du vent et de la brume
> est comme un pot de terre un peu fêlé qui fume.
> Une vieille femme y trempe son pain
> et aux sanglots de l'eau qui bout mêle les siens.
> Une jeune femme y trempe son pain
> et aux rires de l'eau qui bout mêle les siens.
> Au dehors l'arbre se courbe et le vent emporte
> une fumée entrecoupée et torte.
>
> — Quelle est cette fumée qui sort du toit :
> Femmes aimées,
> Dites-le moi ?
>
> — C'est celle que le cœur qui passa par le feu
> jette à Dieu.
> Et selon que la vieille ou la jeune se penche
> sur ce cœur pauvre, la fumée est noire ou blanche.

Ce petit morceau est très agréable n'est-ce pas ? On ne peut pas dire le contraire. Il n'est ni tout à fait régulier ni tout à fait libre, mais plutôt libre que régulier. Il caractérise parfaitement l'art de Francis

Jammes, mais on ne peut en somme point dire que cette collaboration momentanée fasse de M. Jammes un poète du *Divan.* Non plus qu'à cause de lui le vers libre ait ici droit de cité.

Je ne ferai point le procès du vers libre. C'est un soin superflu. A-t-il encore des défenseurs ? On les ignore, — exception faite pour Tristan Klingsor qui parvient à tirer de ce faux instrument des chansonnettes et des mélodies délicieuses.

Ce fut une mode absurde et passagère que celle du vers libre. Maintenant que sa défaite nous a libérés de l'animosité que l'on nourrissait à son endroit, je consentirais à dire que, telle mainte chose absurde, il fut charmant. Et puis non. Rien ne saura me faire admettre qu'il ait été charmant. Il fut passager, c'est sa seule excuse. Contemporain des meubles laqués blancs de Liberty, des étoffes à fleurs stylisées de Moriss, très modern-style de 1900, très vieux modern-style il disparut avec ces choses éphémères et ridicules.

A quoi pouvait-il servir en effet ? Ou bien absolument dépouillé de rythme il se résolvait, se dissolvait en une prose énervée et énervante, ou bien rythmé il déguisait en lui les rythmes ordinaires, car, tout ce qui est plus court que l'alexandrin existe valablement d'autre part, et tout vers qui se prétend plus long que l'alexandrin n'est que la succession dissimulée de deux vers moins longs que lui. On l'a par ailleurs abondamment démontré.

Ennemis de ces extravagances hasardeuses, on pourrait dire que les poètes du *Divan*, si l'on veut en tracer une sorte de portrait composite, se remarquent d'abord... tout simplement par une certaine

distinction d'esprit. La grâce, la décence, l'harmonieuse discrétion sont leur propre, et ces vertus moyennes empêchent les moins importants d'entre eux d'être jamais vulgaires comme elles permettent aux plus remarquables, pour s'élever aux plus hautes sphères de la poésie, de prendre leur vol sur une terrasse déjà haute, bien architecturée, solidement construite. Achèverais-je de les peindre d'ensemble, ajouterais-je qu'ils sont pour la plupart des élégiaques ou des épigrammatistes ? Qu'en outre ce ne sont jamais des raseurs. Non, cette notion de raseurs m'entraînerait à elle seule trop loin. Pour bien vous montrer que les poètes du *Divan* n'en sont point, je devrais vous expliquer avec des exemples à l'appui ce que c'est que les raseurs. Je serais peut-être amené à faire des personnalités. De toute façon c'est une histoire dont il me faudrait longtemps pour sortir, et j'ai hâte à présent de vous les présenter individuellement pour ne point retarder davantage le plaisir que vous prendrez aux récitations qui vous seront faites de leurs œuvres (I).

Mesdames, Messieurs,

Je vous ai annoncé qu'au terme de ces généralités nous retrouverions Toulet. Nous le retrouvons en effet, d'abord en sa technique. Vous savez que c'est un versificateur régulier, si régulier même qu'il

(1) Le plus sûr agrément de cette conférence fut un certain nombre de lectures et de récitations faites avec talent par Mmes Dussanne, Claire Magnus, Régine le Quéré, Vellini et MM. Audel, Barthus et Dodeman.

a pu nous enrichir d'une nouvelle forme de strophe en qui, dès qu'on l'a vue, on a cru reconnaître un mode ancien, au passé déjà riche. C'est le quatrain aux rimes embrassées, mais aux vers alternés de huit et de six pieds :

> Un jurançon 93
> Aux couleurs du maïs,
> Et ma mie et l'air du pays,
> Que mon cœur était aise.

Cette strophe n'est pas des plus frappantes qu'ait agencées Toulet, mais c'est la première que l'on puisse au *Divan* lire de lui. Elle y parut en novembre 1910, et c'est pourquoi je l'ai choisie pour vous rappeler comment sonne la forme chère entre toutes à ce poète.

Je lui ai attribué l'invention de cet ingénieux arrangement rythmique, dont la singularité tient moins à ce que les rimes ne sont point supportées par des vers de même mètre, qu'à la succession de ces deux mètres qu'on fait rarement voisiner. Un plus érudit aurait su peut-être lui trouver dans le passé des précédents, sinon des titres de noblesse, car des titres de noblesse tout le monde les connaîtrait — mais nul ne pourrait contester que Toulet se soit approprié cet instrument délicieux par l'usage qu'il en a fait, par la musique qu'il en a tirée.

Je vous ai dit que les poètes *du Divan* sont essentiellement des élégiaques et des épigrammatistes. Toulet fut l'un et l'autre à la fois, si l'on veut bien entendre par épigrammatiste un poète qui compose des pièces brèves et polies, plus spirituelles que

passionnées, et si par élégiaque on veut définir celui qui exhale des plaintes lyriques quel que soit le cadre prosodique dans lequel il les enferme.

Qui voudrait étudier de manière approfondie le talent de Toulet pourrait trouver dans ce double aspect la base de son étude. Je n'essaierai point de la faire devant vous. Comme la plupart... comme tous les poètes dont je vais avoir à parler, Toulet à lui seul pourrait faire l'objet d'une vaste étude, de toute une conférence. C'est un grand sujet. C'est une figure de premier plan. J'ai eu l'occasion déjà de dire que les poètes les plus considérables qui aient paru chez nous depuis la mort de Mallarmé sont avec lui : Moréas, Mme de Noailles et Henri de Régnier.

Non seulement, Madame, j'ai exprimé cette opinion, mais je l'ai imprimée noir sur blanc. Ce n'est point parce que j'ai l'honneur de vous voir dans mon auditoire que je le dis, et que je mets M. de Régnier à cette place éminente. Si à ces quatre grands noms je n'ai pas joint celui de Gérard d'Houville c'est que nous sommes toujours à attendre le recueil de ses vers. C'est à peine hélas si nous les connaissons.

Toulet, quant à lui, est une figure beaucoup trop complexe pour pouvoir être définie d'un mot ou même de deux. Alors même qu'en veine de formule on viendrait dire que c'est l'Horace français ou même l'Horace moderne, on ne l'expliquerait pas. Les nuances de sa sensibilité sont tellement variables qu'on ne peut les saisir. Elles ne se répartissent pas entre les différentes sortes de poèmes qu'il

produisit. Elles se suivent avec tant de promptitude qu'elles se mélangent et se confondent à l'intérieur d'un même poème. Ses larmes ont à peine coulé, — ou pour parler d'une façon moins romantique et pour user d'expressions plus conformes à sa vraie nature, — à peine sa tristesse s'est elle exprimée qu'un sourire ironique naît sur ses lèvres comme une raillerie de soi-même, et ce sourire en général ne peut faire autrement que de s'achever en grimace d'amertume.

Ce qu'on aime en lui, en Toulet, c'est sa liberté et sa contention, ce que l'observance d'une règle très stricte ajoute à l'étincellement de l'expression, et ce que l'éclat, le miroitement de l'expression confère de vigueur à la pensée. Car il y a une pensée chez Toulet, ce n'est pas un creux rhétoriqueur, un enfileur de mots retentissants, ce n'est pas une cigale, même *ivre de rosée au renouveau*, c'est un homme qui a vécu, qui est plein d'expérience sinon de sagesse et de sérénité. C'est un moraliste en même temps qu'un poète.

Malheureusement pour bien saisir le moraliste il faudrait sortir de l'œuvre poétique de Toulet, aborder ses romans, ses contes, ses maximes et ce serait rompre le cadre qui nous a été assigné. Je ne veux pas le faire et c'est par un autre chemin que je vous montrerai son importance, peut-être direz-vous avec moi, sa grandeur. Le mot n'est pas trop fort car il sut faire vibrer lui aussi ce que l'on appelle la corde d'airain. — A l'appui de cette assertion entendez ce court poème particulièrement pathétique :

> Ce pavé que l'Europe foule
> Est gras encor du suif des morts.
> Leurs os, qui n'ont plus de remords,
> Y dorment au pas de la foule,
> D'un sommeil noir, à pleins paniers.
> — Dors-tu, Cathau, loin des charniers
> Où tes crapauds, sous l'herbe verte,
> Enchantaient le cœur des passants :
> Toi qu'un jour l'aube, aux Innocents,
> Trouva nue, et la gorge ouverte ?

D'un poète dont la voix trouve sans efforts de pareils accents

> Ce pavé que l'Europe foule
> Est gras encor du suif des morts

d'un tel poète, Messieurs, on n'a pas le droit de dire comme l'ont fait certains critiques que c'est un poète mineur.

Je vous ai dit tout à l'heure qu'à un moment donné sous l'influence de Toulet *Le Divan* s'était vu presque au point de devenir une école, ou du moins l'organe d'une école. En effet, à la veille de la guerre, le succès de Toulet était si considérable — je parle de son succès auprès des jeunes poètes, non pas auprès du gros et grand public qui suit lentement à dix ans de distance, ce succès était si considérable qu'il lui suscitait des disciples.

Or, Messieurs, chacun le sait, ce sont les disciples qui font les maîtres, et c'est les maîtres, j'ai eu l'avantage de vous le dire, qui sont le symbole des écoles.

Nombre de jeunes poètes séduits par la déchirante musique de cette petite strophe de huit-six que Toulet mettait en lumière l'essayèrent. Et dans ce cadre singulier ils enfermaient une poésie qui avait de l'analogie avec celle du poète dont ils faisaient

leur maître. Sourires pincés, larmes avalées comme j'ai dit précédemment, raillerie de soi-même et de sa propre mélancolie, air de ne se point prendre au sérieux..... Voilà ce que ces jeunes gens s'exerçaient à infuser dans leur poésie.

A ce signalement, à cette brève profession de foi que je leur suppose, vous reconnaissez qu'il s'agit des poètes fantaisistes puisqu'il faut les appeler par leur nom. Les poètes fantaisistes sont des disciples de Toulet. Toulet a failli se voir promu chef, grand maître ou président — tel titre qu'il vous plaira de choisir — de l'école fantaisiste. Mais il était d'esprit trop fin : on sait bien qu'il aurait échappé ce ridicule.

Vous voyez, Messieurs, que je raille l'école fantaisiste. Je la raille *en tant qu'école*, et d'autant plus librement que je fais le plus grand cas des écrivains qui la composent. S'il y a là une contradiction je tenterai de l'élucider tout à l'heure.

La suite naturelle de mon discours me conduit ainsi, après vous avoir parlé de Toulet, à vous entretenir des poètes fantaisistes. Or ce n'est pas cela du tout que je voulais faire.

Mon dessein était de m'occuper à présent des écrivains dont *Le Divan* est en deuil. Au *Divan* comme partout, Messieurs, il y a des morts du fait de la guerre. C'est un destin aussi commun que déplorable. Vous me dispensez je l'espère des développements dont on pourrait orner cette proposition : il n'y a qu'une seule pensée sur ce sujet tragique. Chacun la sent en lui et préfère assurément sa propre méditation faite à son heure à toutes les

amplifications, même sublimes, qu'il pourrait lui être donné d'entendre.

La seule chose qu'il nous appartienne de faire aujourd'hui c'est de laisser à ces disparus la première place parmi nous. Personne ne penserait à la leur disputer.

Les poètes du *Divan* morts pour la France s'appellent, vous le savez, André Lafon, Marcel Droüet, Gérard Mallet, Paul Drouot et Jean-Marc Bernard.

Paul Drouot était le plus tendre et le plus plaintif. C'était si on le juge sur ses poèmes une âme douloureuse et quelque peu morose. Un désespéré semble-t-il. De longues plaintes parcourent ses livres comme des frissons. Il est bien de ces élégiaques que je vous ai dit que vous rencontreriez ici. L'idée de la mort hante ce jeune homme mélancolique et délicat, et son anxiété, ses appréhensions, sa souffrance intime s'exhalent en poèmes brefs à l'ordinaire, au lyrisme un peu haletant et saccadé. Il a quelque chose de hagard et d'halluciné. On croirait une voix qui s'étouffe et ce qu'elle dit est déchirant, et son accent est pathétique.

Jean-Marc Bernard, de tempéramment plus ardent — plus fortement en possession de la vie, et c'est ce qui rend la disparition de tels hommes si mal tolérable — a laissé une œuvre plus achevée. On a l'impression qu'il s'était réalisé et qu'il avait mis au jour un certain nombres de pages dont il pouvait s'estimer satisfait — quand bien même il aurait été difficile juge de lui-même. On peut légitimement mettre le mot « Œuvres Complètes » en titre du recueil que l'on constitue de ses ouvrages.

Tels de ses poèmes donnent une exacte impression

de perfection. On croit sentir que le poète a réellement fait ce qu'il se proposait de faire. L'instrument qu'il avait façonné pour lui était d'une merveilleuse précision et la musique qu'il en tirait était vraiment délicieuse. En outre je sais peu d'écrivains contemporains qui se soient montrés traditionalistes dans un meilleur sens du mot. Nourri du passé sans trace de pédanterie, ronsardisant sans affectation, gai, allègre sans faire la théorie de sa gaieté et de son allégresse, c'était ce que les gens qui parlent roman appellent un *gentil* esprit, et ce que nous appelons plus simplement dans notre langage d'aujourd'hui : un esprit charmant. Un homme charmant en vérité que l'on aurait voulu connaître et dont on jalouse les amis.

Il avait un sentiment exquis et frais de la nature, un épicurisme délicat, une sensualité frémissante. Il goûtait l'univers par ses saveurs, il avait de l'éternel écoulement des choses un sentiment à la fois profond et délicat : le sentiment que doit en avoir un grand poète.

En outre il avait égalé le tragique des événements dans lesquels il était emporté et ses derniers vers sont bien d'un grand poète.

Avant de reprendre l'ordre normal que j'aurai dû suivre dans cet exposé, je dois encore vous parler d'un mort. La guerre a beau être finie, Messieurs, les hommes continuent à mourir injustement. Un deuil considérable a frappé les lettres l'an dernier quand Jean Pellerin a disparu. Lui aussi était un poète charmant. Ne me reprochez point ce mot *charmant* que je répète. Je crois que c'est celui

qui caractérise le mieux les poètes qui s'appellent fantaisistes. Jean Pellerin était l'un d'eux — et d'ailleurs si vous me le permettez, maintenant que j'ai marqué mon dessein de lui rendre un hommage particulier — parce qu'il n'est plus —laissez moi le réunir à ses condisciples pour les étudier conjointement.

Pellerin, Derème, Carco, et, plus jeune que ces hommes pourtant très jeunes, Chabaneix forment à eux quatre l'essentiel de ce petit groupe qui a eu la bizarre fantaisie de s'établir à l'enseigne de la fantaisie.

Ils sont charmants, vous ai-je dit, et je crains que ce mot ne vous fasse l'effet que d'une demi-louange, ou, tout au plus, que d'un très petit éloge. Charmant, cela se dit des chapeaux de femmes, cela se dit des clowns. De quoi encore ? Je ne sais, mais de rien d'extrêmement sérieux. N'est-ce donc rien pourtant que charmer ? Fragonard n'est-il pas charmant avant tout ? Ne faut-il point pour parvenir à charmer mettre en œuvre de rares qualités : la bonne grâce avenante, l'agrément, une certaine complaisance, de la bonne humeur et de l'amabilité d'esprit ?

Enfin pour achever de réhabiliter ce mot un des écrivains de ce temps en qui l'on se plaît — même au *Divan* — à reconnaître un maître, n'a-t-il pas jugé le mot *Charmes* suffisant pour désigner un recueil à coup sûr fort digne de considération, mais assurément le moins charmant qui soit.

Nos fantaisistes ont beaucoup de charme. La bonne grâce, l'agrément, l'avenante bonne humeur, l'amabilité d'esprit fleurissent dans leurs ouvrages.

C'est le trait commun de leur talent. Je vais rechercher avec vous leurs traits particuliers, pour marquer par quoi ils se différencient les uns des autres : quel est l'apport personnel de chacun d'eux.

Des quatre je crois bien que Jean Pellerin était le plus réellement mélancolique. Mais je n'en suis pas absolument sûr. Il est très difficile d'apprécier au juste l'œuvre d'un mort récent, surtout si c'est un jeune mort. L'événement ajoute une résonance particulière à leurs propos. Il leur confère une puissance d'émotion qu'ils n'ont peut-être pas d'eux-mêmes. Tout ce qui nous fait sentir leur goût de la vie nous déchire par le sentiment de la privation où ils en sont. Tout ce qui nous montre leur prévision ou leur inquiétude de la mort sonne comme un lugubre avertissement. N'oublions pas cependant que ce sont là de grands lieux communs poétiques, et qu'il n'y a pas de poète qui ne songe à la mort — et ne parle d'elle. Sully-Prudhomme dans sa jeunesse prévoyait sa mort prochaine et demandait qu'on allât chercher sa vieille nourrice pour l'ensevelir. Ce n'est un peu ridicule que parce qu'il a vécu octogénaire.

Si Chénier avait été sauvé de l'échafaud, son

> Je ne veux pas mourir encore

ne susciterait pas en nous les mêmes vibrations.

Nous avons beau nous dire tout cela, nous sommes toujours émus par ces impressionnantes rencontres, et voici deux petites strophes qui projettent sur toute l'œuvre de Jean Pellerin une ombre disproportionnée :

Quand mon fil se cassera sous
 Les ongles de la Parque,
Quand ma bouche aura les deux sous
 Pour la dernière barque,

Où serez-vous ? Dans le jardin
 Où je devrai descendre ?
Que serez-vous ? Charme, dédain,
 Douce chair ou bien cendre ?...

Aujourd'hui le destin a répondu à cette interrogation. Et c'est à cause de cela que les plus allègres, les plus vifs des poèmes de Pellerin semblent avoir des dessous d'une funèbre tristesse.

Si j'en viens maintenant à Francis Carco je m'aventurerai à dire que de cette petite bande, c'est peut-être le plus spontané et le plus ingénu. Le moins savant assurément. Il ne se préoccupe pas d'avoir une technique extraordinaire. Il ne recherche ni les rimes assourdissantes, ni même seulement les rimes très rares. Son vers de très bonne qualité est uni, simple et souple. Il est quant à lui tout premier mouvement, tout effusion, et c'est ce qui donne un accent si particulier et si rare à sa poésie. Je ne vois personne — je ne dirai pas dans sa génération, car auprès de sa génération Verlaine n'avait déjà plus beaucoup d'audience — mais parmi ses aînés je ne vois pas beaucoup de poètes qui aient ressemblé plus naturellement à Verlaine — non point par imitation préméditée, mais par conformité de tempérament et de sensibilité. Je sais que ce n'est pas un médiocre éloge que j'adresse là à Carco, mais c'est en pleine connaissance de cause que je le fais. Je fais de ses petits recueils de vers plus de cas que du restant de son œuvre, et quand je les relis, je me reporte au temps où j'avais le plaisir

d'approuver tout ce qu'il produisait. J'avoue que ses récents ouvrages ne me satisfont pas tous également. Ils méritent cependant toujours qu'on y fasse attention. Ils ne sont jamais indifférents — et plaisent précisément dans la mesure où ils conservent quelque chose de ce premier souffle poétique. Jusque dans ses plus récents romans on retrouve d'espace en espace cette sensibilité à la fois trouble et naïve, ce charmant regard de provincial grand ouvert sur l'enfer parisien, cette perversité candide, surtout un sentiment si particulier de la nature, une vision réellement pathétique des paysages, une façon si individuelle d'avoir conscience de l'inimitié des choses et de les aimer cependant.

Ah ! certes, Carco, comme tout auteur d'une œuvre complexe, prête à la critique — et d'ailleurs qui n'y prête point ? — mais on ne peut contester que ce soit une personnalité exceptionnellement attachante, un talent, ou comme on dit une nature.

Arrivons maintenant à Tristan Derème. En ce qui le concerne j'ai l'intention de me montrer extrêmement circonspect et réservé. Chaque fois que je le rencontre il profère à mon endroit d'épouvantables menaces. Sans doute le fait-il sur un ton riant et cordial — mais je ne pense pas, comme fait le commun des mortels, que ce soit le ton qui fasse la chanson et il ne me plairait pas du tout d'être décervelé — fut-ce de la main d'un ami, surtout de la main d'un ami. Au reste est-ce peut-être la bonne façon d'imposer silence à la critique que de lui annoncer qu'on aura sa peau.

Derème ne se contente pas de l'admiration très sincère que je porte à ses ouvrages, ni, vous l'avez

vu, à ceux de ses émules, il veut encore que je les admire tous en tant que fantaisistes. Il veut que je confesse la vérité fantaisiste. Cette exigence me paraît monstrueuse. Et d'ailleurs si l'on y prend garde je crois qu'il y a dans Tristan Derème quelque chose de monstrueux en effet. J'entends monstrueux au sens le plus noble de ce mot, et prie qu'on se souvienne qu'il définit les centaures, les sirènes et les chimères étranglées ou non. Comme ces créatures fabuleuses notre Tristan participe d'une double nature. Il tient de l'un des dons extrêmement rares. Il en tient de l'autre qui le sont moins à mes yeux. Jamais je n'ai vu pareille alliance d'une sensibilité des plus fines, véritablement exquise, et d'un esprit... assurément plein de sel — mais plein d'un très gros sel. Derème ne dédaigne ni le calembour ni la calembredaine et il sait les marier à la plus suave rêverie. N'est-ce pas monstrueux ? Monstrueux comme une sirène.

Telles de ses petites élégies sont pour l'oreille bercée et pour le cœur qu'elles touchent un souverain enchantement. Telles autres pièces par leur cocasserie un peu trop voulue déterminent chez nous une gaieté forcée. Entre ces deux extrêmes on rencontre enfin une poésie souriante et trempée de pleurs qui est le meilleur et le plus personnel de ce qu'il a produit. Ajoutons pour terminer le portrait de ce poète qu'il est d'une insurpassable habileté technique et qu'il connaît son métier comme personne. Il en possède tous les moyens ; je dirai tous les trucs. C'est un prodigieux virtuose. Il rejoint Banville et Glatigny par dessus Rostand. Je ne lui ferai qu'un reproche en cette matière,

son goût trop marqué pour cette catégorie d'assonance qu'il appelle contre-assonance. Je ne connais rien de plus dur à supporter ni qui inflige un malaise pire à une oreille sensible.

(*Ici Mme de Régnier interrompit le conférencier :*

— *Je ne suis pas du tout de cet avis, dit-elle, et je trouve cela charmant.*)

— Puisque Gérard d'Houville trouve la contre-assonance charmante, je vous engage à vous ranger à son avis, mais pour ma part, je ne puis la supporter longtemps. Elle me procure l'impression d'être conduit sur une route mal entretenue dans une voiture mal suspendue. Toutefois ce n'est là qu'un détail, et cela mis à part — je crois n'avoir pas trop maltraité devant vous *M. Derème au cœur trop tendre* et j'espère pouvoir passer tranquillement au suivant de ces messieurs.

Le suivant c'est Philippe Chabaneix. C'est le dernier venu des fantaisistes. Il n'a publié encore que deux très minces plaquettes, mais qui sont d'une telle qualité, d'un tel agrément qu'elles ont immédiatement installé sa jeune réputation sur de solides assises. Un début d'enfant prodige, quoi ! On voit traduites, dans ces petits livres les émotions d'un cœur juvénile qui s'exalte sans être tout à fait dupe de sa propre griserie. On leur choisirait volontiers pour épigraphe cette strophe de Verlaine :

> Ce fut le temps sous de clairs ciels
> Vous en souvenez-vous, madame,
> Des baisers superficiels
> Et des sentiments à fleur d'âme.

C'est superficiel, c'est à fleur d'âme en effet, mais ce n'est ni vain, ni passager. Tout ce qui est

léger n'est pas nécessairement éphémère. On peut dire au contraire qu'il est possible de rencontrer par la légèreté le chemin de certaines choses éternelles. Il y a une légèreté impérissable. C'est la légèreté des roses de l'anthologie, de telles ou telles amours de Ronsard, c'est la légèreté des villanelles de du Bellay, et de ses jeux rustiques, celle aussi des improvisations que j'ai déjà citées de Fragonard, du cruel Fragonard comme aimait à dire Toulet. C'est dans cette aimable compagnie qu'il faut ranger les œuvres de début de Chabaneix. Je ne prévois pas du tout la physionomie de celles qui suivront. Je m'attends à tout de la part de ce garçon, et ce que je puis seulement prophétiser à coup sûr, c'est que ses œuvres à venir seront de haut prix.

J'en ai fini avec les fantaisistes. Je les quitte ici. Si je les ai un peu égratignés, ils me le pardonneront, j'espère, car ils connaissent mes sentiments pour eux. Je ne veux pourtant pas les abandonner sans rendre sur un point justice à leur groupe. Ils ont eu le sentiment profond que l'ennui, quel que soit son prestige, n'est pas indispensable à l'art. Ils ont entrepris de rire, ou tout au moins de sourire, tout en demeurant des artistes au sens le plus vrai du mot. C'est un mérite considérable et dont on doit en tout état de cause leur tenir compte.

Mesdames, Messieurs, les figures que j'ai dû vous présenter jusqu'ici se sont rangées elles-mêmes dans un cadre, artificiel en vérité, mais singulièrement commode. On a beau dire tout ce qu'il y a à dire contre les écoles, assurer qu'elles n'en sont pas, qu'elles nourrissent les défauts de leurs membres,

et bien d'autres choses encore, il n'empêche qu'elles offrent à l'esprit des divisions extrêmement pratiques. C'est des cases où ranger les auteurs : une facilité de classification. On sort de ces compartiments les gens qui y sont logés, on les rapproche, on les oppose, on les compare, on organise des parallèles, Une étude se trouve tout de suite faite. C'est aussi avantageux pour celui qui l'entreprend que pour ceux qui en sont les objets. Les isolés ne bénéficient point d'un pareil privilège, à moins qu'on ne se préoccupe avec diligence d'établir ou de rétablir en leur faveur d'autres divisions dans lesquelles on parvient avec un peu de ruse et d'astuce à faire rentrer qui l'on veut.

On n'est jamais en peine de faire des classifications. C'est un jeu d'esprit. Il y en aurait une première qui serait tout à fait simple : c'est celle qui séparerait les bons poètes des mauvais. Mais celle-ci, je n'ai pas à m'en préoccuper. Martineau lui-même se charge de l'effectuer, il ne laisse rien paraître au *Divan* qui vienne des mauvais poètes.

Plus utile, dans le cas qui nous occupe serait le partage que l'on pourrait faire entre les écrivains objectifs et les subjectifs. Ceux à qui la poésie sert d'un moyen de s'analyser eux-mêmes, d'exprimer l'impression qu'ils reçoivent individuellement des choses, et ceux qui s'oubliant davantage en présence de l'objet de leur art, cherchent surtout à restituer ce qu'il peut contenir de beauté essentielle, de puissance d'émotion générale. Mais je m'aventure à vous donner ici des explications assez confuses. Ce soin est superflu. Vous savez tous, comme moi

ce qu'il faut entendre par poésie objective et par poésie subjective.

Si j'applique cette division très simple aux poètes du *Divan* qu'il me reste à vous présenter..... non, pas à vous présenter, car vous les connaissez, mais dont il me reste à vous parler, je dirai que Jean-Louis Vaudoyer, Emile Henriot, Albert Erlande sont des poètes objectifs, tandis que Guy Lavaud, Alphonse Métérié, Jean Lebrau, Francis Éon sont des poètes subjectifs.

La poésie de Francis Éon, par exemple, est une sorte de confidence perpétuelle, la confidence d'un cœur grave et délicat. Il chante presqu'uniquement l'amour et la nature, d'une voix discrète et réfléchie. C'est un solitaire, un bucolique, qui a de la gravité et qui exprime avec une passion contenue l'amitié fervente qu'il porte à son pays natal, aux sites qui ont environné son existence. Il pourrait, semble-t-il, mener aussi près que possible de la perfection, si le dessein lui en venait, la décevante entreprise d'écrire des Géorgiques françaises, et l'on croit véritablement voir réalisé un fragment de cet ouvrage que personne encore n'a réussi en lisant des vers tels que ceux-ci :

> J'ai des ceps bien feuillus qui seront vendangés
> Dans la joie exaltée et saine de l'automne.
> Les fermiers prévoyants cerclent déjà les tonnes,
> Le forgeron trapu lève son grand marteau,
> Et dans les bois souffrants qu'elles blessent trop tôt
> Les bûcherons nerveux abattent leurs cognées.

De tels vers, Messieurs, sont de très beaux vers. Outre qu'ils peignent avec largeur et simplicité le

tableau qu'ils se proposent de représenter, ils sont d'une harmonie heureuse et pleine. Ils sont bien faits. Je me permets de le dire car la poésie est heureusement encore un art dont il est permis d'apprécier la technique, — car un poète est un homme à qui l'on fait un compliment valable en disant qu'il est bon ouvrier. La technique de Francis Éon est aisée. Conservant le cadre immuable de l'alexandrin il l'assouplit par le jeu des enjambements et des coupes intérieures et il en fait une matière ductile, qui traduit les moindres frémissements de la sensibilité, qui peut rendre les plus subtiles nuances de la pensée.

Non loin de Francis Éon je crois qu'on peut placer Alphonse Métérié et Jean Lebrau. Eux aussi sont des confidents de soi-même, et il y a dans tout leur discours une grâce touchante à laquelle nul ne saurait demeurer insensible. Ce mot : touchant, me semble pour le moment celui qui caractérise le plus exactement Alphonse Métérié dont le talent plein de promesses, ne s'est pas encore complètement affirmé. Il atteint le cœur de la sensibilité d'autrui par je ne sais quel moyen où n'entre aucun artifice. Ecoutez-le. Un cœur va trouver le chemin de votre cœur, sans vain subterfuge, sans pompeux intermédiaire, de la façon la plus directe qui soit.

Les vers de Jean Lebrau sont peut-être plus intimes encore que ceux de Métérié, et ses petits recueils semblent constitués de pages arrachées au carnet sur lequel il note ses impressions au jour la journée.

En écoutant ce langage si fluide et si *musical*, il me vient à l'esprit que j'aurais dû choisir une autre

classification pour ranger les poètes dont je vous entretiens à présent. En effet, rien n'était si juste et si facile que de les partager en poètes plastiques, et en poètes musiciens, et l'avantage de cette division, c'est que dès l'abord elle m'aurait permis de définir Guy Lavaud, puisqu'il est celui qu'avant tout j'aurais placé parmi les musiciens.

En effet il y a dans sa poésie quelque chose de musical. Je ne parle point seulement de cette musique même qui est l'une des particularités essentielles du vers — qui se dégage d'un harmonieux agencement de syllabes bien choisies, qui tient à la complaisance des mots entre eux, et qui — lorsque la poésie se dégrade peu à peu pour devenir entre les mains de certains écrivains de la mauvaise poésie — est peut-être le caractère qu'elle conserve le plus longtemps, sinon jusqu'au bout. La musicalité à laquelle je fais allusion ici, est chose moins matérielle. Il semble que la sonorité des poèmes prise en elle-même soit, par l'artifice de certains artistes très subtils, un moyen d'exprimer et de faire saisir un sens secret qui ne coïncide pas nécessairement avec la signification littérale des mots. Je ne suis pas absolument sûr de me faire parfaitement comprendre ; vous avez dû cependant reconnaître que j'usais de quelques mots qui font partie du vocabulaire mallarméen. Ce problème de la musicalité des poèmes va s'élucider pour nous grâce au souvenir de Mallarmé. C'est un des points bien définis de son esthétique.

Je parle devant vous, Messieurs, depuis déjà bien longtemps, et je n'ai pas encore eu l'occasion de nommer Mallarmé. Je vous avouerai que je le

constate sans plaisir. Je demeure toujours fidèle à son culte. En dépit de certaines apparences je crois son influence toujours active et féconde, et je m'étonne d'avoir pu étudier un si grand nombre de poètes sans avoir eu à la noter. Je sais bien que j'aurais pu la relever dans les ouvrages de Toulet, et par conséquent chez les écoliers de ce dernier. J'ai eu mes raisons pour ne pas le faire. Ne revenons pas en arrière.

Je rends grâce à Guy Lavaud d'être mallarméen. En le lisant on croit reconnaître un des disciples immédiats du maître, une sorte de Rodenbach mieux portant et plus sain. Le nom de Rodenbach ne vous choquera point et ne vous paraîtra point, je l'espère, le terme d'une comparaison sans éclat. De Rodenbach aussi je fais beaucoup de cas. Je crois qu'il a eu plus d'influence qu'on ne le suppose. C'est un oublié qu'on a tort d'oublier. On y reviendra, j'imagine.

La poésie de Guy Lavaud se rapproche de celle que je viens de dire par sa fluidité et par l'impétuosité de son épanchement. Elle s'accommode mal de la strophe et des formes fixes. Une force intérieure conduit son effusion et l'étend sur un nombre indéterminé de vers. La voix ne se repose que lorsque le souffle est passé.

On n'aurait pas encore dépeint dans ses grandes lignes cette poésie immatérielle, si l'on n'avait pas indiqué son caractère allusif. Lavaud est un peintre que la réalité sensible ne borne point. Tantôt il la dépasse, et la montre environnée d'un halo de clarté surnaturelle. Tantôt il l'évoque précisément, mais par de tout autres moyens que ceux dont

use un réaliste. Je pense en disant ces mots à certains poèmes où le jeu des vagues est décrit et dépeint par un enchevêtrement de comparaisons inachevées, par un mélange de notes qui se chevauchent, qui se superposent, et qui font irrésistiblement songer aux allusions que contiennent eux aussi tel nocturne ou telle symphonie de Debussy. Debussy, Mallarmé, vous voyez qu'on est toujours dans l'intérieur du même cercle quand on s'occupe de Guy Lavaud.

Pour ne point quitter la catégorie des poètes musiciens, j'en viendrai maintenant à Daniel Thaly, encore que ce soit une autre musique qu'il nous fasse entendre. Ici ce sont les grandes orgues baudelairiennes qui déferlent. Elle ne sont pas mises au service d'une âme aussi cruellement blessée que celle qui est évoquée par ce nom sublime, mais elles bercent de leur musique souveraine une inguérissable mélancolie. Daniel Thaly est un exilé. Comme Ovide, comme du Bellay, il se souvient de sa patrie et il la pleure. Autrefois, je m'étonnais qu'un homme qui avait le bonheur prodigieux de vivre sous le ciel des Antilles — que je ne verrai jamais, hélas ! — n'y connut point le parfait bonheur et qu'il put souffrir de l'absence de quoi que ce fût. Aujourd'hui l'harmonieuse lamentation du poète m'a mieux pénétré et quelle que soit la splendeur des paysages qu'il sait nous dépeindre, je compatis à sa nostalgie française et vous invite à faite de même.

Jean-Louis Vaudoyer, Emile Henriot, Albert Erlande dont je vais vous parler à présent sont ces poètes plastiques que l'on peut opposer aux poètes musiciens, comme ils sont aussi des poètes objectifs,

que dans mon autre classification j'aurais opposés aux subjectifs. Je n'ai point l'intention de les expliquer par ces mots d'une précision relative. D'ailleurs les mots n'expliquent rien, mais ils sont au contraire l'occasion de toutes les confusions.

J'appelle plastique un écrivain qui abonde en images et qui suggère des visions précises, aux formes et aux couleurs desquelles il se complait de manière évidente. Un homme qui éprouve de la volupté à utiliser des mots sonores pour des descriptions de belles choses, qui les choisit significatifs et retentissants avec le même soin qu'il apporterait à choisir et soupeser un fruit mûr dans une corbeille.

Comme tout poète plastique Emile Henriot est un descriptif. Il goûte un visible plaisir à restituer l'aspect et la physionomie des choses, et certains de ses poèmes ne sont qu'une description prolongée que le poète évite de commenter.

La route monte. Un grillon chante. L'air sourit.
C'est l'été, sa lourde paresse. Un lézard gris
Frissonne et s'engloutit au creux d'un tas de pierre.
Le vallon courbe et bleu.....

Non, ce poème a trop d'agrément pour que je l'abîme en vous le lisant mal et je vais plutôt vous indiquer ce qui, dans la poésie d'Emile Henriot, s'ajoute à ce tempérament de peintre et le complète. C'est une sensibilité délicate, une passion contenue, et, trait particulier, qui s'analyse. Dans tout ce qu'il écrit on reconnaît la main du romancier, du psychologue très fin qui nous a déjà donné quelques romans si distingués.

En outre, et c'est la première fois que chez un

poète du *Divan* nous apercevons ce point, ses poèmes ont fort souvent quelque chose de mondain qui n'est pas sans agrément. Cela sent le bal, — pas le dancing, mais le bal — les élégances, la fréquentation des jeunes filles, et cela donne à cet art délicat sans être maniéré un caractère de bourgeoisie raffinée — je ne dis pas de grande bourgeoisie, parce que l'expression évoque une autre idée, surtout depuis la guerre — mais ce caractère de haute bourgeoisie, dis-je, qui existait déjà chez Musset et qui se retrouve chez plusieurs de ses petits-neveux.

Chez Albert Erlande, nous ne retrouverons pas ce dernier trait.

C'est un poète abondant et sonore. Lui aussi ressent une magnifique volupté à composer avec des mots éclatants une description dont on se souvient comme d'une chose visible, comme d'une chose vue. Peut-être est-il plus romantique que les poètes du *Divan*. Mais on peut facilement passer pour romantique lorsque l'on est éloquent et imagé. Au reste je ne trouve pas que ce soit un péché que d'être romantique. Tout le monde l'est un peu aujourd'hui. Le romantisme se reconnaît à une certaine façon de draper les lieux communs. D'ailleurs c'est presque toujours par la façon dont ils restituent une originalité nouvelle aux éternels lieux communs que les poètes s'individualisent. Albert Erlande le fait avec une ampleur et une magnanimité qui ne laisseront pas de vous charmer.

Nul ne saurait s'étonner que Jean-Louis Vaudoyer soit un artiste plastique, car chacun le connaît pour un esthéticien. J'imagine volontiers que chez lui la faculté poétique est parente du plaisir qu'il

a tant de fois montré qu'il prenait à goûter les arts — tous les arts. Nul n'a su comme lui montrer qu'il se dévouait à eux avec tant de ferveur ! Tous ceux, entre autres, qui flattent les yeux l'ont tellement subjugué que l'on ne peut s'étonner de voir sa poésie servir à peindre des formes, à organiser des décors, à y voir abonder les mots qui restituent une couleur pour les yeux. Parcourez seulement la table des matières de son premier recueil, vous serez frappé de l'abondance de ces derniers, en notant des titres comme ceux-ci, tous charmants d'ailleurs : *Le manteau cramoisi, la péotte verte, la nuit au Divan d'ébène, Mercure aux ailes bleues, la musique sous l'arceau noir...* J'ai été quelquefois tenté de faire une comparaison de Vaudoyer aux Goncourt. Eux aussi avaient été tellement conquis par les arts dont ils étaient amateurs passionnés, qu'ils ont pu dire, quelque part, dans leur journal je crois, que la nature ne savait plus les impressionner directement et que, ce qu'elle évoquait en eux c'était des réminiscences d'œuvres d'art. Ils étaient d'ailleurs très fiers de cela, qui nous paraît à nous une sorte de monstrueuse difformité.

Chez Jean-Louis Vaudoyer aussi, les spectacles du monde, qui le trouvent cependant très directement sensible, évoquent souvent des souvenirs de musée et de culture. On a pu le lui reprocher. Je crois même l'avoir fait moi-même lors de ses débuts, comme si, à l'époque où nous vivons on avait le droit de reprocher à qui que ce soit d'être trop cultivé.

Ce qui suffirait à le séparer des Goncourt plus que par un abîme, c'est que, tandis que ceux-ci furent menés par leurs inclinations et leur tempé-

rament à l'impressionnisme, il fut, quant à lui, par ses goûts et ses admirations choisies, ramené à ce classicisme vers lequel tout l'art moderne se retourne d'un si puissant mouvement.

Soit qu'en ses vers aisés et tranquilles il se soit mis à l'école de Chénier, d'Alfred de Musset ou de Théophile Gautier, soit qu'il ait subi l'influence des poèmes les plus décoratifs d'Henri de Régnier, soit que, plus ambitieux, en son entreprise, il ait, en un temps où Paul Valéry ne l'avait pas encore remise dans le domaine commun, tenté de reprendre la strophe malherbienne, la grande strophe du modèle « *Apollon à portes ouvertes* », quoi qu'il fasse, quoi qu'il ait fait c'est toujours à des canons très purs qu'il a voulu conformer son effort.

Vous savez, Messieurs, que Jean-Louis Vaudoyer est un des rares critiques d'art dont on puisse lire les écrits spéciaux avec intérêt et avec fruit. Une idée qu'il a toujours développée avec insistance, c'est celle-ci : qu'il existe une hiérarchie des genres. J'ai eu d'autant plus de satisfaction à lui voir défendre cette thèse, que je l'ai toujours fermement soutenue moi aussi, et je m'aperçois que tout en conduisant au hasard les propos que je viens de tenir devant vous j'ai mis obscurément cette théorie en pratique, puisque Toulet et les morts mis à part, je suis parti des fantaisistes frivoles et badins pour arriver à cet art que je me plais à personnifier ici dans Vaudoyer qui occupe dans la hiérarchie des genres, un degré tellement plus élevé. En effet ces visions sereines ou pathétiques, ces nobles cadences dépendent d'une esthétique très haute.

Je me dspeinserai toutefois de dire à quelle place

il faut ranger le poète parmi ceux qui font voir des tendances analogues aux siennes. Contrairement à bien des écrivains qui jettent le meilleur de leur feu dans leurs premiers écrits — et que l'on voit ensuite rapidement s'abaisser, ceux qui comme moi suivent depuis ses débuts la carrière de Jean-Louis Vaudoyer ont eu la satisfaction de noter que dans toutes les branches de son activité, comme critique, comme essayiste, comme romancier ou comme poète, sa production devenait toujours plus valeureuse à mesure qu'il approchait de la maturité. Ce serait donc faire injure à un artiste dont on peut encore tant attendre que de le définir trop tôt. On sent qu'il n'est pas de ceux qui perdent pour attendre.

Je termine.

Vous savez, Messieurs, que lorsque les orateurs annoncent qu'ils terminent, ils en ont encore pour trois quarts d'heure au moins. Je ne suis pas un orateur et cependant je vous demande de supporter que moi aussi je termine avec quelques longueurs. Je vous promets toutefois que cela ne durera plus trois quarts d'heure.

Ce que je veux faire en ces dernières minutes c'est exprimer mon regret de n'avoir pu m'occuper malgré mon dessein de tous les poètes du *Divan*. Je n'ai parlé que trop brièvement de ceux dont je me suis occupé. Il y en a malheureusement d'autres dont je n'ai pas parlé du tout. Ce sont cependant aussi de très bons poètes, mais j'aurais abusé de votre patience si j'avais entrepris de le faire. Quoiqu'une énumération soit une chose bien vaine laissez moi les nommer devant vous, pour qu'on ne puisse pas croire qu'ils ont été oubliés. Il y a d'abord

le pauvre Deubel qui eut, vous vous en souvenez, une fin si tragique. Le malheur et l'adversité tirèrent de lui quelques remarquablement beaux vers. Il y a, mort aussi, hélas, Pierre Fons. Ce poète hermétique ne manquait ni de charme ni de distinction. Puis parmi les vivants, parmi les heureusement bien vivants, il y a Louis Thomas, dont l'esprit est si ingénieux, si agile et qui publia jadis un si frais recueil, *Les douze livres pour Lily*, que je n'ai jamais vu mettre à sa place. Il y a Jacques Noir, Louis Pize, Henri Duclos, Marcel Martinet, Lucien Fabre.

Il y a enfin le délicieux Gilbert Charles dont les débuts heureux et chargés de promesses nous ont tous séduits. Et puis parmi d'autres, il y en a encore un à qui un assez bel avenir semble réservé, et dont il n'est pas impossible d'ailleurs que vous ayez déjà entendu prononcer le nom. C'est Pierre Benoit. Vous savez que Pierre Benoit est un poète et c'est un poète du *Divan*. Je vous en aurais volontiers dit quelques mots, car c'est un écrivain qui m'intéresse beaucoup et dont je parle toujours avec plaisir. Mais par suite d'engagements spéciaux je n'ai pas le droit d'en rien dire cette année, ni l'année prochaine, ni..... enfin je ne peux pas en parler avant 1931 ou 32.

Maintenant donc je devrais conclure. Mais que pourrais-je dire pour conclure que je n'ai dit, pour commencer. Je m'aperçois que j'aurais dû réserver pour cet instant une partie des généralités que j'ai énoncées tout à l'heure. Il est trop tard pour y prendre garde. Trop tard aussi pour remarquer que j'aurais pu inscrire cette conférence dans un tout autre cadre.

Il y a en effet au *Divan* un poète encore dont je

me suis retenu de parler. C'est Henri Martineau lui-même. Vous connaissez les vers dont il est l'auteur, leur inspiration harmonieuse et contenue, leur ton grave et voilé de mâle douceur. J'aurais pu le placer au centre du petit travail que j'ai esquissé pour vous, et montrer les correspondances qui le relient aux ouvrages des autres poètes, ses collaborateurs. Ainsi j'aurais à la fois étudié Martineau et ses amis, puisque les poètes du *Divan* sont ses amis. Il aurait été possible de faire apercevoir un lien intime et certain entre chacun des poèmes qui a paru dans la revue et le tempérament de notre ami. Ce sont des faces de sa propre sensibilité, de son goût, de son intelligence que mettent en lumière les auteurs qui écrivent chez lui. Il aurait été facile et amusant de montrer que *Le Divan*, qui est une autre de ses œuvres, est une sorte de miroir magique au fond duquel nous apercevons mis à nu le cœur et la pensée de Martineau, et je suis certain que si j'avais organisé cette conférence pour faire la démonstration de cette vérité, elle aurait gagné en intérêt et en vie profonde. Mais je suis bien certain aussi que si je l'avais fait, j'aurais été amené à lui adresser des louanges que sa modestie n'aurait pas toléré de recevoir publiquement.

Quoi qu'il en soit je pense que vous estimez avec moi qu'il a droit à un large tribut d'hommages. Je suis sûr d'être votre interprète en les lui adressant ici. Et après l'avoir fait, messieurs, je n'ai plus rien à dire, j'ai fini.

Pierré LIÈVRE.

ANTHOLOGIE
DES POÈTES DU DIVAN

ROGER ALLARD

Né à Paris le 22 janvier 1885.

Collaboration poétique au Divan : n° 2, mars-avril 1909.

Bibliographie. — Poésies : *La Féerie des Heures*. Taillandier, 1902. — *La Divine Aventure*. « Le Beffroi », Lille, 1905. — *Les Noces de Léda*. « Le Beffroi », Lille, 1905. — *Vertes Saisons*. L'Abbaye, 1908. — *Le Bocage amoureux* ou *Le Divertissement des amants citadins et champêtres*. Eug. Figuière, 1911. — *Les Elégies martiales*, illustrées de gravures sur bois par Raoul Dufy. Camille Bloch, 1917. — *L'Appartement des Jeunes Filles*, orné de gravures au burin par J.-E. Laboureur. Camille Bloch, 1919. — *Les Feux de la Saint-Jean*, poème, orné de cinq dessins de Luc-Albert Moreau. Camille Bloch, 1919. — Critique et divers autres ouvrages : *Baudelaire et l'Esprit nouveau*. « Carnet Critique », 1918. — *Luc-Albert Moreau*. 1 vol. illustré. « Nouvelle Revue Française », 1920. — *Marie Laurencin*. « Nouvelle Revue Française », 1921. — *R. de la Fresnaye*. « Nouvelle Revue Française », 1922. — *Maître Pierre Pathelin*, adaptation en vers français modernes. « Nouvelle Revue Française », 1922. — En préparation : *Poésies légères*. « Nouvelle Revue Française ». — *Paul Verlaine*. Garnier.

Bourse nationale de voyage, 1918.

PETITE FUGUE D'ÉTÉ

I

Moi qu'enchantèrent les regrets
Et les romans et les romances
Maintenant je souhaiterais
Des yeux où rien ne recommence.

Quand le goût des baisers anciens
Remonte à deux bouches offertes,
Chacune entend garder les siens
Et veut l'autre nue et déserte ;

Mais ce qu'un jour on a donné
Où donc irait-on le reprendre ?
Comme on dit au Pays du Tendre :
C'est macache et midi-sonné.

II

Enfant ! prête-moi ton bandeau,
Que je me dérobe à moi-même !
Il n'est pas vrai, je le sais trop,
Qu'on soit aveugle quand on aime.

Ne quittez pas mes yeux mortels
Retenez-les contre les vôtres,
Qu'ils ne voient plus terre ni ciel
Ni ces destins où je me vautre.

Faites que leurs feux obstinés
A votre ingrat et doux service,
Meurent enfin comme ils sont nés
Rebelles, et pleins de caprices.

NICOLAS BEAUDUIN

Né à Amiens le 10 septembre 1883.

Collaboration poétique au Divan : n° 20, avril 1911.

Bibliographie : *Le Chemin qui monte.* Sansot, 1908. — *Les Triomphes.* Edit. Rubriques Nouvelles, 1909. — *La Divine Folie.* Rubriques Nouvelles, 1910. — *Les Cités du Verbe.* Rubriques Nouvelles, 1912. — *Les Sœurs du Silence.* Basset, 1913. — *Les Campagnes en Marche.* Basset, 1913. — *Rythmes et Chants dans le Renouveau.* Povolozky, 1920. — *Signes Doubles*, poèmes sur plusieurs plans. Povolozky, 1921. — *L'Homme Cosmogonique*, poèmes sur plusieurs plans. Povolozky, 1922. — *Les Enfants des Hommes.* Povolozky, 1923.

Depuis 1912 Nicolas Beauduin dirige *La Vie des Lettres*

POÈME

Le crépuscule est au jardin.
L'odeur des sureaux monte et grise.
Huit heures sonnent au lointain
Au cadran de la vieille église.

La chatte traverse la cour,
Le chien jappe vers son écuelle.
C'est l'ultime baiser du jour
Au front d'or des grappes nouvelles.

Le serin frappe à petits coups
Le bois vernissé de sa cage.
Là-bas la plaine est à genoux
Dans la ferveur du paysage.

Instant de repos et d'espoir !
La terre humide et grasse fume,
Et dans la douce paix du soir
Meurt le son grave d'une enclume.

Silence. Vois, l'oiseau s'endort...
J'aime l'adieu divin des choses.
Et dans l'ombre où flotte la mort
Tes lèvres ont un goût de roses.

Cher bonheur, mais sitôt passé !...
Les frelons rentrent sous les treilles.
Tu suis d'un regard angoissé
Le pesant départ des abeilles.

Déjà la dernière s'enfuit !...
Mais dans le grand ciel qui se voile
S'ouvre la ruche de la nuit
D'où vont s'envoler les étoiles.

(Inédit.)

PIERRE BENOIT

Né à Albi, le 16 juillet 1886.

Collaboration poétique au Divan : n° 65, mai-juin 1920.

Bibliographie. — POÉSIE : *Diadumène*, 1914. — *Les Suppliantes*. Albin Michel, 1920. — ROMANS : *Kœnigsmark*. Emile-Paul, 1918. — *L'Atlantide*. Albin Michel, 1919. — *Pour Don Carlos*. Albin Michel, 1920. — *Le Lac Salé*. Albin Michel, 1921. — *La Chaussée des Géants*. Albin Michel, 1922. — *Mademoiselle de la Ferté*. Albin Michel, 1923.

A consulter : Henri Martineau : *Pierre Benoît*, « Le Divan » 1922. — Pierre Lièvre : *Pierre Benoît*, « Les Marges », 15 septembre 1922. — Paul Souday et Mme Charasson-Johannet, *passim*.

CHARLES IX

Nous aurons moins chéri les clairs jours de victoire,
Les victoires des plus illustres de nos rois,
Que la nuit où tu fis, ô prince expiatoire,
Gémir sous son bourdon Saint-Germain-l'Auxerrois.

L'histoire aura bien pu flétrir sous l'anathème
Les lys, les fleurs de lys de ton manteau royal...
Ils t'offriront toujours leurs rouges chrysanthèmes
Ceux que tu délivras des gens de l'Amiral.

Ils savent que sans toi, doux enfant sanguinaire,
On n'aurait jamais vu de cygnes à Cambrai
Et les Nymphes de Vaux, Mancini ou Néère,
Auraient voilé de voiles noirs leurs corps ambrés.

Qui donc aurait connu ces belles libertines ?...
Le Grand Siècle eût été blafard et ténébreux,
Et j'aurais préféré aux chants purs de Racine
Les hurlements hagards des prophètes hideux.

JEAN-MARC BERNARD

Né à Valence le 4 décembre 1881. Tué à la guerre, entre Souchez et le Cabaret Rouge, le 9 juillet 1915.

Collaboration poétique au Divan : n° 5, septembre-octobre 1909 ; — n° 10, avril 1910 ; — n° 22, juin 1911 ; — n° 30, avril-mai 1912 ; — n° 39, mai 1913 ; — n° 89, mai 1923.

Bibliographie : *Savinien de Cyrano et Edmond Rostand.* Valence, 1903. — *La Mort de Narcisse.* Valence, 1904 et Bruxelles, 1905. — *L'Homme et le Sphinx.* Valence, 1904. — *Quelques Essais*, poèmes 1904-1909. Nouvelle Librairie Nationale, 1912. — *Pages politiques des Poètes français.* Nouvelle Librairie Nationale, 1912. — *Charles d'Orléans : Rondeaux choisis.* Sansot, 1913. — *Sub tegmine fagi.* Editions du Temps Présent, 1913. — *François Villon.* Larousse, 1918. — *Haut Vivarais d'Hiver.* Collection du Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais, 1921. — *Œuvres de Jean-Marc Bernard*, suivies des *Reliquiæ*, de Raoul Monier. « Le Divan », 2 volumes, 1923.

A consulter : Charles Maurras : *Tombeaux*, Nouvelle Librairie Nationale, 1921. — Henri Martineau : *Jean-Marc Bernard*, « Les Ecrits Nouveaux », nos 23 et 24, nov.-déc. 1919.—Henri

Clouard : *Jean-Marc Bernard.* « Le Divan », n° 51, octobre 1915. — Fagus : *L'âme et la destinée d'un poète.* — Henri Martineau : *Jean-Marc et Raoul Monier.* — Maurice de Noisay : *Les Guêpes.* « Revue critique des Idées et des Livres », novembre 1919.—*La Revue Fédéraliste*, n° consacré à Jean-Marc Bernard. — Paul Souday : *Le Temps*, 23 août 1923.

POÈMES

1

Qu'ai-je à faire, bavards, de vos préceptes vains ?
Apprenez-moi plutôt à goûter de ces vins
Qui réjouissent l'âme et parfument la bouche ;
Ou mieux, enseignez-moi les déduits inconnus
Auxquels s'abandonnaient Adonis et Vénus
Sur les épais gazons qui leur servaient de couche.
Raoul, emplissez donc la coupe que je tiens ;
Et toi, souple amoureuse aux fraîches lèvres, viens !
Puis, tes voiles tombés, permets que je te touche.
Endormons notre cœur dans les plus doux plaisirs :
La mort, bien assez tôt, calmera nos désirs,
En posant sur nos fronts sa caresse farouche.

2

Que l'aube est froide après une nuit d'insomnie !
Beau souvenir d'amour, ah ! pourquoi me blesser ?
Sans doute, avec le jour, qu'ils vont enfin cesser
Mes soupirs, mes regrets et ma peine infinie...

Mais voici s'élever, sous les treilles épaisses,
Le râle continu des pigeons palpitants,
Et j'évoque aussitôt son image et j'entends
Son lent gémissement sous les lentes caresses.

3

O corps tant caressé, d'autres mains que les miennes,
Ce soir, s'alanguissent sur toi.
Oublieux, je le crains, des caresses anciennes,
Tu frémis d'un pareil émoi.

Je n'aurai point pour toi de jalouse colère :
Je saurai contenir mon cœur ;
Car je redoute, ô mon amour, de te déplaire
En découvrant trop ma douleur.

Tu ne sais repousser l'attrait d'une caresse ;
Toujours tu cèdes au désir.
Il faut, à ta chair tiède et souple, la paresse
Qui suit l'étreinte et le plaisir.

Vois : je suis calme, et je souris au doux sourire
Offert à ton nouvel amant ;
Mais cependant, parfois encore, je soupire...
Et je suis triste infiniment.

4

Lorsque tu lèveras, tendrement, vers mes yeux
— Etirant la langueur de ta chair lasse et moite —
Le doux remerciement de ton regard heureux,
Je ferai mon étreinte à tes flancs plus étroite.

Sans nous dire un seul mot nous resterons ainsi,
Indolents et rêveurs dans les bras l'un de l'autre,
Et berçant notre amour, étonnés, comme si
Nous bercions un amour qui ne fut pas le nôtre.

5

A Carco comme à Derème,
A moi-même,
On nous reproche aujourd'hui
De chanter notre maîtresse
Et l'adresse
D'un beau corps qui nous séduit !

On va jusqu'à prendre en grippe
Cette pipe
Qui console notre cœur
Des mensonges de la femme
Et du blâme
Infligé par un censeur.

Mais ceux que nos livres blessent,
Qu'ils les laissent :
Nous n'écrivons pas pour eux !
Seuls nous plaisent les suffrages
De ces sages
Que l'on nomme paresseux.

Assis non loin de la route,
Sous la voûte
D'un hêtre au feuillage épais,
Nous célébrons ensemble
L'eau qui tremble,
Sa fraîcheur, l'ombre et la paix...

6

Ce soir encore tu te lèves,
O lune, amicale clarté :
Et, dans le jardin enchanté,
Tu viens nourrir mes tendres rêves.

Plus tard, dans ce même jardin,
O lune, que de soirs encore,
Tu chercheras, jusqu'à l'aurore,
A me revoir — hélas ! en vain...

DE PROFUNDIS

Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Eclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais aux Morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité !

FRANÇOIS BERTHAULT

Né au Mans en 1889.

Collaboration poétique au Divan : n° 81, juillet 1922.

Bibliographie : *Des heures sous le ciel : I. La Beauté.* « Le Divan », 1920. — *Des heures sous le ciel : II. Le drame.* « Le Divan », 1921.

A consulter : *Le Divan*, n° 68, novembre 1920. — *Les Marges*, janvier 1921. — *Le Mercure de France*, janvier 1921. — *Le Feu*, 1er août 1921. — *Le Divan*, n° 74, novembre 1921.

LES MORTS ET LES VIVANTS

Vos yeux, — ces lacs éteints et ces éclairs de lune
Pleurent de l'ombre, ô Morts, divinement,
Et la nuit large, c'est tout l'amoncellement
De cet ombre qui choit de votre sang nocturne.

La nuit — ô Morts divins ! c'est votre monument.

Mais si l'humain désir, encor, sous vos paupières,
O Morts, — pleure de l'ombre et fait la nuit :
C'est en vous que mes barques vivantes s'enfuient
Pour saigner leurs grands trous percés par les lumières !..

(Inédit.)

FRANCIS CARCO

Né à Nouméa (Nouvelle Calédonie) le 3 juillet 1886.

Collaboration poétique au Divan : n° 4, juillet-août 1909 ; — n° 8, février 1910 ; — n° 18, février 1911 ; — n° 30, avril-mai 1912.

Bibliographie. — POÈMES : *Instincts.* « Le Feu », 1911. — *La Bohème et mon cœur,* 1912. — *Chansons aigres-douces,* 1913. — *Petits Airs.* R. Davis, 1920. — ROMANS : *Jésus-la-Caille.* « Mercure de France », 1914. A. Fayard, 1922. — *Les Innocents.* La Renaissance du Livre, 1917. — *Scènes de la vie de Montmartre.* A. Fayard, 1919. — *Bob et Bobette s'amusent.* Albin Michel, 1918. — *L'Equipe.* Emile-Paul, 1919. — *L'Homme traqué.* Albin Michel, 1922. — *Verotchka l'étrangère ou le goût du malheur.* Albin Michel, 1923. — CONTES ET RÉCITS : *Au Coin des Rues.* Georges Crès, 1921. — *Maman Petitdoigt.* Georges Crès, 1921. — *Panam.* Stock, 1922. — CRITIQUE : *Les Humoristes.* Ollendorff, 1921. — *Vlaminck.* « Nouvelle Revue Française », 1921. — *Utrillo.* « Nouvelle Revue Française, » 1921. — *Le dernier état de la poésie.* Chiberre, 1919. — EDITIONS DE LUXE : *Promenades pittoresques à Montmartre.* L. Delteil, 1922. — *Les Innocents.* La Renaissance du Livre, 1921. — *L'Ami des Filles.* R. Davis, 1921. — *Jésus-la-Caille.* R. Davis, 1921. — *Rien qu'une femme.* Georges Crès, 1923. — *Maman Petitdoigt.* R. Davis, 1920. — *Au Coin des Rues.* Kundig, 1919.

Francis Carco a obtenu le prix du Roman de l'Académie française en 1922.

A consulter : *Francis Carco* (Ceux dont on parle). 1 plaquette. Chiberre, 1921. — Joseph Peyre : *Francis Carco.* 1 plaquette. « Pau-Pyrénées », 1922. — Fortunat Strowski : *La Renaissance littéraire,* 1 vol. Plon. — Jacques Boulenger : *Mais l'art est difficile,* 3e série. Plon, 1922. — Henri Martineau : *Francis Carco.* « Le Divan », n° 61, septembre 1919, n° 63, janvier 1920, n° 72, juillet 1921.

ADIEU

Si l'humble cabaret noirci
Par la pluie et le vent d'automne
M'accueille, tu n'es plus ici...
Je souffre et l'amour m'abandonne.

Je souffre affreusement. Le jour
Où tu partis j'appris à rire.
J'ai depuis pleuré, sans amour,
Et vécu tristement ma vie...

Au moins, garde le souvenir,
Garde mon cœur, berce ma peine,
Chéris cette tendresse ancienne
Qui voulut, blessée, en finir...

Je rirai contre une autre épaule.
D'autres baisers me suffiront,
Je les marquerai de mes dents :
Mais tu resteras la plus belle.

JUIN

Une lune : croissant doré,
Le silence de la campagne...
Chante une voix qui s'accompagne
D'un violon enamouré.

Entends comme la voix se brise
Et comme l'instrument gémit.
La nuit attend, paisible et grise,
Ta souffrance, ô cœur endormi !

Souffre avec cette voix qui chante,
Cette douleur qui s'enfle et crois —
Tellement l'ombre est émouvante
— Que c'est la tienne, cette voix !

L'HEURE DU POÈTE

La fillette aux violettes
Equivoque, à l'œil cerné,
Reste seule après la fête
Et baise ses vieux bouquets.

Ce n'est ni la nuit, ni l'aube,
Mais cette heure où, dans Paris,
Les rôdeurs et les chiens maigres
Errent dans un brouillard gris...

L'heure amère des poètes
Qui se sentent tristement
Portés sur l'aile inquiète
Du désordre et du tourment.

Et ma lampe qui charbonne
Luit sur ce pauvre cahier
D'où se lèvent des fantômes
Que je croyais oubliés.

MONTMARTRE

Montmartre a connu d'autres jeux,
D'autres voix, d'autres rires jeunes ;
Mais cela n'importe : le jaune
Matin brille dans les carreaux.

Hélas ! l'Amour nous trompe et pleure.
Nous l'accueillons et le fêtons.
Le matin bleuit tristement,
L'horloge ne marque pas l'heure.

Ceux qui nous ont quittés, sont là ;
L'un chante et l'autre est près du feu,
Ils boivent et se rient entre eux
Du jour et de son mauve éclat.

Voici Mimi, Blanche et Germaine,
La plus sévère a les yeux faits.
Le jour envahit tout à fait
Les carreaux encrassés et blêmes.

Et toi, butée contre mon cœur,
Pauvre petite abandonnée,
Tu te plains à la dérobée
De quel cruel et doux malheur ?

Tais-toi, mes souvenirs blessés
Dorlotent tes mauvais sourires,
Je t'adorais sans te le dire.
Tu pleuras quand j'en eus assez.

O Moreau, poète ! Hégesippe !...
Parle-lui, tu sais consoler.
Moi, dans le matin violet,
(Jaune, bleu, mauve, violet),
Je descends en fumant ma pipe...

(La Bohême et mon Cœur.)

POÈME FANTAISISTE

A Tristan Derème.

Cette enfant qu'on voit dans des bars
Qui souvent donnent de la bande,
N'aime d'amour que Zanzibar.

Elle en parle, elle vous demande
A l'aube, alors qu'il se fait tard,
Si tout y a vraiment le parfum de la mangue
Et ce goût malheureux des objets de bazar.

— Or, Zanzibar — lui dit le petit nègre
Qu'on trouve, au vestiaire, endormi —
N'est qu'un affreux et chaud pays
Où les magistrats blancs ne sont pas plus intègres
Que ceux que l'on trouve à Paris...

Mais allez donc empêcher une femme
De s'ennuyer d'amour au fond d'un bar
Où tout est fait pour compliquer sa flamme
Jusques au jeu du zanzibar !

(Inédit.)

PHILIPPE CHABANEIX

Né sur l'*Australien* des Messageries Maritimes en rade d'Albany (Australie) le 20 mai 1898.

Collaboration poétique au Divan : n° 72, juillet-août 1921 ; — n° 80, juin 1922.

Bibliographie : *Les Tendres Amies.* Librairie des Lettres, 1922. — *Le Poème de la Rose et du Baiser.* « Le Divan », 1923.

A consulter : Tristan Derème, *Ere Nouvelle*, 3 mars 1922. — Hector Talvart, *Petite Gironde*, 27 juillet 1922. — André Gaillard : *Le Feu*, 1er mars 1923. — Noël Ruet : *La Wallonie en Fleurs*, mars 1923. — Marc Lafargue. *La Revue Universelle*, 15 avril 1923.

LES QUATRE SAISONS

Hélène, cette ville et le printemps sur elle,
Tes bras nus, tes beaux yeux mouillés de jeunes pleurs,
Tes robes, nos aveux, ta fraîcheur éternelle
Et le parc au soleil qui prenait ses couleurs.

Jacqueline, l'été devant l'assaut des vagues,
Souvenirs de jardins et souvenirs de bars,
Tes roses, tes colliers, tes fourrures, tes bagues,
Notre bonheur à deux et tes brusques départs.

Madeleine, la neige et la pluie et le givre,
L'hiver auprès du feu dans l'ombre du salon,
Nos visages penchés sur les pages d'un livre,
Et le temps qui fuyait et qui nous semblait long.

Mais les automnes d'or c'est toi qui me les
Dans ton sourire clair et pensif, ô Manon,
Et dans tes cheveux roux comme des feuilles
Et c'est dans la douleur que je redis ton nom.

LE VERT-GALANT

A Henri Martineau.

Vers les cyprès de l'Italie
Notre amour s'en allant
Ne fera pas que je t'oublie,
Pointe du Vert-Galant,

Où sous le feuillage du saule
Dans l'onde reflété
J'ai vu, penché sur son épaule,
Mourir un soir d'été.

(Le Poème de la Rose et du Baiser.)

PARENTHÈSES

1

Si l'un fidèle au rendez-vous
T'appelait son cher ange,
L'autre disait, parlant de vous :
Quel animal étrange !

Ils avaient tous les deux raison.
L'amour, sage folie,
Du bel été fait la saison
De ma mélancolie.

Je revois au quartier latin
La sœur de mon amie
Jusqu'à dix heures du matin
Dans mes bras endormie.

Avant que sèche ce bouquet
Si frais chez la fleuriste,
Confiera-t-elle au perroquet :
« Je l'aime et je suis triste ? »

II

Suzanne, Suzon ou Suzette,
Viens ; les colombes de Vénus
Roucouleront au bal-musette.
Les tendres jours sont revenus.

Baisers d'une jeune maîtresse,
Printanière et charmante ivresse,
Dons pour moi les plus précieux...

Déjà reverdit la nature
Et quelle amoureuse aventure,
Se dessine dans tes beaux yeux ?

(Inédit.)

GILBERT CHARLES

Né par hasard à Toulouse le 26 mars 1901.

Collaboration poétique au Divan : n° 82, septembre 1922.

Bibliographie : *Apprentissage.* « Le Divan », 1923.

PÉGASE

I

Glorieuse volupté,
J'ai recherché ton visage
Dans les ivresses du sage
Et les parfums de l'été.

Mais je connais ta beauté
Qui rayonne sous l'outrage
Et le lumineux passage
De ta sourde impureté.

Sanglant rubis dans le sombre
Secret de silence et d'ombre
Tu dispenses, gerbe d'or,

Les fruits mortels de la honte,
— Froide horreur où sonne encor
Cette chaîne qui te dompte.

II

Renaissance de la lumière
Splendeur vivante de la chair,
Ton doux sang frais, ton sang si clair
Où vibre la ferveur première,

Et jaillissant de ce mystère
Comme Amphitrite de la mer,
Beau corps déchiré par le fer,
De cette astreinte se libère.

O lune errante, dans ton cœur
Source inflexible de douleur !
Le soleil a lui sur le monde

Et frémissant à sa clarté,
Pourpre délire de son onde,
Tu défailles de volupté.

III

Dans l'eau fuyante et dans l'azur,
Lourdes fleurs, froides pierreries,
Souffles des vents sur les prairies,
J'ai tout désiré d'un cœur pur.

Si j'ai songé parfois d'un sûr
Délice à tes lèvres meurtries
De plaisirs et de rêveries,
Je suivais le principe dur

Issu des nombres et des sphères
Où, jeu d'aurore et de lumières,
Le monde a trouvé sa raison.

Vaine gloire des apparences,
J'ai dépassé tout horizon,
Ivre de vie et de cadences.

(*Inédit.*) (*Août 1922*)

PENSIVE...

Pensive, supportant le poids de ton plaisir,
Ame ardente soumise à l'afflux du désir,
Quel étrange destin te hante et te consume
Et quel goût remâché de cendre et d'amertume
Donne à ta bouche un pur dégoût de toute chair ?
Ah ! comme aux jours premiers il souriait le clair
Délice d'un présent tout parfumé de roses
Où, silences unis, chant des métamorphoses,
Tout ton corps épousait l'aurore et le printemps
Et tes seins se miraient aux fleuves inconstants.
Mais le sable a crié sous ta marche nocturne
Et l'eau de la fontaine a fait déborder l'urne
Où les roses mouraient à l'approche du soir.
Voici fleurir au fond du mystère le noir
Iris dont la corolle a frémi sur ta bouche...
O Nymphe, dont l'amour est cruel et farouche
Et dont la chair enfante un ténébreux souci,
La mort est comme toi divine et sans merci.

(*Inédit.*) (*Août 1923.*)

HENRY CHARPENTIER

Né à Paris le 15 juin 1889.

Collaboration poétique au Divan : n° 34, novembre 1912 (sous le pseudonyme de Henry de Verneuse).

Bibliographie : *La mer fabuleuse*, poèmes. Messein, 1909. — *Le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, 1910, H.C. — *Le Poème d'Armageddon*. « La Connaissance », 1920.

LE PAVILLON FERMÉ

Nos serments oubliés dorment dans les tiroirs
De la chambre d'amour mystérieuse et close
Où l'éventail fané des bouquets s'ankylose
Et rien n'y vit que l'eau magique des miroirs.

O miroirs ! Les ardeurs des anciennes luxures
En votre complaisance ont, bien des fois, uni
Des couples enlacés la joie et les blessures
Et de délire empli votre double infini.

— Ressuscite, Célie, ombre d'un soir morose !
Toute nue, apparais, par l'iris et la rose,
Adorant ton beau corps sur leur onde penché.

...Naguère, tu venais, impudique et mignonne,
Lorsque l'allée ôtait sa perruque d'automne
Multiplier en eux les jeux de ton péché...

(Inédit.)

LUCIEN CHRISTOPHE

Né à Verviers (Belgique) en 1891.

Collaboration poétique au Divan : n° 30, avril-mai 1912.

Bibliographie : *Les Jeux et la Flamme*, poèmes. « Flamberge », Mons, 1913. — *La Rose à la lance nouée...* poèmes. « Vivre », Paris, 1917. — *Aux Lueurs du brasier*, proses. « La Vie Intellectuelle », Bruxelles, 1921.

CIGARETTE

Abdulla, Muratti, fumées
Egyptiennes, charmez-moi.
Trompez ce cœur, battant d'émoi,
Où gémit ma peine enfermée.

Abdulla, Muratti, fumées
D'un instant que l'oubli reçoit...
Ah ! que ma peine entre mes doigts
N'est-elle aussitôt consumée.

(Inédit.)

TRISTAN DERÈME

Philippe Huc, connu en littérature sous le nom de Tristan Derème, est né à Marmande le 13 février 1889.

Collaboration poétique au Divan : n° 15, novembre 1910 ; n° 25, novembre 1911 ; n° 38, avril 1913 ; n° 61, septembre-octobre 1919 ; n° 76, février 1922 ; n° 78, avril 1922 ; n° 89, mai 1923.

Bibliographie : *Le Renard et le Corbeau*, poème comique, 1905. — *Le Tiroir Secret*, poèmes, 1906. — *La Chimère vaincue*, poèmes, 1907. — *Le Parfum des Roses fanées*, poèmes, 1908. — *Les Ironies sentimentales*, poèmes. Aux éditions de la revue « Poésie », 1909. — *Petits Poèmes*. Lecène et Oudin, 1910. — *Erène ou l'Eté fleuri*, 1910. — *Discours*, à l'occasion du centenaire de Théophile Gautier, 1911, H.C. — *La Flûte fleurie*, poèmes, 1913. — *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot*. Emile-Paul

frères, 1920. — *Le Poème des Chimères étranglées.* Emile-Paul frères, 1921. — *La Verdure dorée.* Emile-Paul frères, 1922. — EN PRÉPARATION : *L'Enlèvement sans clair de lune.* — *La Chasse au Lièvre ou l'Arquebuse fleurie.*

On trouve encore des vers de Tristan Derème dans : *Almanach des Muses.* Bernouard, 1910. — *Anthologie des Poètes français.* Verviers, 1922. — *Anthologie poétique du* XXe *siècle.* Crès, 1923. — *Anthologie des matinées poétiques de la Comédie Française.* Delagrave, 1923. — On trouve des pastiches de ses vers dans : *La Grande Anthologie.* Michaud, 1914, et dans Jean Pellerin : *Le Copiste Indiscret.* A. Michel, 1919.

PETITS POÈMES

I

Dans le calme, la barque se balance
Comme un vers que je dis.
Dors, mon amour, aux vagues de silence
Des golfes attiédis.

Pour toi, j'ai déserté l'ombre des grèves,
Le lac et les roseaux ;
Tes larges yeux ont reflété mes rêves,
La mer et les oiseaux.

J'ai mis ma vie au chaton de ta bague
Sous la lune d'un soir.
Dors, mon amour, il n'est pas une vague
Aux nappes de l'espoir.

N'écoute pas siffler sur toutes choses
Les merles que j'entends ;
Et que pour toi les heures soient des roses
Sur la tige du temps.

II

Regarde, la glycine a jauni sur la porte.
Et voici que l'automne aux tempes couronnées
De lierre caduc et de roses fanées
S'avance et d'un pied lourd foule les feuilles mortes.
Il marche et son manteau de pourpre au crépuscule
Se dénoue et se mêle aux nuances champêtres.

Mon cœur, voici l'octobre ; et les joueurs de flûte
Commencent à siffler sous la voûte des hêtres.
Veux-tu, nous quitterons pour la ville prochaine
Les parterres flétris et l'ombrage des chênes,
Et la maison rustique au milieu du feuillage
Qui sut nous accueillir au retour du voyage,
Et la source. Mon cœur, partons ; voici l'automne
Et la dernière abeille aux troènes bourdonne.

III

Reste étendue sous la chaude verdure
Et dors dans le parfum des hêtres et du buis ;
Là-bas, l'herbe roussit dans la lumière dure,
Mais sur nous, plein d'oiseaux, feuillage, tu bruis.

Dors, pendant qu'au zénith le soleil rude forge
Le cuivre de l'automne et lance les essaims,
Tandis que je regarde incliné sur ta gorge
L'escargot jaune et bleu qui glisse entre tes seins.

IV

La vie est douce encore à ceux qui savent vivre
Et tirent de leurs maux de puissantes liqueurs ;
Suspendez ce fracas, ce tambour et ce cuivre ;
Il n'est besoin de cris pour émouvoir nos cœurs.

Ne me reprochez pas de vivre solitaire ;
Mais dans ce bleu jardin au feuillage léger
Où la rose fleurit près de la serpentaire
Pour un songe amical j'ai de quoi vendanger.

Je fume sagement ma vieille pipe à l'ombre
D'un arbre blanc et vert, sonore et japonais ;
Eh! pourquoi penserais-je à quelque heure plus sombre,
A d'anciens printemps qui sont déjà fanés ?

Celui-ci me déchire et cet autre me loue ;
Mais qu'importe ? Demain, les grappes mûriront.
Laissez-moi dans ces jours que le destin m'alloue
De funèbres rameaux ne pas ceindre mon front.

Dois-je encore pleurer ? Qui faut-il que j'envie ?
Cette glycine en fleur s'enroule au cyprès noir ;
Amie aux beaux cheveux dont l'amour est ma vie,
N'ai-je pas tes bras nus qui m'enivrent le soir ?

CHARLES DERENNES

Né à Villeneuve-sur-Lot, le 4 août 1882.

Collaboration poétique au Divan : nº 26, décembre 1911 ; — nº 67, septembre-octobre 1920 ; — nº 91, juillet-août 1923.

Bibliographie. — POÈMES : *L'Enivrante Angoisse.* Ollendorff, 1904. — *La Tempête.* Ollendorff, 1906. — *La Chanson des deux Jeunes Filles.* Bernouard. — *Le Livre d'Annie.* Bernouard. — *Perséphone.* Garnier. — *La Princesse.* Champion. — *La Fontaine Jouvence.* — ŒUVRES EN PROSE : *L'Amour Fessé.* Mercure de France. — *Le Peuple du Pôle.* Mercure de France. — *La Guenille.* Louis Michaud. — *Le Miroir des Pécheresses.* Louis Michaud. — *Nique et ses Cousines.* Louis Michaud. — *M. de Tournèves.* Bernard Grasset. — *Les Caprices de Nouche.* Renaissance du Livre. — *Le Béguin des Muses.* Renaissance du Livre. — *Les Enfants sages.* Renaissance du Livre. — *Leur tout petit Cœur.* Renaissance du Livre. — *Cassinou va-t-en Guerre.* G. Crès. — *Le Pèlerin de Gascogne.* G. Crès. — *Les Conquérants*

d'idoles. G. Crès. — *La Nuit d'été.* L'Edition. — *La Petite Faunesse.* L'Edition. — *Les Bains dans le Pactole.* Albin Michel. — *Le Renard bleu.* Albin Michel. — *Le Beau Max.* Férenczi. — *Vie de Grillon.* Albin Michel. — *La Chauve-Souris.* Albin-Michel.

A consulter : E. Gaubert et Rigal : *Les poètes du Midi.* — Gabriel Boissy : *Les plus beaux poèmes d'amour.* — Henri Martineau : *Charles Derennes, poète.* « Le Divan », n° 67, septembre-octobre 1922.

I. — LA HALTE

Ame d'enfant qui fut la mienne quinze jours !
Plaisir de tout ; grands bois aux mousses de velours
Où le soleil tombait des branches goutte à goutte ;
Paysans qui passiez dès l'aube sur la route,
Bruit rythmé de sabots lourds et laborieux ;
Prés humides remplis de vaches aux beaux yeux,
De grillons et du goût mouillé des joncs qu'on mâche ;
Bêlements dans la nuit d'une chèvre à l'attache ;
Et vous, surtout, douces maisons aux toits moussus
Avec vos rauques girouettes par-dessus,
Vos placards qui sentaient les pommes et les miches,
Vos murs que bénissaient des Vierges dans leurs niches,
Vos seuils bas où les soirs étaient pleins de tilleuls,
Et vos vergers que j'aurais cru que pouvaient seuls
Avec leurs choux bleutés et leurs pois verts en rames,
Rêver Madame de Noaille ou Francis Jammes...
Pour le bonheur que manquait-il à tout cela ?
L'amour ? Que venez-vous me dire ? Il était là.

(*La Tempête.*)

II

Beaux arbres, elle était — vous souvenez-vous d'elle?—
Malgré son ventre lisse et malgré ses seins durs,
Plus vaine pour mon cœur et presque moins réelle
Que votre ombre dressée en noir contre nos murs.

C'est pourquoi, cet an-là, je vous revis encore
Avec un cœur pareil, rempli d'ombre et d'amour,
O pins de qui les fûts, dressés contre l'Aurore,
Semblaient les noirs soldats d'un prince hostile au jour.

Plus tard, lorsque midi vibrait de feux et d'ailes,
Chacun de vous, blessé, sanglant, pourpre ou vermeil
Exhalait la chanson des cigales fidèles
— Cri du guerrier frappé par les traits du Soleil.

Mais la nuit survenait ainsi qu'une revanche,
Et vous faisiez alors retentir, ô vainqueurs
Frémissants et laurés d'astres à chaque branche,
L'écho du vent marin sonnant dans vos grands cœurs.

***

Donc, même auprès d'Annie, et lourd du vin des rêves,
J'ai pu soumettre encor mon vertige d'amant,
Dans l'héroïque odeur du flot et de vos sèves,
A votre magnifique et fruste enseignement.

O pins du sol natal, ô guerriers, ô poètes,
O blessés, ô chanteurs qui dominiez, devant
La maison dont les airs craquaient dans les tempêtes,
L'impétuosité du soleil et du vent,

O héros que l'hiver lui-même, en sa colère,
D'une sombre splendeur ne dépouille jamais,
Votre conseil reste le seul qui put me plaire
Quand ma bouche était jointe aux lèvres que j'aimais.

(*Le Livre d'Annie.*)

III

O Béatrice, toi qui le long de ma route
Comme une ombre de flamme es liée à mes pas,
Ne crois pas, faible cœur, esprit enclin au doute,
En voyant mes amours, que je ne t'aimais pas.
Durant plus de dix ans, de l'enfance à la vie,
Nulle heure n'est passée, angoissée ou ravie,
Sans que fût en mon cœur ton nom crié tout bas.

. . . .

Tu fus l'image unique aux feuillets du beau livre
Où — consolation de mon précoce ennui —
Je relisais, sans fin, le conte bleu de vivre
Pour l'amour d'un amour qui m'étonne aujourd'hui,
D'un amour qui m'eût fait, moi l'homme et moi le maître,
Asservir mon destin au destin d'un autre être
Et, pour vivre ou mourir, ne compter que sur lui.

Mais, toujours au zénith de mon ciel située,
Etoile qui guidas mon espoir enfantin,
Ta lueur que les ans n'ont point diminuée
Fait de mon existence un éternel matin ;
Et ton nom, si mon âme humaine était mortelle,
Jusque dans le néant resplendirait sur elle
Comme un nuage d'or sur un soleil éteint.

Tout ce par quoi la vie est belle, ample et féconde,
L'enthousiasme, et la douleur, et la fierté
Voilà ce qu'en t'aimant j'ai conquis dans le monde ;
Quand tu repris l'amour, ce trésor m'est resté.
On n'aliène pas un pareil héritage ;
Ce ne sont pas des biens que l'on peut mettre en gage
Ni vendre chez des Juifs un jour de pauvreté.

C'est pourquoi, sur le sol de ces longues allées,
Tes doux pieds à jamais ont marqué leurs contours ;
Ton nom demeure inscrit sur tous les mausolées,
Ta statue est debout dans tous les carrefours ;
Jadis, tu t'es penchée au bord de la fontaine,
Et tu t'en es allée, et cette heure est lointaine,
Mais les fidèles eaux te reflètent toujours.

(*Perséphone.*)

HENRY DÉRIEUX

Né à Le Passage (Isère) le 15 avril 1892.

Collaboration poétique au Divan : n° 14, septembre-octobre 1910 ; — n° 20, avril 1911 ; — n° 52, février 1916 ; — n° 55, novembre 1917 ; — n° 71, mai-juin 1921.

Bibliographie : *Le Sable d'or*, poèmes. « L'art libre », Lyon, 1911. — *Le Regard derrière l'épaule.* Grasset, 1912. — *Gilbert de Voisins*, essai. « Le Divan », 1912. — *En ces jours déchirants.* Payot, 1916. — *Le Livre d'heures de la guerre.* « Le Divan », 1918. — *Baudelaire*, trois essais précédés d'un poème. « Nouvelle Librairie littéraire », Bâle, 1918.

A consulter : A.-M. de Poncheville, *La Semaine littéraire*, octobre 1917.

LA BACCHANTE

Dans la chambre bien close où nous cloître l'hiver
Tu viens jusqu'au grand feu qui ronfle sous la trappe
Et, lui tendant tes mains qu'il rougit, tu as l'air
De presser sous tes doigts le sang chaud d'une grappe.

Un large flot de pourpre enveloppe ton corps
Et le feu, comme un dieu de la fable, écarquille
Dans sa face écarlate, et qui rit et qui mord,
Ses yeux où le désir en flamboyant grésille.

Tes cheveux sont défaits, ton visage est en feu
Et je vois peu à peu, monter, ivre et dansante,
Dans cette chambre tiède et familière, — au lieu
D'une amante frileuse, — une antique Bacchante !

(Inédit.)

LÉON DEUBEL

Né à Belfort le 22 mars 1879 ; mort, noyé dans la Marne, en 1913.

Collaboration poétique au Divan : n° 12, juin 1910.

Bibliographie : *La Lumière natale.* « Le Beffroi », 1905, « Mercure de France », 1922. — *Régner*, « Mercure de France », 1913.

SONNET

Tous mes soleils couchés sous l'éclatante nue :
Beauté, Puissance, Amour, humides de mes pleurs,
A l'occident fouetté de verges de couleurs
Comme une chair d'enfant mystérieuse et nue ;

Tous mes départs sombrés sur des mers inconnues,
Toutes mes Ophélies errantes sous les fleurs,
Je suis resté, ce soir, seul avec ma douleur
Et quand elle a parlé, mon cœur l'a reconnue.

Je la retrouve ainsi depuis maintes années,
Ariane, un matin d'ivresse abandonnée,
Dont le rire est mauvais et l'étreinte perfide

Et vers qui nul oubli ne tend ses bras profonds,
Car ma douleur revient par la route des rides
Que ses pas autrefois ont creusées sur mon front.

FERNAND DIVOIRE

Né à Bruxelles le 10 mars 1883.

Collaboration poétique au Divan : n° 7, janvier 1910.

Bibliographie : *Cérébraux*, prose, 1906. — *Poètes*, vers, 1908. — *Faut-il devenir mage ?*, 1909. — *Flandre*, poème, 1909. — *La Danseuse de Diane*, prose avec des dessins de Dunoyer de Segonzac. La Belle édition, 1911. — *Metchnikoff philosophe*, 1911. — *L'Amoureux*, vers. La Belle édition, 1912. — *Introduction à l'étude de la Stratégie littéraire*. Sansot, 1912. — *Les Rubriques littéraires*, étude. La Renaissance contemporaine, 1914. — *Exhortation à la Victoire*, chœur tragique, représenté le 3 juin 1917 à la Comédie des Champs-Elysées. — *Naissance du Poème*, prose symphonique, représenté par Art et Action à Paris à différentes reprises et à Genève. Figuière. — *Ames*, vers. Renaissance du livre, 1918.

— *Isadora Duncan fille de Prométhée*, prose avec des dessins de Bourdelle. « Les Muses françaises », 1919. — *Le Grenier de Montjoie*, étude. « Le Carnet critique », 1920. — *Gabriel-Tristan Franconi*, étude. « Les Amis d'Edouard », 1922. — *Rapport sur les tendances nouvelles de la poésie.* « La Revue mondiale », 1921. — *Le discours des enfants*, vers. « La Revue mondiale », 1923. — *Orphée*, vers. « La Renaissance du livre », 1922. — *Ivoire au soleil*, vers. Povolozky, 1923.

LABYRINTHE

(*La première voix rappellera par sa diction l'air populaire « Savez-vous planter les choux ?*)

(*La parenthèse se lira d'une voix très blanche.*)

On se jette à corps perdu
Dans les jeux du labyrinthe

On erre. On erre. On désespère.
« Espère encor... Bientôt la paix. »
L'espoir s'amuse d'un jouet.
C'est le jeu du labyrinthe.

On se cogne à ses mirages

On se cogne au fond des impasses.
Tiens ! Tiens ! Ce n'était qu'une glace.
Bosse au front. C'était une glace.
C'est le jeu du labyrinthe.

Route ouverte ! Par ici !

On appelle des compagnons.
On les regarde. On a tout prêt
Un bon couteau à cran d'arrêt.

Par ici ! une compagne !

Amour ! amour ! amour ! amour !
En route pour d'autres détours.
On a frappé. On est frappé.

Une victoire ? On s'est repu,
On a souffert d'orgueil vaincu.
On a souffert de jalousie
Comme si le sexe d'un autre
S'enfonçait dans le cœur, et le crevait.
Des étreintes ? Ah ! des étreintes
C'est le jeu du labyrinthe.

Ah ! s'arrêter ! et fonder !

On a eu l'espoir de fonder.
On a fondé. On a fondé,
Mis tout en place... Et puis... Et puis...
On a senti l'odeur de sa maison brûlée.
Odeur d'une maison brûlée..
On n'en délivrera plus jamais ses narines.
Pas de plaintes, pas de plaintes,
C'est le jeu du labyrinthe.

Et des murs... Et des impasses...

Encor des murs, et des détours
Et, finalement, des impasses.
Et des luttes pour arriver
— Guêpes, guêpes dans leur carafe —
Au pesant bouchon d'une impasse.

Vos jeux sont faits ?... Et perdus

Et perdus
On nous a laissé jouer.
Et tourner. Et retourner.
Plus d'espoir, donc plus de crainte,
C'est le jeu du labyrinthe.

Nous tournons autour de Toi.

Les jeux sont finis. On arrive.
On arrive une marque au front.
Une marque rouge ou noire
C'est le jeu du labyrinthe.

Si longtemps ayant tenté
de T'atteindre et de Te fuir,
Nous arrivons à ton centre,
SOLITUDE

A ton centre où il y a
Une place toute creusée.

(*Inédit.*)

MARCEL DROUET

Né à Sedan, le 19 août 1888, mort à la guerre devant Verdun le 5 janvier 1915.

Collaboration poétique au Divan : n° 43, novembre-décembre 1913 ; — n° 51, octobre 1915.

Bibliographie : *Quelques feuillets du livre juvénile*, « Pan », 1911. — *L'Ombre qui tourne*, poèmes. Dorbon aîné, 1912. — *Le Tombeau de Marcel Drouet*, « Le Divan », 1923.

A consulter : Henri Martineau et Eugène Marsan, *Le Divan*, n° 51, octobre 1915. — Maurice Barrès : *Le cahier rouge de Marcel Drouet*, l'« Echo de Paris », 13 mars 1915. — Georges Ducrocq : *Le Bulletin des Ecrivains*, mars 1915. — Charles Maurras : *Tombeaux*, Nouvelle Librairie Nationale, 1922.

SOMMEIL

Tu dors. Ta tête fine indolemment s'allonge
Sur l'oreiller, creusé du poids de tes cheveux,
Qui parmi la dentelle éparpillent leurs feux ;
Et le silence, ami de l'ombre qui prolonge
Mon rêve doux et tendre, incite encore mes yeux
A te contempler nue au travers de leur songe.

Tu dors. Tes seins menus sous la baptiste à jour
Soulèvent minutieux leur pointe blanche et rose,
Et sur ton cou gracile où mon baiser se pose
L'ombre a glissé ses doigts et sa lèvre. A mon tour,
Dans le creux parfumé de ton épaule j'ose
M'enivrer des senteurs de chair, d'aube et d'amour.

Tu dors. Ton bras si pur, posé sur la courtine,
Semble en s'abandonnant se baigner dans la nuit ;
Ton souffle égal et doux s'envole à petit bruit
Et sur les yeux baissés tes longs cils se dessinent,
Faisant plus langoureux le sourire qui luit
Entre les lèvres, où le baiser se devine...

Amoureuse lassée et caline, tu dors ;
Ton épaule parfois dans sa blondeur frissonne
Comme si tu vibrais au désir qui talonne
Cette ardeur galopant parmi ton songe encor,
Et qui, close aux parois de ton front clair, bourdonne
Comme l'abeille ardente au creux des ruches d'or.

Enfant frêle et docile et tendre, qui sommeilles
Parmi la floraison de tes cheveux épars,
Tu ne devines pas que pour toi mes regards
S'adoucissent dans l'aurore qui s'ensoleille ;
Dors, car voici le jour et tous ses cauchemars
Qui, dansant sur le lit, veulent que tu t'éveilles...

(*L'Ombre qui tourne.*)

PAUL DROUOT

Né à Vouziers, le 21 mai 1886 ; mort à la guerre, le 8 juin 1915 devant Lorette.

Collaboration poétique au Divan : n° 2, mars-avril 1909 ; — n° 59, mai-juin 1919.

Bibliographie : *La Chanson d'Eliacin.* « Psyché », 1906. — *La Grappe de Raisin.* « La Phalange », 1908. — *Sous le vocable du Chêne.* Dorbon aîné, 1910. — *Derniers vers.* La Belle Edition, 1920. — *Eurydice deux fois perdue.* Société littéraire de France, 1921. — *Poèmes choisis.* Fayard.

A consulter : Paul Régnier : *Paul Drouot.* « Le Divan », 1923 (Ce livre donne l'indication des principaux articles publiés à ce jour sur Drouot). — Henri Massis, *Bulletin des Ecrivains,* août 1915. — Jane Clouzot : *Paul Drouot.* « Le Divan », n° 51, octobre 1915. — Emile Henriot : *Lettre sur deux amis morts.* « Le Divan », n° 52, février 1916.

I. — MA GAITÉ

Tu es mouvante, et jaune d'or, et imprévue
Comme une fleur qui pousse au sommet d'un beffroi,
Amie entrée par la fenêtre, ô inconnue
Dont la venue me remplit de trouble et d'effroi,

Toi qui me dis : « Voici l'emploi de ta nuitée :
Sais-tu danser ? Nous danserons. Sortant du bal
Nous irons voir tomber — d'où ? du ciel — la rosée
Et naître devant nous le soleil matinal. »

II. — SÉRÉNADE

Le soleil tourne sur lui-même
La terre tourne autour de lui ;
Et leur double tour nous ramène
L'aube qui à nouveau reluit.

Si le sommeil encor t'enchaîne,
J'irai faire un tour dans ton lit,
Et changerai, teint de ma reine,
Toutes vos roses en des lys !

III. — LES FEUILLES MEURENT

Détourne de ton front l'exemple des feuillages ;
Ce sont des cœurs légers qu'a séparés l'hiver.
Nos pas remonteront le cours glacé des âges.
Nous retiendrons les lys avec des nœuds de fer,

Et nous enchaînerons l'automne aux mains sanglantes,
Et nous clouerons le bois des rosiers dans le mur,
Et, par nos doigts liées, leurs mânes expirantes
Chercheront dans nos yeux la trace de l'azur.

(*La Grappe de raisin.*)

IV. — CORPS A CORPS

Opiniâtrement luttent en moi la Forme
Et la Pensée, ainsi que deux forces énormes
Projetées dans mon front de l'un et l'autre bouts
Du chœur universel des dieux toujours debout !
Je les sens : elles sont le marteau et l'enclume ;
Le bûcher que la flamme même qui l'allume,

Consume ; le torrent qui se mesure au roc,
Qui, sur soi-même ramassé, soutient le choc
Continuel et la perpétuelle masse
De la fonte éperdue d'inaccessibles glaces ;
Et les deux parts du ciel brandies par l'ouragan,
Noires, courantes, précipitées l'une dans
L'autre, au bruit formidable et cassant du tonnerre !

Non, mes vers ne sont point parfaits, mais la lumière
Et les ténèbres tour à tour jaillissent d'eux
Comme d'un incendie la fumée et le feu !
Hélas ! mes vers n'ont rien de pur ni d'impassible :
L'astre qui les sillonne et l'éclair qui les crible
Jettent sur leurs fronts blancs de farouches lueurs
Qui font briller, parmi leurs lauriers, la sueur
Des combattants, le sang des vainqueurs et les larmes
Des vaincus descendant de leurs joues sur leurs armes
Brisées, car tout un peuple est en proie dans mes vers
Au désespoir de ne point survivre à ma chair !

Et pourtant je voudrais d'une ardeur insensée,
Je voudrais qu'une fois ma Forme et ma Pensée
Connussent cet instant de suprême beauté
Où, corps à corps, le soir du sac d'une cité,
Deux amants ennemis, nus et tordus de haine,
Dans le déchaînement de leur rage inhumaine
Par le plaisir aux rets l'un de l'autre surpris,
Etouffent d'un brusque baiser un même cri !

(*Sous le vocable du chêne.*)

HENRI DUCLOS

Né à Limoux en 1902.

Collaboration poétique au Divan : n° 77, mars 1922.

POÈME

Les lauriers sont coupés et les roses aussi,
L'amour n'est que fumée et la gloire que cendre.
Si je rêve toujours d'un jardin vieux et tendre
C'est pour mon cœur transi.

La menthe et le tilleul donneront leurs tisanes,
Juillet la passerose, octobre les citrons ;
Alors je goûterai le parfum des saisons
Et les fleurs paysannes.

Puis dans le verger clair où jaunissent les coings
Vers les prés que le froid rend à la solitude,
Je vais pour satisfaire une douce habitude
Sentir les derniers foins.

Si quelque ancienne amour veut une sérénade
Ma flûte chantera le désir de l'oubli,
Et je consacrerai sur l'autel démoli
Du miel, une grenade.

II

Celui qui n'a senti par sa terre natale
Darder sur un gerbier le soleil méridien
Ni dans le peuplier qu'on nomme carolin
Entendu crisser la cigale,

Ignore ce qu'un champ de notre Languedoc
Peut avoir de grandeur et de mélancolie
Quand le Cers, vent du Nord, rase le sol et plie
Un fenouil épargné du soc,

Quand les foins sont coupés et les vignes heureuses,
Quand l'air est habité par des milliers d'essaims
Et que luttent aussi les ruches des jardins
Avec le fredon des batteuses.

III

La Pinde a moins de charme et l'Hymette de miel
Que tes coteaux, rousse Magrie,
Et ton ruisseau qui prend la pureté du ciel
Est ma fontaine Castalie.

Sur le sol de lavande et rarement foulé
J'enivre une Muse sévère
Tandis qu'une poussière d'or monte de l'aire
Où les hommes battent le blé.

Le clocher de Magrie est une leçon brève
D'adorable réalité ;
Je veux pour mieux comprendre et chérir la beauté,
A la Saint-Jean brûler mon rêve.

JACQUES DYSSORD

Edouard de Bellaing, en littérature Jacques Dyssord, né à Oloron (Basses-Pyrénées) le 4 janvier 1880.

Collaboration poétique au Divan : n° 91, juillet-août 1923.

Bibliographie : *Le Dernier chant de l'Intermezzo*. Grasset, 1909. — A PARAITRE : *La Paroisse du Moulin-Rouge*. Albin Michel. — *La Confrérie de la dernière heure*. « Le Monde Nouveau ». — *On frappe à la porte*, poèmes.

A consulter : *Les Veillées du lapin agile*. L'Edition Française illustrée, 1919. — *L'Ami du lettré*. Crès, 1923.

L'ÉLOGE DE PARIS

Je te salue, expressément
De voir, du bleu de tes terrasses,
Comme une écharpe dans le vent
Dont chaque geste est une grâce,
La molle Seine aux fils d'argent.

Je te salue, ô frénétique,
— Athénienne cependant —
A cause du miracle unique
De tous ces désirs discordants
Dont tu sus faire une musique.

Surtout, Paris, je te salue
Pour ce sourire impertinent
Où Voltaire se continue
Et qu'ouata le gros Renan
D'une tendresse retenue.

Pour, quand s'éteint à l'Orient
L'étoile qui veille et surveille
Les péchés de tes suppliants,
Quand la pâle mort, à l'oreille,
Vous dit ses mots balbutiants,

Pour cette fleur du bon courage
— Celui de sourire toujours
Et que tu mis à ton corsage
— O la ville-de-trop-d'amour,
De pas d'assez — et de notre âge...

(*Inédit.*)

ANDRÉ-MARIE ÉON

Né à Fontenay-le-Comte, le 19 juillet 1889.
Mort pour la France, à Troyes, le 23 octobre 1918.

Collaboration poétique au Divan : n° 18, février 1911,
A consulter : Achem : *Revue des Revues*, « Le Divan », mai 1910.

FRANCIS ÉON

Né à Fontenay-le-Comte le 17 juillet 1879.

Collaboration poétique au Divan : n° 1, janvier 1909 — n° 4, juillet 1909 ; — n° 9, mars 1910 ; — n° 16, décembre 1910 ; — n° 19, mars 1911 ; — n° 26, décembre 1911 ; — n° 29, mars 1912 ; — n° 30, avril 1912 ; — n° 35, janvier 1913 ; —

nº 58. avril 1913 ; — nº 41, juillet 1913 ; — nº 68, novembre 1920 ; — nº 72, juillet 1921 ; — nº 76, février 1922 ; — nº 79, mai 1922.

Bibliographie : *La Promeneuse.* « Le Beffroi », Lille, 1905. — *Trois Années.* « Le Divan », 1909. — *La Vie Continue.* « Le Divan », 1919.

A consulter : Henri Martineau : *Francis Éon.* « Le Divan », 1909. — Francis Carco, *Les Guêpes*, juillet 1909. — Maurice Gauchez, *Revue de Belgique*, septembre 1909. — Pierre Quillard, *Mercure de France*, 1er avril 1910. — Orion, *L'Action Française*, 19 janvier 1920. — Marius André, *La Minerve Française*, 1er février 1920. — André Fontainas, *Mercure de France*, 1er mars 1920.

POÈMES

I

Ils m'ont dit : « Admirez ce paysage unique.
Voyez. Est-il ailleurs un horizon plus beau ? »
— Je regarde une longue ligne de coteaux
Que rompent de pesants rochers couleur de brique.
Je regarde au frisson menu d'un fleuve étroit
Trembler l'image en gris d'une église romane ;
Mais nul trouble de joie ou de peine n'émane
De ce pays à mes yeux vide, à ma chair froid.
Aucune émotion déjà ne t'a sacrée,
Nature qu'on prétend magnifique. Je viens
En étranger jaloux de mes rythmes anciens ;
Et ton air indulgent, ta lumière dorée
Peut-être existeront pour moi, si je les crée,
Et si tes différents visages sont les miens !
Mais aujourd'hui je ne sais rien de toi. J'ignore
Le sens du mouvement qui t'anime en secret ;
Et tout mon inutile effort s'épuiserait,
Malgré le glorieux soleil dont tu t'honores,
Malgré le vent levé dans tes hauts pins sonores,
A chercher ta pensée éparse et sans attrait.
En vain le soir ouvert comme un vaste calice
S'exprime en lents parfums faciles à saisir.
Clair pays, tu n'es pas encore mon complice :
Nulle femme avec moi n'a suivi cette eau lisse,
Ce ciel n'a pas connu l'aveu de mon désir.

II

C'est mon infirmité douloureuse, et chérie.
Je demeure insensible à votre flatterie,
Spectacle harmonieux, musical horizon
Qu'épouse la lumière et qu'éveille le son,
Parce qu'en cet éclat soudain qui vous révèle
Vous étonnez mes yeux d'une image nouvelle.
Rien ne m'appelle à vous, rien ne relie encor
Ma mémoire muette à votre grand décor,
Et je ne peux vraiment décider si je l'aime,
Puisque je ne sais pas m'y surprendre moi-même.
Mais sans doute oserai-je en vous m'interroger,
Si demain je reviens ici moins étranger ;
Si mes yeux avertis vous possèdent, peut-être
Aurai-je le charmant émoi de reconnaître
Votre âme plus semblable à la mienne, surtout
Si, son frais collier bleu ruisselant à son cou,
Pour une joie enfin certaine et préparée,
Plie à mon bras l'absente aujourd'hui désirée.

ALBERT ERLANDE

Né à Marseille le 30 août 1878.

Collaboration poétique au Divan : n° 2, mars 1909 ; — n° 5, septembre 1909 ; — n° 9, mars 1910 ; — n° 24, septembre 1911 ; — n° 66, juillet 1920 ; — n° 88, avril 1923.

Bibliographie. — POÈMES : *Euphorion.* Raybaud Marseille, 1896. — *Le Chant d'amour.* Raybaud, 1898. — *Odes et Poèmes.* « Mercure de France », 1899. — *Le Cœur errant.* « Mercure de France », 1900. — *Hélène.* « Mercure de France », 1902. — *Fehl Yasmin*, avec Gilbert de Voisins. Floury, 1905. — *Les Hommages divins.* Sansot, 1906. — *Le Titan.* « Mercure de France », 1911. — *La Tragédie des Empires.* « Le Monde Nouveau », 1920. — *Niobé.* Garnier, 1921. — *Le Poème royal.* Librairie de France, 1922. — PROSE : *La Tendresse.* Ollendorff, 1902. — *Jolie Personne.* « Mercure de France », 1905. — *Le Paradis*

des Vierges sages. « Mercure de France », 1906. — *Le défaut de l'armure.* Sansot, 1909. — *L'Enfant de Bohème.* « Le Feu », Aix-en-Provence, 1910. — *Il Giorgione.* Grasset, 1911. — *En campagne avec la légion étrangère.* Payot, 1917. — *Vivre et mourir là.* Plon-Nourrit, 1920. — *Stella Lucente.* Albin Michel, 1921. — *La Vipère dorée.* « Œuvres libres », nº 10, 1922. — *L'Immortelle bien-aimée.* Albin Michel, 1923.

A consulter : E. Sicard : *Films.* Edit. du « Feu », 1912. — F. de Miomandre : *Figures d'hier et d'aujourd'hui.* Dorbon. — E. Jaloux, *Le Feu*, mars 1907.

ALACIEL

(*Fragment.*)

Heureux celui qui sent les spectres des années
S'assembler en silence, autour de lui, le soir,
Quand, par les souvenirs, les âmes entraînées,
En parlant du passé ressuscitent l'espoir !
Il conçoit la grandeur de la vie et du songe.
Et le cortège ému de la suite des jours,
En échos et reflets évocateurs prolonge
La lumière et les voix des premières amours !
...C'est vous, ô rossignols dans les nuits phébéennes ;
Vous, désirs plus changeants que les vapeurs de l'air ;
Toi, Lampe, sous les vols d'esprits et de phalènes,
Vous, livres médités près d'Elle et de la mer !
— Revenez ! Revenez, beaux instants de ma vie !
Tous également chers, mais, cependant, ce soir,
Laissez l'ombre d'une heure à peine évanouie,
Toute ardente et peureuse, auprès de moi, s'asseoir !
— Voyez, comme elle semble, à souffrir, obstinée !
Quelle mansuétude adorable ont ses mains !
Des fleurs de vos jardins, sa tête est couronnée,
Et sa bouche est humide, encor de mots humains !
Laissez-moi lui donner l'instant qu'elle réclame !
Spectres, comprenez-moi ! Ne soyez-pas jaloux...
Cette ombre, hier, hélas ! la force de mon âme,
Vient garder, aujourd'hui, mon secret, parmi vous !

(*Inédit.*)

LUCIEN FABRE

Né à Pampelonne en 1889.

Collaboration poétique au Divan : n° 77, mars 1922 ; — n° 86, février 1923.

Bibliographie : *Connaissance de la déesse.* Société littéraire de France, 1919. — *Les Théories d'Einstein.* Payot, 1921. — *Vanikoro.* « Nouvelle Revue Française », 1923.

LÉDA

L'ombre des myrtes tremble au-dessus du limon,
Quelle nymphe couchée,
Dans son rêve, ou d'un dieu peut-être visitée,
Se meurt ?... Lève ton front,

Nymphe, vois, dans ces prés, les faunes te font signe !...
Elle ne répond pas ;
Elle ne répond pas, Léda ! tordant ses bras
Elle appelle le cygne...

« O toi, dit-elle, ô toi, seul objet de mes vœux,
Garde-moi de ces mâles,
Je suis si faible, hélas ! tant d'ardeurs, tant de râles..
J'ai peur !... » Mais, dédaigneux,

Sur le double que l'onde indulgente aux caprices
Vient offrir à son œil,
Le bel oiseau effeuille une rose d'orgueil
Et vogue avec délices.

(*Inédit.*)

FAGUS

Georges Faillet, connu en littérature sous le nom de Fagus, né à Bruxelles, de parents français, le 22 janvier 1872.

Collaboration poétique au Divan : n° 89, mai 1923.

Bibliographie : *Testament de sa vie première*, vers. Vanier, Paris, 1898. — *Colloque sentimental*, vers. Société libre d'Editions, 1898. — *Ixion*, poème. « La Plume », 1903. — *Jeunes fleurs*, vers. « Revue de Champagne », Reims, 1906. — *Aphorismes*. Sansot, 1908. — *Discours sur les Préjugés ennemis de l'Histoire de France*. « L'Occident », 1909. — *Politique de l'Histoire de France*. « L'Occident », 1910. — *La Prière de Quarante Heures*. Gallus, Paris, 1920. — *Le Jeu Parti de « Futile »*. La Belle édition, 1920. — *La Danse macabre*, poème. Malfère, Amiens, 1920. — *Jonchée de fleurs sur le pavé du Roi*. Nouvelle Librairie nationale, 1921. — *La Guirlande à l'Epousée*, poème. Malfère, Amiens, 1921. — *Frère Tranquille*, poème. Malfère, Amiens, 1922. — *Essai sur Shakespeare*, Amiens, 1923.

LES SPECTRES

Hodie tibi, cras mihi.

— Grands frères qui dormez sous la calme bruyère
Tandis que les fourmis vous travaillent les yeux ;
La chair pleine de plomb, plein la bouche de terre
Où tremble la poussière auguste des aïeux,
Dormeurs de la guerre,
Dormez, les heureux !

Dans les plis sinueux des vieilles capitales
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je suis, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, sublimes et navrants.

Ces spectres dont plus tard on fera des statues
Ont un nom dérisoire à force d'être grand :
Poètes ! leur génie les soulève et les tue,
Demi-dieux égarés dans des cerveaux d'enfants.

J'ai vu Alfred Jarry dans la rue Mazarine
Dîner de quatre sous de schnick et pas toujours ;
Laforgue par morceaux qui crache sa poitrine,
Samain agonisant et Guérin à son tour.

J'ai vu Jean Lorrain mort ; vu Charles Baudelaire
Retroussant en avare un pantalon limé,
Et Paul Verlaine, hélas, ivre à rouler par terre,
Que soutenait, pleurant, Stéphane Mallarmé :
Dormants de la guerre,
Dormez, nos aimés !

J'ai vu Léon Deubel sur la dalle gluante
Que baisa le front blanc de Gérard de Nerval,
J'ai vu Francis Latouche, amas de chair fumante,
Aplati contre un mur par l'autobus trivial.

Albert Fleury traîner jusqu'à Dieu son squelette,
Moréas accueillant la mort parmi les fleurs,
Charles-Louis Philippe, Henri Degron, Lafayette,
Et tous ceux que j'oublie ou qui sont morts ailleurs :
Dormants de la guerre,
Bercez les dormeurs !

Signoret lapidé par le voyou des rues,
Barbey d'Aurevilly risée du cocodès,
Rimbaud en quarantaine ainsi qu'un incongru,
Villiers de l'Isle-Adam tutoyé par Mendès !

Et je me suis vu, moi, hagard et famélique,
Qui râcle son génie, ulcère après son flanc,
Me complaire au métier de la fille publique
Pour apporter du pain à mes petits enfants :
Dormeurs angéliques,
Soyons vos enfants !

Qu'importe ! ridicules martyrs que nous sommes,
Cœurs infirmes d'amour dévorés, dieux proscrits,
Pour tous saigne au delà de la ruée des hommes,
La face pleine de rayons de Jésus-Christ.

PIERRE FONS

Né à Toulouse le 16 juillet 1880, mort pour la France le 23 avril 1917.

Collaboration poétique au Divan : n° 3, mai 1909 ; — n° 28, février 1912.

Bibliographie. *Les Songes pâles*, fantaisie en un acte en vers, Toulouse. Brun-Rey, 1900. — *Crépuscule d'automne*, poésie. 1 plaquette. H.C. Toulouse, Privat, 1901. — *La Double Guirlande*, poésies en collaboration avec J.-R. de Brousse. H.C. Toulouse, « L'Ame latine », 1902. — *Inscriptions*, sonnets. H.C. « L'Ame latine », Toulouse, 1903. — *L'Heure amoureuse et funéraire*, poème avec préface d'Emile Pouvillon. Stock, Paris, 1904. — *Estampes*, sonnets. 1 plaquette. « Revue des Pyrénées », 1904. — *Reliques* de Bernard-Irma Fons, Toulouse, 1905. — *Eloge de Clémence Isaure*, ode. Toulouse, Privat, 1905. — *Le Réveil de Pallas*, essais. Sansot, Paris, 1906. — *Sully-Prudhomme*, étude. Sansot, Paris, 1907. — *Le Décor du Quattrocento*, essai d'esthétique. Sansot, Paris, 1907. — *La Divinité quotidienne*, poèmes. Sansot, Paris, 1908. — *Œuvres choisies de François de Maynard*. Sansot, Paris, 1909. — *L'Offrande au mystère*. Sansot, 1911.

A consulter : J.-R. de Brousse : *Pierre Fons et l'Heure amoureuse et funéraire*. « L'Ame latine », Toulouse, 15 février 1904. — Louis Théron de Montangé : *L'Heure amoureuse et funéraire*. « L'Art méridional », 1er avril 1904. — Paul d'Armon : *Ames anxieuses*. « Le Signal », 22 avril 1904. — Olivier de la Fayette : *Les Poètes du mois*. « La Revue Forézienne », avril 1904. — Ernest Gaubert : *Poètes mystiques et païens*. « Anthologie-Revue », septembre 1904. — Armand Praviel : *Le Réveil de Pallas*. « L'Ame latine », Toulouse, septembre 1906. — J.-R. de Brousse : *Notes de Littérature Toulousaine*. « Le Télégramme », 16 octobre 1906. — François Tresserre : *L'Enclos des Poètes*. « L'Ame latine », Toulouse, avril 1908. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*. « Mercure de France », 15 mars 1908. — Jean de Gourmont : *Littérature*. « Mercure de France », 15 juin 1909. — G. Casella et E. Gaubert : *La Nouvelle Littérature*. Sansot, Paris, 1906. — Henri Rigal et Raoul Davray : *L'Anthologie des Poètes du Midi*. Ollendorf, 1908. — Henri Martineau : *Pierre Fons*. Editions du « Divan », 1909.

POÈMES

I

Ils t'ont menti, ceux qui proclament le néant
Et prévoient le Hasard maître immortel des mondes !
Si les matins s'éploient sur les collines blondes,
La vie a dans son sein quelques secrets plus grands.

Les livres t'ont fait mal, ô trop pensif enfant !
Ne les écoute plus ; car à ton cœur répondent
Sans cesse les amours dont les ardentes rondes
En ton sang ont ému de plus forts battements.

Entends, entends le guide éternel qui t'appelle ;
Il faut vivre tes jours : toute la vie est belle,
Même à travers les pleurs, même à travers la nuit ;

Et quand la mort bientôt étreindra les collines,
Epie à l'horizon se répandre le bruit
Que nouent dans l'infini les étoiles divines.

II

Le soleil, au sommet d'un jour de février
          En présageant le printemps proche,
Rassemble les douceurs d'une douceur de cloche
          Sur un jardin ivre en laurier.

Et cette rumeur-là tiède et comme hésitante
Simule qu'un bonheur d'amour brusquement vient,
Et fait fleurir dans le mystère de l'attente
L'Avenir qui, songeant au Passé, se souvient !

CHARLES FOROT

Né au Pigeonnier par Saint-Félicien (Ardèche) le 20 mai 1890.

Collaboration poétique au Divan : n° 68, novembre 1920.

Bibliographie : *La Ronde des Ombres.* « Le Divan », 1922.

A consulter : Paul Garcin, *Nouveau Mercure*, janvier 1923. — Jacques Reynaud, *Revue Fédéraliste*, août 1922. — Henri Rambaud : *Carnet Critique*, décembre 1922.

VERS

Plus tard, en cette heure d'or
Où tu te recueilles,
Quand les châtaigniers encor
Verront choir leurs feuilles,

Sous la coupe de cristal
D'un ciel gris et rose
Où cède au destin fatal
La dernière rose,

Où, coureur des champs, le vent
Hérisse la meule,
Tu sentiras l'émouvant
Regret d'être seule.

HENRI GADON

Né à Limoges le 2 octobre 1884.

Collaboration poétique au Divan : nº 3, mai 1909 ; — nº 40, juin 1913 ; — nº 46, mars 1914.

Bibliographie : *Le Chalumeau de Pan.* « Psyché », 1906.

A consulter : Louis Thomas, *Le Divan*, nº 40, juin 1913.

LA LUNE AU MIROIR

Un miroir près de ma fenêtre
Me jette les pâles rayons
De la lune qui vient de naître
Au bord lointain de l'horizon.

Avec la douceur de ton charme,
Tu captives, trop doux miroir,
Ces yeux qui s'emplissent de larmes,
Et ce cœur plein de nonchaloir.

MAURICE GAUCHEZ

Né à Chimay (Hainaut belge) 31 juillet 1884.

Collaboration poétique au Divan : n° 16, décembre 1910.

Bibliographie : *Essai d'étude sur le symbolisme.* « La Jeune Revue », Bruxelles, 1902. — *Charles Guérin.* « Le Thyrse », Bruxelles, 1907. — *André Fontainas.* « Vers et Prose », Paris, 1908. — *Emile Verhaeren.* « Le Thyrse », Bruxelles, 1908. — *Le Livre des Masques belges.* 3 volumes, 5e édition. La Société nouvelle, Paris-Mons, 1908-1909-1910. — *Les Poètes des Gueux*, anthologie. Louis Michaud, Paris, 1912. — *Les Poètes de Cape et d'Epée*, anthologie. Louis Michaud, Paris, 1912. — *Histoire des Lettres françaises de Belgique des origines à nos jours.* « La Renaissance d'Occident », Bruxelles, 1922. — POÈMES : *Jardin d'adolescent.* Sansot, Paris. — *Les Symphonies voluptueuses.* « La Belgique Artistique et littéraire », Bruxelles, 1908. — *A la louange de la Terre.* Lamertin, Bruxelles, et Librairie des Sciences et des Arts, Paris, 1908 et 1912. — *Images de Suisse.* Illustrations de Amédée Lyren et de Pol Vandebroeck, chez Lamberty à Bruxelles, 1912. — *Les Rafales*, 1914-1916. Figuière, Paris, 1917. — *Ainsi chantait Thyl*, 1914-1918. G. Crès, Paris, 1918. — *L'Hymne à la Vie*, 1909-1920. « La Renaissance d'Occident », Bruxelles. — *Les Rafales* et *Ainsi chantait Thyl*, 1914-1918. « La Renaissance d'Occident », Bruxelles, 1922.

A consulter : Charles Tardieu : *Un poète.* « Indépendance belge ». Bruxelles, 7 mars 1907. — Paul Cornez, *La Revue Funambulesque*, octobre 1907. — M. Wilmotte : *Un poète.* « Revue de Belgique », 15 octobre 1907. — L. Bocquet : *Les Poètes.* « Le Beffroi », 1908, mars. — Emile Verhaeren :

Die Belgische Dichters. « Die Woche », Berlin, janvier 1910. — Léon Bocquet, *Belles-Lettres*, mars 1923. — Rémy de Gourmont : *La Belgique littéraire* (Ed. Crès, 1917). — Philéas Lebesgue : *Maurice Gauchez.* « La Revue », 3 août 1922.

POÈMES

J'ai cueilli du soleil pour en faire un bouquet
Puis j'ai posé ces fleurs de vibrantes lumières
En offrande d'amour au seuil de ce bosquet
Où j'ai fermé souvent en rêve mes paupières.

J'ai cueilli du soleil, j'en ai gerbé les fleurs :
C'était une splendide et brillante brassée,
Un émoi de rosée y mêlangeait ses pleurs
Et j'ai tenu ces fleurs longuement embrassées.

J'ai cueilli du soleil à l'aube du matin
Et mes mains ont gardé l'odeur de ces pétales
Et mon cœur a dans lui de l'or clair et divin,
Et mon âme est une âme en robe de Vestale.

J'ai cueilli du soleil, j'ai cueilli la clarté,
J'en ai jeté dans l'ombre et l'ombre est lumineuse,
J'en ai jeté par terre, et, vois-tu, c'est l'été ;
J'en ai gardé pour moi : ma vie est radieuse.

J'ai cueilli du soleil aux parterres du ciel,
J'en ai fait des bouquets, des gerbes de lumières,
J'ai cueilli du soleil, de l'or doux et réel,
Et j'en ai plein le cœur et tout plein mes paupières.

(*Inédit.*)

EMILE HENRIOT

Né à Paris le 3 mars 1889.

Collaboration poétique au Divan : n° 16, décembre 1910 ; — n° 21, mai 1911 ; — n° 27, janvier 1912 ; — n° 33, septembre 1912 ; — n° 44, janvier 1914 ; — n° 51, octobre 1915 ; — n° 54, mars 1917 ; — n° 55, novembre 1917 ; — n° 63, janvier 1920.

Bibliographie. — POÉSIE : *Poèmes à Sylvie.* « Psyché » 1906. — *Eurynice.* « Mercure de France », 1907. — *XI Portraits dont I de femme.* « Mercure de France », 1909. — *Petite suite italienne.* Dorbon, 1909. — *Jardins à la française.* « Marches de l'Est », 1910. — *Deivae Sacrum.* « Le Divan », 1913. — *Vignettes romantiques et Turqueries.* « Le Divan », 1912. — *Eglogues imitées de Virgile.* « Amis d'Edouard », 1912. — *La Flamme et les Cendres.* « Mercure de France », 1914. — *Bellica.* « Le Divan », 1915. — *Divinités nues et quelques autres.* Société littéraire de France », 1920. — *Aquarelles.* Emile-Paul, 1922. — ROMANS : *L'Instant et le Souvenir.* Emile-Paul, 1912. — *Valentin.* Albin Michel, 1919. — *Carnet d'un Dragon.* Hachette, 1918. — *Le Diable à l'Hôtel.* Emile-Paul, 1919. — *Les Temps innocents.* Emile-Paul, 1921. — *Aventures de Sylvain Dutour.* Emile-Paul, 1923. — HISTOIRE LITTÉRAIRE : *A quoi rêvent les jeunes gens*, enquête. Champion, 1912. — *Duclos, Histoire de Mme de Selve*, introduction. Grasset, 1911. — *Lettres de la Religieuse Portugaise*, introduction. Grasset, 1909. — *Léonard, idylles et poésies champêtres*, introduction. Sansot, 1910. — *Stendhal, De l'amour*, introduction. Garnier, 1923. — *Courrier littéraire*, 1re série. Renaissance du Livre 1922. — *Livres et Portraits*, Courrier littéraire 2e série. Plon, 1923, sous presse.

L'ATTENTE

Bientôt tu seras là, je le sais, je t'attends.
L'horloge à pas menus précipite le temps.
Au dehors la tempête souffle. Dans ma chambre
Brille le mol éclat des lampes de décembre,
Et, pour ta nudité prochaine, l'âtre clair
Crépite et d'un rayon de flamme chauffe l'air...

Je t'attends. Quelle fièvre est en moi ! Je suis ivre.
Mes doigts impatients ont laissé choir le livre

Où pour tromper l'attente et calmer mon ennui
J'essayai de chercher le bonheur qui me fuit.
Mais qu'importe à mon cœur ce qui n'est pas lui-même?
Quel livre en ce moment mérite que je l'aime ?
La douleur qui n'est pas la mienne me surprend
Et tout autre héros me laisse indifférent...

Bientôt tu seras là. Je t'aurai, ma chère âme,
Serrée entre mes bras avec toute ma flamme.
Tu m'auras regardé jusques au fond des yeux
Pour y chercher, hélas ! ce mal silencieux
Qui parmi nos baisers t'inquiète et t'étonne...

Et tandis que le vent, au dehors, monotone,
Continue à pousser son sourd gémissement,
Pour la vingtième fois nous serons des amants.
D'une tremblante main j'aurai défait ta robe
Et cherché de nouveau ce bien qui se dérobe,
Je tiendrai contre moi ton corps passionné
Et frémissant encor de s'être tant donné,
Je jouirai de voir l'amour que j'ai fait naître
Et, sans le partager, combien il te pénètre,
Combien ce que je donne est plus grand que la part
Que je prends à ce jeu de dupe et de hasard...
Et sur le lit défait, ô ma belle maîtresse,
Je songerai combien est vaine ta tendresse,
Combien peu de bonheur je tire d'elle, hélas !
— Mais toi, dans ton néant, tu ne comprendras pas.
Et courbé sur ton sein, gémissante mandore
Dont après le plaisir la corde vibre encore,
Je goûterai l'amer et sec contentement
De ta soumission, — de mon isolement...

(*La Flamme et les Cendres.*)

JE VOUS DIRAI L'ODEUR

Je vous dirai l'odeur de la campagne après
Que la pluie a trempé l'herbe épaisse des prés,
Le doux balancement des roses sur leur tige,
La forme du nuage au vent qui le dirige,

L'hirondelle et son jeu de navette, et l'azur,
Et l'avoine qui tremble au faîte du vieux mur
Je vous dirai l'heure dorée, et l'ombre lente,
Et la source où bruit la Nymphe diligente,
Et la cloche qui sonne, égale, et, chaque instant,
Mesure nos plaisirs et notre part de temps...

(*Aquarelles.*)

L'AUTOMNE

Adieu ! Voici l'automne et son triste présage.
On a coupé les fleurs, on a cueilli les fruits,
Et dans le pâle ciel que l'hirondelle a fui
Déjà monte un néfaste et ténébreux nuage.

Adieu ! L'été n'est plus. Son doux sourire a lui.
Le regard éclatant s'éteint dans le visage,
Et le cœur qui se calme, hélas ! et devient sage
S'abandonne aux langueurs du monotone ennui.

Hélas ! Rien ici-bas ne dure. Tout s'efface.
Seule une éternité de rêve prend la place
Des chers biens qu'on croyait jamais ne voir finir !

Mais non ! L'amour n'eût-il bâti que sur le sable,
De nos bonheurs passés le reste impérissable
Ta cendre nous le garde, ô brûlant souvenir !

(*Aquarelles.*)

JACQUES-NOIR

Armand Geoffrit, connu en littérature sous le nom de Jacques-Noir, né à Niort (Deux-Sèvres), 13 janvier 1881.

Collaboration poétique au Divan : nº 2, mars 1909 ; — nº 21, mai 1911 ; — nº 29, mars 1912.

Bibliographie : *L'Ame inquiète*, poésies. Editions du « Beffroi », 1909. — *Aux Morts*, poème. H.C., 1918. — *Les Malédictions*, poésies. Figuière et Cie, 1919. Couronné par la Société des Poètes français.

A consulter : André Delacour : *Le poète Jacques-Noir,* décembre 1922.

MINUIT

Mon cœur, mon cœur, déjà minuit !
Pas un astre ne nous éclaire ;
L'orgueil a masqué ma misère,
Le rire a masqué mon ennui !

J'ai fait cingler les beaux navires
De mes chers rêves ingénus
Vers de chimériques empires :
Ils ne sont jamais revenus.

L'amour m'a crié de le suivre.
Oh ! mon cœur, — quelle lâcheté ! —
Nous qui n'avons pas osé vivre
Dans sa joie et sa vérité !

Pour peupler tant de solitude,
Les autres, qui croyaient savoir,
M'ont proposé leur certitude ;
Mais rien n'est monté dans le soir.

. . . .

Mon cœur, il n'est pas d'aube humaine
Sur l'éclatant Jour éternel ;
Les mots sont vains, la gloire est vaine ;
Nous n'avons que l'envers du ciel.

Et puis, demain, l'homme et la terre
Cesseront d'être un souvenir...
Ah ! Comme il vaudrait mieux se taire
Et se contenter de mourir !

(*Inédit.*)

ANDRÉ LAFON

Né à Bordeaux le 17 avril 1883, mort à Bordeaux le 4 mai 1915, d'une scarlatine contractée au camp de Souge.

Collaboration poétique au Divan : n° 3, mai 1909 ; — n° 6, novembre 1909.

Bibliographie : *Poèmes provinciaux.* « Le Beffroi », 1910. — *La Maison pauvre.* « Le Temps présent », 1911. — *L'Elève Gille.* Perrin, 1912. — *Poèmes.* « Le Temps présent », 1913. — *La Maison sur la Rive.* Perrin, 1914.

A consulter : Robert Vallery-Radot : *André Lafon.* « Le Divan », n° 51, octobre 1915.

POÈMES

I

Lourd sommeil des maisons dans les sous-préfectures,
Quand dix heures ont plu du clocher sur les toits ;
Sommeil que vient veiller la lune quelquefois,
Et que seuls les grillons bercent de leur murmure.
Silence de la rue angoissante, mystère
Des volets refermés où nul rayon ne luit,
Seuils ombreux et sournois d'où soudain le chat fuit
Au bruit dur de mon pas que la nuit exagère.
Les massifs endormis, par la lèvre des fleurs,
Exhalent des parfums ; de la campagne proche
Viennent ceux de la vigne et des foins... Les senteurs
Se mêlent enivrant l'air nocturne. Les loches
Doivent monter aux murs verdis par la fraîcheur.
Mais voici, tout au fond d'un jardin d'ermitage,
Qu'une fenêtre s'ouvre aux langueurs de juin ;
L'accord d'un piano s'élève, le feuillage
A frémi, et mon cœur s'est ému sentant bien
Quel tendre aveu dans la romance pèse et n'ose...
Et mon front s'est posé sur la grille où mes mains
Effeuillent sans savoir les rosiers et leurs roses !

II

Pour retrouver les soirs où laissant tes mains lentes
En repos sur la nappe blonde tu songeais ;
Le doux éclat des fruits sous la lampe dormante
Dont la flamme pourtant, quelquefois, s'étirait ;
Tes yeux pâles cherchant par la porte vitrée,
Au delà du jardin rafraîchi, le ciel clair ;

La senteur de la terre humide après l'ondée
Quand, l'orage passé, tu rouvrais la croisée
Et te penchais pour boire au pur fleuve de l'air...
Pour retrouver l'émoi douloureux de ma vie
A sentir ton cœur proche à la fois et lointain,
Je donnerais cette heure où la plus sûre amie,
La solitude, est là qui pleure sur ma main.

JULES LAROCHE

Né à Paris le 4 novembre 1872. S'est fait connaître aussi sous le nom de Jacques Sermaize.

Collaboration poétique au Divan : n° 25, novembre 1911 ; — n° 31, juin 1912 ; — n° 35, janvier 1913 ; — n° 42, septembre 1913.

Bibliographie : *L'Heure qui passe*, sous le pseudonyme de Jacques Sermaize. « Le Temps présent », 1910. — *La Voie sacrée.* Grasset, 1913.

GUY LAVAUD

Né à Terrasson (Dordogne) le 9 août 1883.

Collaboration poétique au Divan : n° 6, novembre 1909 ; — n° 12, juin 1910 ; — n° 22, juin 1911 ; — n° 57, janvier 1919 ; — n° 70, mars 1921.

Bibliographie : *La Floraison des Eaux.* « L'Occident », 1907. — *Du Livre de la Mort.* La Phalange, 1909. — *Des Fleurs pourquoi.* Cornély, 1910. — *Sur un vieux livre de marine.* « Les Marges », 1918, bois de André Lhote. — *Imageries des Mers.* Emile-Paul, 1919. — *Six Poèmes d'Automne.* H.C. Bois de Ch. Hamonet. — *Le Dit du vieux Marinier*, traduction. Emile-Paul, 1919. — *Images.* Galerie André, six bois gravés de G. Charlopeau, 1921. — *Marines*, illustré par André Lhote. « Le Divan », 1923.

A consulter : Henri Martineau : *Guy Lavaud.* 1 plaquette. « Le Divan », 1911. — *Anthologie des poètes nouveaux*, Figuière. — Diez Canedo : *Anthologie de la poésie moderne*, Madrid. — Robert de la Vayssière : *Anthologie de la poésie française du* XXe *siècle.* Crès.

POÈMES

I

Hier encor tu disais : « Jamais vous reverrai-je,
O roses de la chair sur mon corps consumé
Et refleurirez-vous, ô fleurs de rose neige
Sur les faibles rameaux de ces bras dépouillés. »
Tu doutais... et voici qu'elles sont revenues
Toutes les frêles fleurs que jadis tu portais.
Voici comme autrefois des lys dans tes mains nues
Et des camélias sur ton corps reposé.
En sorte que ta mort ressemble à ta jeunesse
Et que devant ton lit si largement fleuri
Me penchant sur ton front, ma Morte aux belles tresses,
Je cesse de pleurer croyant que tu souris.

(*Des Fleurs, pourquoi...*)

II

O proues, ô diamants qui coupez cette mer,
Qu'ils sont beaux vos chemins, que leur neige nous tente
Qui semble un reste encor de quelque bel hiver,
Un blanc gel oublié dans l'herbe renaissante.

III

Mais nous, cinglant toujours vers la lointaine gloire,
Le rencontrerons-nous, comme un beau voilier blanc,
Le vers qui s'en irait, de mémoire en mémoire,
Traversant, sans mollir, l'immensité des ans.

(*Imageries des Mers.*)

IV

Une femme passait dans ta douceur, septembre.
Du fruit qu'en élevant ses doigts elle cueillit
Parmi les froissements et le soupir des branches
Une abeille soudain s'envola... C'est ainsi
Que bientôt, nous aussi, peut-être, irons vers Dieu
Quand la Mort nous aura pris de sa main dans l'ombre
Et que s'envolera, pour son vol lumineux,
Notre âme retenue comme une abeille blonde.

(*Inédit.*)

V. — ART POÉTIQUE

Ainsi que lentement s'écrivent les poèmes
Cet homme, brin par brin, ajoutait de la laine
Jusqu'à ce qu'ait fleuri une fleur neuve et fraîche.

Je voudrais être un jour l'artiste qui s'entête
A nouer sur la trame, une à une, les teintes
Et qui finit par faire une fleur éternelle.

(*Inédit.*)

VI. — A L'OMBRE DES BOULEAUX

A l'ombre des bouleaux, des saules et des aulnes
Une eau dort, en quel songe oubliée ? Les automnes
L'emplissent chaque année de leurs feuillages morts.
Ils pourrissent, légers esquifs, parmi ce port,
Puis chavirent. Et lents, on peut les voir descendre,
Squelettes qui s'en vont où vont toutes les cendres.
Mais l'eau, qui les reçoit, de ces alluvions
Qui furent les printemps et les étés, au fond
D'elle-même, en refait, ô retour, cette vie :
La fleur d'un nénuphar sur elle épanouie !

(*Inédit.*)

PHILÉAS LEBESGUE

Né à La Neuville-Vault, près Beauvais (Oise) le 26 novembre 1869.

Collaboration poétique au Divan : n° 2, mars 1909.

Bibliographie. — POÉSIE : *Décidément.* Plaquette. Librairie Universelle, Paris, 1891. — *La Tragédie du Grand Ferré*, trilogie dramatique. Libraires associés, Paris, 1892. — *Les Folles Verveines.* Plaquette. « Le Beffroi », Lille, 1903. — *Monsieur de Boufflers*, sonnets héroïques. Edition de « La Phalange », Paris, 1908. — *Le Buisson Ardent.* H.C., 1910. — *A plein vol.* Plaquette. Beauvais, 1911. — *Les Servitudes.* Soc. du « Mercure de France », Paris, 1913. —

Le Char de Djaggernath, proses lyriques. « Le Savoir-Vivre », 1919. — *La Grande Pitié.* Sansot éditeur, Paris, 1920. — *Les Tisons en fleur.* « La Revue de l'Epoque », Paris, 1922. — ROMANS ET NOUVELLES : *Le Sang de l'Autre.* Société d'Editions littéraires, Paris, 1900. — *L'Ame du Destin.* Sansot, Paris, 1904. — *Le Roman de Ganelon.* Sansot, Paris, 1906. — *La Nuit Rouge.* Sansot, Paris, 1908. — *Les Charbons du Foyer.* « La Phalange », Paris, 1908. — *Eugamistès.* « La Phalange », 1908. — *Outre-Terre.* « La Phalange », Paris, 1909. — *Le Lien de Deuil*, nouvelle en feuilleton dans « Le Septentrional de Paris ». — *Kolochore*, roman crétois en feuilleton dans « La République de l'Oise ». — PHILOLOGIE, PHILOSOPHIE, CRITIQUE, HISTOIRE. — *Les Lois de la Parole.* Beauvais, 1899. — *L'Au delà des Grammaires.* Sansot, Paris, 1904. — *Le Pèlerinage à Babel.* Sansot, Paris, 1904. — *Essai d'expansion d'une Esthétique : L'Inspiration.* « La Province », Le Havre, 1910, en collaboration avec Gossez et Strentz. — *Le Portugal littéraire d'aujourd'hui.* Sansot, Paris, 1904. — *La Grèce littéraire d'aujourd'hui.* Sansot, Paris, 1916. — *Le Portugal et sa mission civilisatrice.* 1 plaquette, Typographie universelle, Lisbonne, 1912. — *La Question des Races dans la Littérature universelle.* 1 plaquette, Paris, 1913. — *La République portugaise.* Sansot, Paris, 1913, — *Le Songe d'Enfer et la Voie de Paradis*, de Raoul de Houdenc. Sansot, 1908. — *Six Lais d'Amour de Marie de France.* Sansot, 1908. — *Les Chants Féminins Serbes*, traduction et commentaires. Sansot, Paris, 1919. — TRADUCTIONS. — *Histoire d'un mort*, nouvelle traduite du portugais de Paulo Osorio. Sansot, Paris, 1904. — *Le Feredji*, du grec moderne de Pol Arcas en collaboration avec P.-M. Gahisto. Juven, Paris, 1908. — *Les Perses de l'Occident*, drame traduit du grec moderne de Sotiris Skopis. Figuière, Paris, 1917. — *Anthologie des poèmes de Sotiris Skopis*, traduit du grec moderne avec André Castagnou. Figuière, Paris, 1908. Couronné par l'Académie Française. — *Anthologie de*

la poésie yougoslave contemporaine. « Les Humbles », Paris, 1918. — *Macambira*, en collaboration avec P.-M. Gahisto. L'Edition française illustrée, 1920. — *La Relique*, roman portugais de Querroz, en feuilleton à « Noticias », 1922, en collaboration avec P.-M. Gahisto. — *L'Evangile de l'Amour*, traduit de l'espagnol de Gomez Carrillo. Fasquelle, Paris, 1923.

: A.-M. Gossez : *Poètes du Nord*, 1880-1902. Ollendorf, Paris, 1902. — Florian Parmentier : *Toutes les Lyres*. Gastein-Serge, Paris, 1907. — Ad van Bever : *Les Poètes du Terroir*, t. III. Delagrave, 1913. — Ernest-Charles : *Samedis littéraires*, 3e série. Sansot, Paris, 1905. — Ernest Gaubert : *La Nouvelle Littérature*, Sansot, 1906.— Martin-Mamy : *Les Nouveaux Païens*, Sansot, 1913. — *Philéas Lebesgue* « Les Humbles », 1918. — *Pages choisies de Ph. Lebesgue*, par Manuel Coulon, Beauvais, 1923.

L'OMBRE HIVERNALE

L'ombre hivernale autour de mon vieux seuil s'allonge :
Ne me demande pas, femme, pourquoi je songe.

La vigne au bord de ma fenêtre perd ses feuilles ;
Les abeilles au creux des ruches se recueillent.

Il vient dans le brouillard des corneilles qui crient ;
En moi le souvenir anime ses féeries.

Certains échos crispent d'effroi les âmes veuves ;
J'ai vu couler les eaux puissantes des grands fleuves.

Il y a des amours infernales qui pèsent ;
J'ai vu tomber les lourds marteaux près des fournaises.

Il y a des ferveurs qui distancent la terre ;
J'ai goûté la mer vaste, impuissante à se taire.

Il y a des sommeils pareils à des fanfares ;
J'ai vu le tournoiement prestigieux des phares.

J'ai entendu crisser le cuir sur les poulies ;
Ma cervelle a tourné sous le vent des folies.

J'ai senti la beauté merveilleuse du monde ;
Je l'ai vue incarnée en ta nudité blonde,

Et cela me suffit pour prolonger le rêve,
De mes jours, du côté par où rien ne s'achève.
(*Inédit.*)

JEAN LEBRAU

Né à Moux (Aude) le 20 octobre 1891. Prix de poésie de la Pléiade, 1923.

Collaboration poétique au Divan : nº 73, septembre 1921 ; — nº 84, décembre 1922.

Bibliographie : *L'Humble Levée*, 1909. — *La Voix de Là-bas*, préface d'Henry Bataille. Crès, 1914. — *Six Morceaux de Buis*, 1918. — *Poésie*, 1919. — *Les Quinze Tonnelles de Marie*, 1920. — *Le Cyprès et la Cabane*. « Le Divan », 1922. — Sous presse : *Le Ciel sur la Garrigue*. Prix de la Pléiade. Librairie de France.

N.-B. — *Six Morceaux de Buis* et *Les Quinze Tonnelles de Marie* seront prochainement réédités avec quelques autres poèmes inédits d'inspiration religieuse sous ce titre : *Témoignage*.

A consulter : Guy Lavaud, *La Vie*, du 1er mars 1921. — Tristan Derème, *Les Pyrénées*, de Tarbes, des 15, 16, 17, 18 et 19 juin 1918, *Jean Lebrau ou le Roman d'une âme.*

PRINTEMPS BÉARNAIS

A Edmond Pilon.

Il est cinq heures sur la ville printanière.
Du ciel un peu brumeux que teinte le couchant
Se répand une douce et suprême lumière ;
Aux bambous du faubourg s'attarde quelque chant.

Les neiges sont tout près ; on dirait des glycines.
Satisfais-toi, cœur inquiet, de ce bonheur ;
Goûte sans amertume et le soir des collines
Et ces reflets partout comme un songe de fleur !

*

Au vent qui t'arrachait tes bouquets nuptiaux
Précocement fleuris, vieux verger de village,
Pour en répandre la dépouille sur les eaux,
Une enfant s'amusait à tendre son visage,

Et plus fraîches encore en étaient les couleurs.
Ah ! qu'il eût été doux de trouver sur sa joue,
O vieux verger, le goût d'amande de tes fleurs
Dont l'ouragan de mars brutalement se joue !

*

J'ai vu déjà le papillon des cardamines
Flâner sur la rosée, arc-en-ciel des talus,
Et des pruniers fleuris comme des aubépines.
Jours pluvieux, enfin seriez-vous révolus ?

Le vieil arbre neigeux, tout bourdonnant d'abeilles
Dans l'azur où fléchit la ligne du coteau,
Le papillon-aurore et tant de fleurs vermeilles
M'auraient fait chanceler, ivre de renouveau.

*

L'église aux trois cyprès que les astres couronnent
S'éclaire dans la nuit odorante d'avril.
L'autel n'est qu'un bouquet de rouges anémones.
Hier encore aux vitraux crépitait le grésil.

*

Aimons ce chemin creux où les rameaux fleuris
Des vergers séparés sur nos têtes se mêlent ;
Et, dans le clair lacis de leurs nudités frêles,
L'azur comme un oiseau chatoyant semble pris.

Une fille aux seins lourds gagne, portant des seilles,
La ferme au colombier si drôlement coiffé.
On entend des pigeons le langage étouffé.
Le Gave luit là-bas aux saligues vermeilles.

(*Inédit.*)

GASTON LUCE

Né à Le Heinan (Indre-et-Loire) le 3 mars 1880.

Collaboration poétique au Divan : n° 5, septembre 1909 ; — n° 11, mai 1910 ; — n° 28, février 1912 ; — n° 46, mars 1914 ; — n° 68, novembre ; — n° 87, mars 1923.

Bibliographie : *Ma Touraine.* « Le Divan », 1913. Prix Archon-Despérouses. — *Des lumières s'éteignent,* Figuière, 1919.

LA ROSE DU POÈTE

Emergeant du corset qui gardait sa jeunesse,
La rose virginale, au seuil du jardin clair,
S'entr'ouvre, et le Printemps, à son beau pourpoint vert
L'agrafe et doucement la flatte et la caresse.

Si candide et si frêle, en sa tendre couleur,
Dressant sur le rameau, par la nuit reposée,
Sa coupe merveilleuse où tremble la rosée,
Elle cache sa joie au secret de son cœur.

Pour la prendre au réveil, en sa fraîcheur première,
Dès l'aube, son ami le poète est venu,
Avant que sa splendeur fragile ne connût
L'implacable baiser de la fauve lumière.

Il contemple, ravi, son sourire plus doux,
Plus pur et plus loyal que toute chose humaine.
Elle naît, et déjà sa grâce souveraine
A désarmé les fronts, de sa gloire, jaloux.

La pervenche et l'œillet s'effacent devant elle.
On rêve, la voyant, de bonheur infini ;
Et le bon jardinier, dans son âme, bénit
Ce radieux matin qui l'a faite si belle.

(*Inédit.*)

EDGAR MALFÈRE

Né à Hergnies (Nord) le 24 juillet 1885.

Collaboration poétique au Divan : n° 2, mars 1909 ; — n° 17, janvier 1911 ; — n° 71, mai 1921.

Bibliographie : *Le Vaisseau solitaire*, poèmes. « Le Beffroi », 1905.

GÉRARD MALLET

Né à Jouy-en-Josas (Seine-et-Oise) le 20 septembre 1877 ; mort à la guerre le 7 août 1918.

Collaboration poétique au Divan : n° 47, avril 1914.

Bibliographie : *Heures et Rêves*, « La Nouvelle Revue Française », 1913. — *Poèmes de Guerre* et *Souvenirs de voyage*, poèmes en prose. Société littéraire de France, 1921.

A consulter : Jean-Louis Vaudoyer. « Le Divan », n° 56, décembre 1918.

GUERRE MORNE

Laids comme leurs déserts de boue aux mornes teintes
Les combats d'à présent ontpour seuls bruits guerriers
Des détonations, des sifflements, des plaintes.

Ils n'ont point, Magenta ! tes clairons pour crier,
Ne lancent pas au ciel, Iéna ! tes fanfares.
Leurs assauts se sont faits silencieux et rares.

Leur tuerie, Austerlitz, ignorera toujours
Le bruit tonitruant de tes deux cents tambours
Mêlés au chœur des voix et des fifres hilares.

Comme deux ennemis trop las, trop haletants
Pour proférer un mot, s'enlacent près d'un gouffre,
Allemands et Français luttent depuis longtemps.

Mais un son grave emplit le cœur qui peine et souffre.
Entendu de lui seul, il grise mieux que font
La trompette argentine ou le tambour profond,

Ou le hennissement du cheval qui se cabre,
Ou le drapeau qui claque avec ses lettres d'or,
Ou le fourreau froissé laissant jaillir le sabre.

Diminuant, croissant, jamais il ne s'endort,
C'est le murmure sourd ou c'est la clameur forte
De notre résistance orgueilleuse de soi

Au point d'en oublier tant d'espérance morte,
Tant d'adieux éternels, de deuil, de désarroi,
Dans l'exaltation toujours neuve et robuste

Du respect reconquis en cette guerre juste.

LOUIS MANDIN

Né à Paris le 14 avril 1872.

Collaboration poétique au Divan : n° 1, janvier 1909.

Bibliographie : *Etude sur les Ballades françaises, de Paul Fort.* Figuière, 1909. — *Ariel esclave,* poèmes. « Mercure de France », 1912. — *Les Saisons ferventes,* poèmes. « Mercure », 1914. — *Notre Passion,* poèmes et proses. Renaissance du Livre, 1920.

A consulter : Léon Deubel, *Nouvelle Athènes,* avril 1907. — T. de Visan, *Vers et Prose,* mars 1912. — Henri Ghéon, *Nouvelle Revue française,* juin 1912. — Jean Florence, *Comme il vous plaira,* mai-juin 1912. — Francis Carco, *Le Feu,* juillet 1912. — Tristan Derème, *L'Ile Sonnante,* août 1912. — J.-A. Nau, *La Vie,* septembre 1916. — Georges Le Cardonnel : *Courrier du Centre,* 2 avril 1920. — André Fontainas : *Mercure,* 1er mai 1920. — S.-Ch. Leconte : *Belles-Lettres,* mai 1920. — Guy Lavaud, *La Vie,* 15 mai 1920. — Henriette Charasson, *Le Rappel,* 3 août 1920. — Jean Royère, *Carnet critique,* décembre 1920.

A L'INTÉRIEUR DU DIVAN

I. — L'ÉTOILE DU SOIR D'AMOUR

Voici ma main qui vient dans le grand soir limpide,
Et vous apporte, calme, après l'ardeur torride
Du jour que l'épuisant soleil incendia,
L'étoile qui première en l'azur scintilla.

Oh ! prenez son baiser, sa lumière profonde !
Si dans le ciel et dans mon âme elle est un monde,
Tremblante, elle se fit, pour se donner à vous,
Petite, et dans ma main ce n'est plus qu'un bijou.
Sur votre cœur, hélas ! mettez-là, mon amie ;
Car cette perle, c'est un don secret : ma vie.

II. — LA VOIX ENFERMÉE DANS LE CŒUR

Tout mon cœur vous appelle, et ma lèvre l'ignore.
C'est le verbe d'amour, et qui voudrait sonore
Crier, mais pur attend, bien reclus dans mon sein,
D'en sortir et d'entrer en vous, un soir divin,
D'entrer tout bas, si vierge en vous priant sans bouche
Qu'il fuit le souffle extérieur. Humble et farouche,
Il s'écoute dans l'ombre en mon être fleurir,
Et si vous ne daignez, muet, le recueillir,
Je l'enterrerai vif et vierge au souvenir,

Au cœur sans voix, au cœur sans fond du souvenir.

(*Inédit.*)

HENRI MARTINEAU

Né à Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres) le 25 avril 1882.

Collaboration poétique au Divan : n° 7, janvier 1910 ; — n° 72, juillet 1921 ; — n° 76, février 1922.

Bibliographie. — POÉSIE : *Les Vignes mortes*, 1905. — *Mémoires*, 1906. — *Acceptation*, 1907. — OUVRAGES EN PROSE : *Le roman scientifique d'Emile Zola : la médecine et les Rougon-Macquart*, 1907. — *Les Itinéraires de Stendhal*, 1912. — *La Vie de P.-J. Toulet*, 1921. — MONOGRAPHIES : *Francis Éon*, 1909. — *Pierre Fons*, 1909. — *Edmond Jaloux*, 1911. — *Guy Lavaud*, 1911. — *Eugène Montfort*, 1913. — *François Porché*, 1914. — *Jean-Louis Vaudoyer*, 1919. — *Francis Carco*, 1921. — *Pierre Benoît*, 1922. — *Pierre Lièvre*, 1922. — *Louis Thomas*, 1922.

I

Qu'est-ce que l'amour
sans solitude ?
(Stendhal.)

L'amour sans solitude, eh ! bien, ce serait vous !
Je sais, dans le silence on exalte son âme,
Et le feu qui couvait s'élève et devient flamme
Je sais, mais le rayon du désir ne m'est doux
Que si je m'imagine ici votre présence...
Et je ne voudrais plus nourrir des rêves vains !
Le jour que j'aurai pris votre main dans ma main
Nous verrons des jours tels, je le sais. L'espérance
A ma bouche déjà met le goût chaud des fruits,
Quand votre bouche me sourit et me dit : « oui ».
Et mon cœur ose enfin recommencer à vivre.
Mais, ô lointaine encor, je suis seul aujourd'hui,
Et sans rien qui saurait me distraire : mon livre,
Echappé de mes doigts, est là sur mes genoux ;
Une abeille, enfermée avec moi dans la chambre,
Revient obstinément aux roses de septembre ;
Et ma pensée ainsi ne se pose qu'en vous,
Ma pensée est à vous et mon inquiétude !
Que faites-vous si loin de moi, ce soir d'été,
Où mon amour timide et seul voudrait goûter
Ce que sera pour nous l'amour sans solitude ?

II

Ce jour était de brume attristé
Quand un regard déchira la nue
Du bel été.

Mais si, passante vite apparue,
D'un tel éclat habille la rue
Votre beauté

Quel triomphe attend la bienvenue
De qui vous courbe de volupté,
Heureuse et nue !

III

C'est au soir de l'été qu'elle poussa ma porte
Et dit, en se laissant tomber sur le divan :
« Cette course en auto fut folle, je suis morte,
Et mes cheveux défaits se souviennent du vent. »

Puis elle rattacha qui toujours se dénoue
Sa jarretelle jaune, épingla son chignon,
Et poudra son menton volontaire et ses joues
Que le soleil avait hâlés comme un brugnon.

Mais le plaisir fardait d'aurore son visage
Quand elle reposa son front sur les coussins
Et que, par l'échancrure offerte du corsage,
On voyait palpiter dans l'ombre un de ses seins.

JEAN MARTINEAU

Né à Coulonges-sur-l'Autize le 10 décembre 1880.

Collaboration poétique au Divan : nº 1, janvier 1909 ; — nº 11, mai 1910 ; — nº 24, septembre 1911.

Bibliographie : *La Chanson de la mer*, La Rochelle, 1905. — *La Route au Soleil.* « Le Beffroi », 1907.

VERS

Languissante saison, automne pâle et frêle,
Te voici de retour déjà sur nos coteaux
De Gironde que baigne un fleuve aux lourdes eaux.
J'entr'ouvre ce matin les volets des fenêtres
Sur le premier brouillard moite et silencieux
D'octobre. Le jardin n'est plus qu'un rêve bleu
Où tintent lentement, goutte à goutte, une à une,
Avec un bruit brisé de cristal ou de pleurs,
Les gouttes d'eau tombant des feuilles et des fleurs
Penchantes et jaunies. Les arbres dans la brume
S'éloignent en fumée immobile... O mon jardin,

Quel étroit horizon t'encercle de mystère
Et d'isolement ! Tout est donc mort ce matin
Que mes yeux ne voient plus les choses coutumières ?
Pourtant l'heure a sonné. Sur le sentier, au long
Du mur, des vendangeurs à la vigne s'en vont,
Et des groupes d'enfants arrivent à l'école.
Et soudain, par deux fois, déchirant l'air pesant,
Quelque lointain vapeur égaré sourdement
Hulule vers le port et longuement sanglote...

(*Inédit.*)

RENÉ MARTINEAU

Né à Tours le 20 décembre 1866.

Collaboration poétique au Divan : nº 78, avril 1922 ; — nº 90, juin 1923.

Bibliographie. *Un Vivant et deux Morts*, bibliographie, 1901. — *Tristan Corbière*, biographie, « Mercure de France », 1904. — *Emmanuel Chabrier*, biographie. Dorbon, 1910. — *Un Vivant et deux Morts*, 2ᵉ édition. Lettres françaises, 1914. — *Promenades biographiques*. Librairie de France. 1920. — *Léon Bloy*, souvenirs d'un ami. Librairie de France, 1921. — *Le Musicien de Province*, roman. Librairie de France, 1922. — *La Girouette de bronze*, poèmes. « Le Divan », 1923. — *Préface aux Amours jaunes*. Ed. Crès. Les Maîtres du Livre, 1919.

VENDREDI SAINT

A Adolphe Retté.

Mon ventre a faim de nourriture
Mon cœur est bas, mon esprit dort
Mon corps a faim de pourriture
Et c'est pour moi que Dieu est mort !

Mon Dieu est mort pour que je vie
Il me l'a dit et je le crois
Mais le plus souvent je l'oublie
Tout en y pensant quelquefois.

L'avenir me semble stupide
Triste décor, triste destin
Tout mon passé me paraît vide
Et je mourrai demain matin !

Vanité, paresse, avarice
De la douleur pour réconfort
Pour me distraire un peu de vice
Et c'est pour moi que Dieu est mort !

L'amour est là, plein de promesse
Ramenant le cœur défaillant
Sa présence à la sainte messe
Me fait rougir en bégayant

Bégayant de béatitude
Tout en me disant que j'ai tort
Heureux, honteux de certitude
Et c'est pour moi que Dieu est mort !

MARCEL MARTINET

Né à Dijon le 22 août 1887.

Collaboration poétique au Divan : nº 10, avril 1910.

Bibliographie : *Le Jeune Homme et la Vie*, poèmes. Edition de Paris, 1910. — *Les Temps maudits*, poèmes, 1re édition. « Demain », Genève, 1917. Nouvelle édition complétée. Paris, Ollendorff, 1920. — *La Maison à l'abri*, roman. Ollendorff, 1919. — *Pages choisies de Romain Rolland*. 2 volumes. Ollendorff, 1921. — *La Nuit*, pièce en cinq actes. « Clarté », 1922.

SOURCE

Eternelle et fraîche coulée
Dont le cristal aérien
Vibre et danse glissade ailée
Sous l'air méditerranéen.

Ton chant qui bondit et qui tinte
Cascatelles sur cent rochers
Réveille dans la pierre éteinte
Le rire clair des dieux cachés.

Et quand la lumière qui joue
A mêler ses jeux à tes jeux
Dans tes miroirs noue et dénoue
Ses scintillements onduleux,

Ses reflets sur l'ombre des rives
Frémissante de leur lueur
Insaisissablement inscrivent
Les jeux fluides du bonheur.

(*Inédit.*)

FERNAND MAZADE

Né à Château-de-Monac, près d'Anduze, en 1863.

Collaboration poétique au Divan : n° 41, juillet 1913.

Bibliographie : *Des Pages*. Bérard, à Marseille, 1882. — *Ariette pour Arabelle*. Marseille, chez Urbain Coste, 1886. — *Arbres d'Hellade*. Aux éditions du document du Progrès, 1912. — *Athéna*. Documents du progrès, 1912. — *Dionysos et les Nymphes*. Aux éditions de Pan, 1913. — *Apollon*. Documents du progrès, 1913. — *L'Ardent Voyage*. Librairie de France, 1921. — *De sable et d'or*. Garnier frères, 1921.

A consulter : *Les Poètes de demain* (Fernand Mazade, Jean Tribaldy, Jean Lombard), par Etienne Bellot. Librairie socialiste, 1887. — *L'Anarchie littéraire*, par Anatole Baju. Vanier, 1889. — *Florilège normand*. Librairie normande, 1890. — *Anthologie* de Robert de la Vayssière. Crès, 1923.

LA FENÊTRE

Vous plaît-il qu'on prenne un sentier que je sais ?
Il mène à la cime
De ces coteaux bleus en faisant des lacets
Au bord de l'abîme.

Vous serait-il doux de suivre le chemin
Qui, par les genièvres,
Conduit jusqu'au seuil de l'antique moulin
Où couchent des chèvres ?

Voulez-vous, le long de ce ruisseau couvert
D'un fidèle ombrage,
Aller du côté que palpite la mer
Fantasque et sauvage ?

Si vous aimez mieux dans le ciel voyager,
Il suffit peut-être
De lever les yeux sous le rideau léger
De cette fenêtre.

(*Inédit.*)

REGRETS

Parmi l'enclos où le soleil traîne
Ses chèvres d'or et ses moutons blancs,
Parmi l'enclos de cyprès dolents,
De noirs cyprès sveltes et tremblants,
Vous avez vu fluer la fontaine.

Bien que rapide, elle a le cœur doux.
Bien que limpide, elle a le cœur sombre.
Des arbres noirs son onde aime l'ombre ;
Mais leurs rameaux sont en si grand nombre
Qu'elle ne peut les refléter tous.

Je n'ai pas su réfléchir vos charmes :
Et, belle enfant, vous pardonnerez
A qui se meurt d'innocents regrets.
Une fontaine entre des cyprès,
C'est mon amour entouré de larmes.

(*Inédit.*)

ALPHONSE MÉTÉRIÉ

Né à Amiens en septembre 1887.

Collaboration poétique au Divan : n° 74, décembre 1921.

Bibliographie : *Le Livre des Sœurs*, poèmes, 1907-1913. Malfère, 1922. — *Le Cahier Noir*, poèmes, 1914-1920. Malfère, 1923. — *Cophetuesques*, vers. A paraître.

TRISTESSE AUX YEUX D'ARGENT...

Je parle de l'amour avec un cœur paisible,
Hélas ! et l'on voit bien que je ne subis pas
Le bienheureux pouvoir de ce maître invisible
Qui viendra me surprendre au jour qu'il choisira.

Alors, je n'aurai plus de paroles peut-être
Pour accueillir chez moi l'Etranger dangereux,
Et, sans voix, je verrai que les dieux veulent être
Plus beaux encor que tout ce qu'on rêva sur eux.

Alors je goûterai les choses véritables
Que mes lèvres d'enfant ne savent que nommer,
Et je posséderai les trésors redoutables
Qui me hantent de loin malgré mes yeux fermés.

Et la Douleur viendra — car l'amour l'y convie —
Et prendra votre chère place à mon chevet,
O protectrice pure, ô mon unique amie
A qui mon cœur fidèle avait tout réservé,

Tristesse aux yeux d'argent qui veillez sur ma vie.

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

Peu sensible aux plaisirs que la terre lui laisse,
A ses chagrins humains indifférent aussi,
Le poète est semblable à ce roi sans richesses
Qui, souriant et grave, à l'auberge est assis :
Avec le miel des jours il nourrit sa tristesse,
Et sa faim de tendresse avec leur pain rassis.

(*Le Livre des Sœurs.*)

SEIGNEUR, JE NE SAIS PLUS...

Seigneur, je ne sais plus mentir à ma misère :
Je vous parle à genoux sans croire à mes discours,
Puisqu'enfin ce n'est pas une simple prière
Qui peut rassasier ce cœur mourant d'amour.

J'ai trop erré, j'ai soif d'une eau qui désaltère,
Et j'ai trop attendu : les temps humains sont courts.
Si je suis votre enfant, si vous êtes mon père,
Laissez-moi chercher seul un terrestre secours.

Dans un trop grand désastre on ne peut plus combattre,
Et tout cédant alors, on faiblit tout d'un coup :
J'ai besoin d'un ami qui soit moins loin que Vous...

Car je vis ! car j'entends mon cœur gémir et battre,
Hélas !... Et délaissant vos pensives hauteurs,
Je rêve à d'imparfaits et doux consolateurs...

(*Le Cahier noir.*)

CLAUDE ODILÉ

Jean Gentzbourger, directeur-fondateur de *La Renaissance alsacienne* et de *La Vie en Alsace*, a publié des vers sous le pseudonyme de Claude Odilé.

Né à Strasbourg le 27 novembre 1887.

Collaboration poétique au Divan : n° 29, mars 1912 ; — n° 34, novembre 1912 ; — n° 39, mai 1913 ; — n° 43, novembre 1913 ; — n° 47, avril 1914 ; — n° 64, mars 1920 ; — n° 71, mai 1921.

Bibliographie : Claude Odilé : *Prélude*. « Le Divan », 1912. — *Chants*. « La Phalange », 1912. — *Les Noces d'Ariel*, Brian Hill, Bruxelles, 1914. — Jean Gentzbourger : *La Fiancée de Zellenberg*. « La Mésange », Strasbourg, 1922.

LUNAIRES

Le clapotis léger des barques et des branches
Se mêle à la douceur des parfums du tilleul.
Les mouvements du vent dans les frondaisons blanches
Sont si lents, qu'on s'étonne et se plaint d'être seul.

Je ne sais plus les noms des fleurs ni des villages.
Je ne sais plus les bruits des feuilles ni des pas.
Je me souviens des nuits auprès des mers sauvages,
Et je guéris d'un mal que je ne connais pas.

ÉTREINTE

Laissez, et dénouons l'étreinte que renoue
Le soir qui veille seul dans la chambre de mort,
Car je sens que des pleurs ruissellent sur vos joues,
Délices et désirs meurtris de votre corps.

Lorsque le vent des nuits dans la plaine circule
Le silence se plaint comme un cœur exilé.
J'aime cette ombre douce où pleure un crépuscule
Vers la lune qui neige et les fleuves gelés.

MARCEL ORMOY

Marcel Prouille, connu sous le pseudonyme de Marcel Ormoy. Né à Paris le 3 septembre 1891.

Collaboration poétique au Divan : n° 29, mars 1912 ; — n° 36, février 1913 ; — n° 87, mars 1923.

Bibliographie : *Les poésies de Makoko Kangourou*, en collaboration avec Charles Moulié. Dorbon aîné, 1910. — *Impressions.* Dorbon aîné, 1911. — *Le Jour et l'Ombre.* Basset, 1912. — *Votifs*, 1913. — *Marquise.* 1919. — *La Conquête*, roman. Bernard Grasset, 1921.

POÈME

Un nuage passe. L'oiseau
Qui le traverse
En a-t-il fait sourdre l'averse
Qui chante amoroso

Dans les branches des peupliers
Et sur l'eau lente
Dont la molle course indolente
Tient nos deux cœurs liés,

Chère, et l'un de l'autre si près
En cette barque,
Que nous réunirait la Parque
Sous le même cyprès.

(*Inédit.*)

JEAN PELLERIN

Né à Pontcharra (Isère) le 24 avril 1885. Mort le 9 juillet 1921, à Chatelard (Savoie).

Collaboration poétique au Divan : nº 13, juillet 1910 ; — nº 28, février 1912 ; — nº 37, mars 1913 ; — nº 60, juillet 1919 ; — nº 76, février 1922.

Bibliographie : — POÈMES : *La Romance du Retour.* « Nouvelle Revue Française », 1921. — *Le Bouquet inutile.* « Nouvelle Revue Française », 1923. — PROSE : *La Jeune Fille aux pinceaux.* Edition française illustrée, 1919. — *L'Evadé de l'Enfer*, Ferenczi. — *La Mégère amoureuse.* Ferenczi, 1921. — *Le Dîner des bons ménages.* Crès, 1921. — *La Dame de leurs pensées.* Albin Michel. — *Sous le règne du Débauché.* Albin Michel. — *Cécile et ses amours.* Albin Michel, 1923. — FANTAISIES : *Le Copiste indiscret.* Albin Michel 1919.

A consulter : *Le Divan*, nº 76, février 1922, consacré entièrement à Jean Pellerin. — Tristan Derème, *La Revue Fédéraliste*, mai 1923.

LA NUIT D'AVRIL

Je ne me suis pas fait la tête de Musset,
Je tartine des vers, je prépare un essai,
J'ai le quart d'un roman à sécher dans l'armoire.
..Mais que sont vos baisers, ô filles de mémoire !
Vous entendre dicter des mots après des mots,
Triste jeu !
...Le loisir d'été sous les ormeaux,
Une écharpe du soir qui se lève et qui glisse...
Des couplets sur ce bon monsieur de la Palice
Que répète un enfant dans le jardin couvert.
Ce crépuscule rouge, et puis jaune, et puis vert...
Une femme passant le pont de la Concorde...
Le râle d'un archet pâmé sur une corde,
La danse, la chanson avec la danse, un son,
La flûte, sur la danse entraînant la chanson,
Ce geste d'une femme et celui d'une branche...
Ah ! vains mots ! pauvres mots en habits du dimanche...
Ah ! vivre tout cela, le vivre et l'épuiser !...
Muse, reprends mon luth et garde ton baiser !

PIPE

La Marguerite à l'écheveau
Penche sa gorge nue ;
Faust que le diable rend dévot
Regrette sa cornue ;

Don Juan, devant un seuil galant,
Huile quelque serrure ;
Masoch fait jaillir en tremblant
Deux seins d'une fourrure ;

La maquerelle met des bas
A la Vénus pudique ;
L'enfant latin parle tout bas
De lever sa tunique ;

Barbe-Bleue est l'amant repu
De ses assassinées ;
Le succube prit ce qu'il put
De deux hallucinées...

Mais toi, qui gardera ta bouche
Et vaincra ton baiser,
Ta bouche où le baiser se couche
Et meurt sans s'apaiser ?

BOHÈME

— Nous n'entendrons plus ta chanson,
Marchande, « belles fraises »,
Ni ta trompette à l'aigre son,
Doux rempailleur de chaises !

— Prépare l'omelette au lard,
Je vais plier les nappes.
— Oh ! ces écharpes de brouillard
Sur mon quai de Jemmapes.

— Où sont les restes du pâté ?
— Où, tes rires, faunesse ?
— J'ai perdu la passoire à thé.
— J'ai perdu ma jeunesse.

Nos premières heures d'amants,
Ses baisers d'étourdie,
Rêve !... — Deux déménagements
Valent un incendie.

CÉCILE PÉRIN

Née à Reims le 29 janvier 1877.

Collaboration poétique au Divan: n° 24, septembre 1911.

Bibliographie: *Vivre !* « Revue littéraire de Paris et de Champagne », 1906. — *Les Pas légers*. Sansot,

1907. — *Variations du Cœur pensif.* Sansot, 1911. — *La Pelouse.* Sansot, 1914. Prix national de Poésie 1914. — *Les Captives.* Sansot, 1919. — *Les Ombres heureuses.* « Le Divan », 1922.— *Finistère* (à paraître).

CHANT A BOIX BASSE

Chante. La mer s'écrase au bord des rochers noirs ;
Même en dormant elle palpite.
Chante à mi-voix. Le vent frais et léger du soir
Ramène les vagues en fuite.

Sur l'immensité bleue et laiteuse, au couchant,
S'allongent des reflets de cuivre,
Et de son grand vol courbe une mouette fend
Le ciel limpide et le fait vivre.

Tout est souple, le vent, la vague, les oiseaux,
Devant tes yeux, contemplative !
Sois vibrante et sensible aux plus faibles échos,
Ne demeure jamais passive.

(*Inédit.*)

EDMOND PILON

Né à Paris le 19 novembre 1874.

Collaboration poétique au Divan : n° 69, janvier 1921.

Bibliographie : *Les Poèmes de mes soirs*, poésies. Vanier Paris, 1896. — *La Maison d'Exil*, poésies. « Mercure de France », 1898. — *Portraits français*, 2 séries. Sansot, Paris, 1904-1907. — *Le dernier jour de Watteau.* Sansot, Paris, 1907. — *Muses et Bourgeoises de jadis.* « Mercure de France », Paris, 1908. — *Francis Jammes et le sentiment de la nature.* « Mercure de France », 1908. — *Chardin.* Les Maîtres de l'Art. Plon, 1909. — *Portraits tendres et pathétiques.* « Mercure de France », 1909. — *Dans*

les Jardins et dans les Villes. Sansot, Paris, 1910. — *Sites et Personnages.* Bernard Grasset, Paris, 1912. — *Watteau et son Ecole.* Van Oest, Bruxelles, 1912. — *Portraits de sentiment.* « Mercure de France », Paris, 1913. — *Jean-Baptiste Greuze, peintre de la femme.* Piazza, Paris, 1913. — *Pèlerinages de guerre.* Perrin, Paris, 1917. — *Sous l'Egide de la Marne.* Bossard, Paris, 1919. — *Aspects et Figures de femmes.* Renaissance du Livre, Paris, 1920. — *Figures françaises et littéraires.* Renaissance du Livre, Paris, 1921. — *Mademoiselle de la Maisonfort.* Plon, Paris, 1922.

A consulter : André Hallays, préface à *Sites et Personnages,* 1912. — Camille Mauclair : préface à *Aspects et figures de femmes,* 1920. — René Boylesve : préface à *Figures françaises,* 1921. — Manoël Gahisto : *Edmond Pilon.* Coll. « Les Célébrités d'aujourd'hui », Sansot, 1921.

LISSE COMME UN ROSEAU...

Lisse comme un roseau le corps des jeunes filles
S'élance du bassin dans la lueur qui brille.
Un doux éclat de lune envahit le mystère
Où le ciel mi-voilé le dispute à la terre ;
Une ombre peu à peu décroît sur la colline,
Cependant qu'au zénith une étoile s'incline
Et semble, sur le front vivant de la plus belle,
Mêler à ses cheveux le feu d'une étincelle.
Puis l'azur lentement le cède à l'or lunaire ;
Chaque astre qui s'allume au divin lampadaire
Scintille dans le ciel au-dessus des baigneuses.
A peine si le souffle du vent, dans les yeuses,
Dans les roseaux, dans les iris et sous les saules,
Caresse les doux fronts et baigne les épaules :
C'est une fresque où tout s'estompe, où tout recule,
Vision faite de l'ombre et du crépuscule,
Une sorte de doux tableau dans lequel brille,
Lisse comme un roseau le corps des jeunes filles.

(*Inédit.*)

LOUIS PIZE

Né à Bourg-Saint-Andéol (en Vivarais) le 16 mai 1892.

Collaboration poétique au Divan : n° 55, novembre 1917 ; — n° 64, mars 1920 ; — n° 81, juillet 1922.

Bibliographie : *Petits poèmes des jardins et de la montagne.* Bibliothèque de l'Amitié de France, 1913. — *La Couronne de Myrtes*, poèmes, 1914-1918. « Les Essaims nouveaux » et chez Emile-Paul, 1919. — *Le Cantique de Notre-Dame d'Ay.* Editions du Pigeonnier, 1921. — *Les Pins et les Cyprès.* Collection poétique de la Librairie Garnier, Paris, 1921. — *Vivarais.* Aubenas, 1922.

A consulter : Tristan Derème : *Chronique.* « Les Pyrénées », 24 avril 1913. — Henri Martineau : *Les Poètes.* « Le Divan », novembre-décembre 1919. — Henri Rambaud : *Louis Pize, Vivarois.* « Revue Fédéraliste », septembre 1921. — P. Hervelin : *Chronique des Poèmes.* « La Revue Française », 9 octobre 1921. — Paul Champagne : *Chronique des Poèmes.* « La Terre wallonne », 15 novembre 1921. — Henri Ghéon : *Poètes catholiques.* « Les Lettres », janvier 1922. — Charles Baussan : *Le Vivarais vu par Jean-Marc Bernard et Louis Pize.* « La Croix », 22 avril 1923.—Paul Garcin : *La Poésie de Louis Pize.* « La Muse Française », n° du 19 juillet 1923.

LE VOYAGEUR

Beau jour d'été, remplis de lumière bleuâtre
Les ravins à nos pieds longuement découverts !
Pose sur la prairie et le chemin du pâtre
Ton voile qui s'étend jusqu'aux plateaux déserts.

Couvre les bois et les montagnes de silence,
Jour trop calme et trop clair quand il nous faut souffrir!
Le dieu qui nous dirige aime la violence,
Et mon cœur poursuivi ne peut te contenir.

Ta gloire et ta douceur me sont indifférentes.
Je sens tout près de moi ton paisible sommeil.
Si tu retiens le cours des heures transparentes,
Pourquoi me laisses-tu dans un trouble pareil ?

Ne cesserai-je pas, sous l'azur sans nuage,
Quand le jour se répand comme un bonheur parfait,
D'entendre les sanglots de ce cœur plein d'orage
Que les plus beaux pays n'auront point satisfait ?
(*Inédit.*)

THIERRY SANDRE

Charles Moulié, connu sous le pseudonyme de Thierry Sandre. Né le 19 mai 1890 à Bayonne (Basses-Pyrénées).

Collaboration poétique au Divan : n° 18, février 1911 ; — n° 51, octobre 1915.

Bibliographie : *Les Mignardises.* Le Nain Rouge, 1909. — *Les Poésies de Makoko Kangourou.* Dorbon, 1910. — *Le Tombeau de Renée Vivien.* Sansot, 1910. — *Al Abbassa,* roman traduit de l'arabe. Fontemoing, 1912. — *La Pourpre et le crêpe.* « Le Divan », 1917. — *Le Fer et la flamme.* Perrin, 1919. — *Apologie pour les Nouveaux-Riches.* Messein, 1920. — *Les Epigrammes de Rufin.* Messein, 1921. — *Fleurs du Désert.* Messein, 1921. — *Le Livre des Baisers,* de Jean Second. Malfère, 1922. — *Les Amours de Faustine,* de Joachim du Bellay. Malfère, 1923. — *Tablettes d'une amoureuse,* de Sulpicia. Les Amis d'Edouard, 1923. — Sous presse : *Mienne,* roman. *Allah veuille !...* roman traduit de l'arabe. — *Le Purgatoire,* souvenirs. — *La Touchante Aventure de Héro et Léandre.*

COMPLAINTE

Nuit perfide, nuit féminine, nuit trop belle,
Nuit si lente, si loin de celle que j'appelle,
Nuit, cours vers ton aurore et ne sois pas complice.
Je ne sais quelle crainte en mon âme se glisse.
Elle devait venir, elle n'est pas venue.
Je ne sais quel soupçon en mon cœur s'insinue.
Elle devait venir, doux espoir, vaine attente.
Toi donc, si tu la vois et qu'elle est inconstante,
Vole vers ton aurore, ô nuit, venge-moi d'elle
Et ne sois pas si lente et ne sois pas si belle.
(*Inédit.*)

PÉAN MINEUR

A ton triomphe, automobile,
Sur l'antiquaille des chevaux,
Tel poète, s'il en jubile,
Dressera les autels nouveaux.

Tu n'as plus qu'à mourir de honte,
Amour des vieilles fictions,
Quand notre temps si riche compte
Tant de quadruples Ixions.

On dira votre ivresse, roues,
De tourner éternellement
Et pour toi, moteur qui t'ébroues,
L'ardeur de ton bourdonnement.

Mais qui, dominant la folie
Dont tout le monde semble atteint,
Chantera, moineaux qu'on oublie,
Votre chasse vaine au crottin ?

(*Inédit.*)

JEAN TENANT

Né à Rive-de-Gier (Loire) le 8 octobre 1885.

Collaboration poétique au Divan : nº 10, avril 1910 ; — nº 17, janvier 1911 ; — nº 43, novembre 1913 ; — nº 60, juillet 1919 ; — nº 78, avril 1922.

Bibliographie : *La Bonne Tâche.* « Le Divan », 1918.

INGRATITUDE

I

— O Femme, diligente et favorable hôtesse,
Lorsque sur le chemin paraît le bien-aimé,
Votre cœur toujours prêt déborde de tendresse,
Et l'amour est debout sur le seuil parfumé.

Car vous êtes l'accueil, le repos sous l'ombrage,
Le rafraîchissement à nos lèvres offert,
La corbeille de fleurs sur la table du sage,
Le sein tiède, le nid berceur, les bras ouverts.

Mais tant de promptitude et tant de complaisance
Par quoi l'orgueil de l'homme est trop tôt satisfait,
Dans les âmes de feu laissent un vide immense
Que vos soins les plus doux ne combleront jamais.

Ne vous verrai-je point, par un coup de génie,
Ajouter à vos dons l'impérieux désir ?
Et ne pourrai-je, enfin, sentir la tyrannie
D'un amour exigeant sur moi s'appesantir ?

Ah ! rejeter le faix d'une royauté vaine ;
Sous votre loi, sombrer ou voguer vers le port,
Et gagner, en servant les ardeurs d'une reine,
L'oubli d'avoir été si longtemps le plus fort !

II

— Les dieux t'ont fait puissant, et leur faveur t'accable!
Pourtant, vois ta malice et ton aveuglement :
Tu réclames encore, ô maître insatiable,
Le poids de ma faiblesse et de mon dénûment.

Laisse à l'enfant divin le choix de nos blessures,
Poursuivons le combat sans lui désobéir ;
Il a mis dans nos mains les armes les plus sûres :
A toi de commander, à moi de consentir.

A moi d'enguirlander le vaisseau du pilote,
A moi d'offrir ma bouche, et ma vie, et mon chant,
Heureuse quand, meurtri par le sort, mon despote
Sur mon cœur maternel gémit comme un enfant.

(*Inédit.*)

DANIEL THALY

Né à Roseau, Dominique (Antille anglaise) le 2 décembre 1879.

Collaboration poétique au Divan : n° 7, janvier 1910 ; — n° 9, mars 1910 ; — n° 14, septembre 1910 ; — n° 23, juillet 1911 ; — n° 31, juin 1912 ; — n° 34, novembre 1912 ; — n° 36, février 1913 ; — n° 66, juillet 1920 ; — n° 69, janvier 1921 ; — n° 85, janvier 1923.

Bibliographie : *Lucioles et Cantharides.* Ollendorff, Paris, 1900. — *La Clarté du Sud.* Société provinciale d'éditions, Toulouse, 1905. — *Le Jardin des Tropiques.* « Le Beffroi », 1911. — *Chansons de mer et d'outre-mer.* « La Phalange », 1911. — *Nostalgies Françaises.* « La Phalange », 1913.

L'INUTILE PARADIS

Beaux pays reflétant le triomphe suprême
D'une riche nature aux vibrantes couleurs,
Océans toujours blancs, forêts toujours en fleurs,
Paysages heureux, ce n'est plus vous que j'aime !

Je préfère à présent aux arbres toujours verts
Ceux des cieux tempérés dont l'éclat s'humanise
Quand aux jours vaporeux où sanglote la bise
L'azur prend la couleur des yeux qui me sont chers.

Ce soir pour apaiser la peine dont je souffre,
Au lieu de ces palmiers coupant un ciel de soufre
Sur qui flambent les feux de l'éther aveuglant,

Que ne puis-je en un parc où rêve le silence
Suivre des yeux sur l'eau rêveuse d'un étang
Le vol des feuilles d'or d'un peuplier de France !

CHANT DANS LA TEMPÊTE

Ecoutons la chanson du mât,
La chanson du mât de misaine,
Qui fut sous un autre climat
Un grand arbre bleu dans la plaine.

Lui qui charmait l'air du vallon,
Il est nu sur la mer sauvage.
Il a pour fleur le pavillon !
Il a les agrès pour feuillage !

Se souvient-il des grands étangs
Où se miraient les pâles Ourses ?
Se souvient-il des courts printemps
Où riaient les nymphes des sources ?

Ecoutons le large soupir
Du mât de misaine en détresse.
O mon cœur, que va devenir
L'arbre vert de notre jeunesse ?

(*Inédit.*)

LOUIS THOMAS

Né à Perpignan le 21 avril 1885.

Collaboration poétique au Divan : n° 61, octobre 1919.

Bibliographie : *Les dernières Leçons de Marcel Schwob sur François Villon.* « Psyché », Paris, 1906. — *Lily.* « Psyché », 1906. — *Les Flûtes vaines.* « Psyché », Paris, 1906. — *Les Cris du Solitaire.* « Psyché », Paris, 1906. — *La Maladie et la Mort de Maupassant.* Arthur Herbert, Bruges, 1906. Une seconde édition, complètement remaniée, de ce travail, a été publiée à Paris, chez Messein, en 1912. — *Yette,* fragment de mes mémoires. Sansot, Paris, 1907. — *Tablettes d'un Cynique.* Editions de « La Société Nouvelle », Paris et Mons, 1908. — *L'Esprit de Monsieur de Talleyrand.* Les Bibliophiles Fantaisistes, Paris, 1909. — *Le Général de Galliffet.* Dorbon aîné, 1909. — *Les douze Livres pour Lily.* Les Bibliophiles Fantaisistes, Paris, 1909. — *La Promenade à Versailles.* Dorbon aîné, 1910. — *L'Espoir en Dieu.* Les Bibliophiles Fantaisistes, Dorbon aîné, Paris, 1910. — *Vingt Portraits.* Messein, Paris, 1911. —

Souvenirs sur Moréas. Sansot, Paris, 1911. — *André Rouveyre*. Dorbon aîné, Paris, 1912. — *Curiosités sur Baudelaire*. Messein, Paris, 1912. — *Avec les Chasseurs*. Crès, Paris, 1916. — *Les Diables Bleus pendant la Guerre de Délivrance*, 1916-1914. Perrin, Paris, 1916. — *Voyage au Goundafa et au Sous*. Payot, Paris, 1919. — *Souvenirs d'un Chasseur, août* 1914-*mars* 1916. Perrin, Paris, 1919. — *Les Etats-Unis inconnus*. Perrin, Paris, 1920. — *L'Esprit d'Oscar Wilde*. Crès, Paris, 1920. — *Sur un Gratte-Ciel*. Messein, Paris, 1922. — *Confession de la Mort*. « Le Divan », 1923. — *Musiques*. « Le Divan », 1923. — *Le Songeur*. « Le Divan », 1923.

A consulter : Henri Martineau : *Louis Thomas*. « Le Divan », 1922.

VERS L'AZUR

I

Je marchais dans la rue, je voyais des enfants
Qui jouaient, des femmes qui riaient, des amants.
Je suis rentré. Près d'eux j'étais un vieillard ivre
Qui, saisissant entre ses lourdes mains un livre,
Ne sait plus y trouver, comme il le fit jadis,
Le parfum mystérieux qui s'exhale des lys.

II

Et vous, mon triste cœur, que nul ne peut connaître,
Tandis que travaillés par un obscur émoi
Les vergers, les moissons, les peuples et les bois
Déchirent pour grandir les tissus de leur être,
Pourquoi venir encor si faiblement gémir ?

Une pure beauté sort des plus hauts désastres.
Redressez-vous, mon cœur, et dans ces vastes cieux
Où gisent les pensers des hommes et des dieux,
Que la courbe où s'inscrit la volonté des astres
Vous apprenne l'orgueil de monter pour mourir.

III

Tout passe, le vent même abandonne les flots ;
Toi seul, ami, tu vas, cherchant d'autres sanglots,
Vers la mer, vers l'azur, vers l'espace sans bornes ;
Et dans ton cœur désert qu'emplit un vide énorme
Tu écoutes mourir peu à peu cette voix
Qui t'enchantait jadis et qui ne renaît pas.

(*Inédit.*)

P.-J. TOULET

Né à Pau le 5 juin 1867. Mort le 6 septembre 1920 à Guéthary.

Collaboration poétique au Divan : nº 15, novembre 1910 ; — nº 45, février 1914 ; — nº 50, juillet 1914 ; — nº 51, octobre 1915 ; — nº 58, mars 1919 ; — nº 63, janvier 1920 ; — nº 75, janvier 1922 ; — nº 86, février 1923.

Bibliographie : *Monsieur du Paur, homme public.* Simonis Empis, 1898. Emile-Paul, 1921. — *Le Grand dieu Pan*, traduit d'Arthur Machen. « La Plume », 1901. — *Le Mariage de Don Quichotte.* Juven, 1902. La Renaissance du Livre, 1923. — *Les Tendres Ménages.* « Mercure de France », 1904. « Le Divan », 1923. — *Mon amie Nane.* « Mercure de France », 1905. « Le Divan », 1922. — *Comme une fantaisie.* « Le Divan », 1918, Emile-Paul 1921. — *La Jeune Fille verte.* Emile-Paul, 1921. — *Les Contes de Behanzigue.* Kundig et Crès, 1920. Le Hérisson, 1921. — *Les Contrerimes.* Emile-Paul, 1921. — *Les Trois Impostures.* Emile-Paul, 1922. — *Le Souper interrompu.* « Le Divan », 1922. — *Correspondance avec un ami pendant la guerre.* « Le Divan », 1922. — *Les demoiselles La Mortagne.* « Le Divan », 1923.

A consulter : *Le Divan*, nº 50, juillet 1914, consacré entièrement à Toulet. — Henri Martineau : *La Vie de P.-J. Toulet.* « Le Divan », 1921. (On trouvera dans ce petit volume l'indication à peu près complète des principaux articles parus sur Toulet jusqu'à sa date d'édition. Aussi nous n'indiquerons

ici que les études parues ultérieurement.) — Emmanuel Berl : *La Vie de P.-J. Toulet et les Tendres Ménages.* « L'Europe Nouvelle », 1er septembre 1923. — Emmanuel Buenzod : *P.-J. Toulet.* « Gazette de Lauzanne », 17 octobre 1921. — André Castagnou : *La Poesia di Paul-Jean Toulet.* « La Ronda », mars-avril 1922. — Clément Charoux : *P.-J. Toulet et l'Ile Maurice.* « Le Cyrnéen », Port-Louis, 16 février 1923. — André Chaumeix : *Entretiens littéraires : P.-J. Toulet.* « Le Gaulois », 17 juin 1922. — Léon Daudet : *A Propos de P.-J. Toulet.* « L'Action Française », 22 septembre 1922. — Tristan Derème : *Tarbes et les Poètes.* « Pau-Pyrénées », novembre 1922 ; *P.-J. Toulet, poète.* « Les Nouvelles Littéraires », 14 juillet 1923. — Charles Derennes : *Les Bonnes Lettres et les Mauvaises.* « Bonsoir », 19 juin 1922. — Charles Du Bos : *Les Trois Impostures.* « La Nouvelle Revue Française », octobre 1922. — L. Dumont-Wilden : *La Vie littéraire à Paris : Les Nouvelles tendances littéraires ; les influences secrètes : P.-J. Toulet.* « La Nation belge », février 1923. — Jacques Dyssord : *Au pays de P.-J. Toulet.* « Le Figaro », 3 juillet 1921 ; *Un petit neveu de Swift : P.-J. Toulet.* « Les Nouvelles littéraires », 6 janvier 1923. — A.-M. Gaillard : *Sur P.-J. Toulet.* « Le Feu », janvier 1922. — René Groos : *Paul-Jean Toulet.* « Pour le Plaisir », 15 juillet 1923. — C. Guyot : *La Poésie de P.-J. Toulet.* Editions de la Renaissance d'Occident, Bruxelles, 1923. — Emile Henriot : *Un Moraliste.* « Paris-Midi », 14 juin 1922. — Jean Lebrau : *Toulet et le Béarn.* « Pau-Pyrénées », 18 février 1922. — Paul Leclercq : *Avec Jean de Tinan.* « Le Mercure de France », 15 mars 1923. — Eugène Marsan (sous le masque d'Orion dans « l'Action Française ») : *Les Contrerimes,* 13 mai 1921 ; *La Vie de Toulet,* 22 mai 1921 ; *Le Bouclier de l'ironie,* 18 juin 1922 ; *Deux Dialogues de Toulet,* 23 novembre 1922. — Henri Martineau : *Toulet.* « Le Larousse mensuel illustré », avril 1922 ; *Sur la tombe de P.-J. Toulet.* « Le Figaro », 17 septembre 1922. — Georges-Armand Masson : *La Fantaisie et les Fantaisistes.* « La Revue Mondiale », 15 décembre 1921. — Edmond Pilon : *La Vie de Toulet, le créole de l'Ile Maurice.* « La Vie », mars 1922. — Henri de Régnier : *La Vie littéraire.* « Le Figaro », 8 mai 1921. — G.-M. Rodrigue : *Paul-Jean Toulet.* « La Renaissance d'Occident », janvier 1923. — André Rousseaux : *Le Tombeau de Toulet.* « L'Eclair », 19 août 1922. — François Ruchon : *P.-J. Toulet.* « La Semaine littéraire », Genève, 28 avril 1923. — Noël Ruet : *P.-J. Toulet.* « La Wallonie en fleurs », mai 1923. — Paul Souday : *Pensées de P.-J. Toulet.* « Le Temps », juin 1922 ; *Les Livres.* « Le Temps », 1er février 1923. — Louis Thomas : *De Toulet.* « Revue critique des Idées et des Livres », 10 juin 1921. — J.-L. Vaudoyer : *La Poésie.* « La Revue Hebdomadaire », 11 juin 1921.

POÈMES

I

D'une amitié passionnée
Vous me parlez encor,
Azur, aérien décor,
Montagne Pyrénée,

Où me trompa si tendrement
Cette ardente ingénue
Qui mentait, fut-ce toute nue,
Sans rougir seulement.

Au lieu que toi, sublime enceinte,
Tu es couleur du temps :
Neige en mars ; roses du printemps ;
Août, sombre hyacinthe.

II

Le temps irrévocable a fui. L'heure s'achève.
Mais toi, quand tu reviens, et traverses mon rêve,
Tes bras sont plus frais que le jour qui se lève,
Tes yeux plus clairs.

A travers le passé ma mémoire t'embrasse.
Te voici. Tu descends en courant la terrasse
Odorante, et tes faibles pas s'embarrassent
Parmi les fleurs.

Par un après-midi de l'automne, au mirage
De ce tremble inconstant que varient les nuages,
Ah, verrai-je encor se farder ton visage
D'ombre et de soleil ?

III

Cet huissier, qui jetait, l'été,
Toute autre odeur que l'ambre,

Avait le nom d'un pot de chambre
Et la fétidité.

L'autre, et noir, que, sous les lanternes,
On vit à ses leçons
Avarier les beaux garçons,
Est charognard aux Ternes.

Celui-là, qui fut président
De ses jolis compères,
A l'air de suer ses affaires
Par son fanon pendant.

Mais l'autre (ô père de famille,
Poète méconnu)
Ne me laissa qu'un lit tout nu —
Telle y couchait sa fille.

IV

En souvenir des grandes Indes,
Harmonieux décor,
La Rafette nourrit d'accord
Un paon et quatre dindes.

Et l'on croirait — tous ces échos
Gloussants, l'autre qui grince —
D'un préfet d'or, dans sa province,
Borné de radicaux.

V

« Ce tapis que nous tissons comme
Le ver dans son linceul
Dont on ne voit que l'envers seul :
C'est le destin de l'homme.

« Mais peut-être qu'à d'autres yeux,
L'autre côté déploie
Le rêve, et les fleurs, et la joie
D'un dessin merveilleux. »

Tel Fô, que l'or noir des tisanes
Enivre, ou bien ses vers,
Chante, et s'en va tout de travers
Entre deux courtisanes.

VI

O mer, toi que je sens frémir
A travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir ;

Le vent lourd frappe la falaise...
Quoi ! si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur —
O cœur, divin malaise.

Quoi, plus de larmes, ni d'avoir
Personne qui vous plaigne...
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.

(*Les Contrerimes.*)

VII

Des pommes que l'automne a peintes
Aux plus riches couleurs,
La plus charmante a des gauleurs
Evité les atteintes.

Et le papillon, qu'un enfant
Poursuit de rose en rose,
Il s'envole et là-haut se pose,
C'est le plus triomphant.

Mais la femme en mes bras tenue
Et si douce à mon cœur,
Ce fut par un matin vainqueur
Que je l'ai mise nue.

VIII

D'entendre sur les cèdres noirs craquer le givre,
Que tes bras m'étaient doux, et l'auberge et l'hiver !
Plus doux encor d'entendre, au bord du chemin vert,
Le chant de la rainette, et la source revivre.

***

O silence attentif d'un soir couleur de miel ;
Mélancolie, et toi musique, voix du ciel.

***

Bocages où s'est tu le bec du pic morose,
Où la fleur n'a d'arome et le fruit de liqueur,
Jardin où meurt l'abeille et se fane la rose,
Tels vous a fait l'automne et tel aussi mon cœur.

IX

Mon âme paisible était pareille autrefois
A quelque ville assurée de ses murs antiques,
Avec des jardins, des palais et de riches boutiques,
Et de pâles pigeons qui se posent au bord des toits.

Mais après les jours de joie et de calmes fêtes
La ruine est venue, les heures de peine et de pleurs ;
La ville a connu (ainsi qu'il est dit aux gazettes)
La pioche du démolisseur.

Et la pioche c'est vous qui l'aurez brandie, ô funeste
Faustine, aimée sur les plages et dans les bois ;
Ou vous encore, étrangère prudente de gestes,
Aux yeux étroits.

PAUL VALÉRY

Né à Cette le 30 octobre 1871.

Collaboration poétique au Divan : n° 79, mai 1922.

Bibliographie : *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci.* « La Nouvelle Revue », 1895. « Nouvelle Revue Française », 1919. — *La Jeune Parque.* « Nouvelle Revue Française », 1917. — *Le cimetière marin.* Emile-Paul, 1919. — *Odes.* « Nouvelle Revue Française », 1920. — *Album de vers anciens.* Monnier, 1920. — *La Soirée avec M. Teste.* « Nouvelle Revue Française », 1920. — *Le Serpent.* « Nouvelle Revue Française », 1920. — *Charmes.* « Nouvelle Revue Française », 1922. — *Eupalinos.* « Nouvelle Revue Française », 1923.

A consulter : *Le Divan*, n° 79, mai 1922, entièrement consacré à Paul Valéry. — Albert Thibaudet : *Paul Valéry.* « Les Cahiers Verts », n° 25. Grasset.

HÉLÈNE

Azur ! C'est moi... Je viens des grottes de la mort
Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores,
Et je revois les galères dans les aurores
Ressusciter de l'ombre au fil de rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques
Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs ;
Je pleurais. Ils chantaient leurs triomphes obscurs
Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques.

J'entends les conques profondes et les clairons
Militaires rythmer le vol des avirons ;
Le chant clair des rameurs enchaîner le tumulte,

Et les dieux, à la proue héroïque exaltés
Dans leur sourire antique et que l'écume insulte
Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

(*Vers anciens.*)

INTÉRIEUR

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes
Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines,
Au lit mystérieux prodigue ses doigts purs ;
Elle met une femme au milieu de ces murs,
Qui dans ma rêverie errant avec décence,
Passe entre mes regards sans briser leur absence,
Comme passe le verre au travers du soleil,
Et de la raison pure épargne l'appareil.

(*Charmes.*)

NARCISSE

(*Fragment.*)

Quand le feuillage épars
Tremble, commence à fuir, pleure de toutes parts,
Tu vois du sombre amour s'y mêler la tourmente,
L'amant brûlant et dur ceindre la blanche amante,
Vaincre l'âme... Et tu sais selon quelle douceur
Sa main puissante passe à travers l'épaisseur
Des tresses que répand la nuque précieuse,
S'y repose, et se sent forte et mystérieuse ;
Elle parle à l'épaule et règne sur la chair.
Alors les yeux fermés à l'éternel éther
Ne voient plus que le sang que dorent leurs paupières ;
Sa pourpre redoutable obscurcit les lumières
D'un couple aux pieds confus qui se mêle, et se ment.
Ils gémissent... La Terre appelle doucement
Ces grands corps chancelants qui luttent bouche à bouche,
Et qui, du vierge sable osant battre la couche,
Composeront d'amour un monstre qui se meurt...
Leurs souffles ne font plus qu'une heureuse rumeur,
L'âme croit respirer l'âme toute prochaine,
Mais tu sais mieux que moi, vénérable fontaine,
Quels fruits forment toujours ces moments enchantés !
Car, à peine les cœurs calmes et contentés
D'une ardente alliance expirée en délices,
Des amants détachés tu mires les malices,
Tu vois poindre des jours de mensonges tissus,
Et naître mille maux trop tendrement conçus !

THÉO VARLET

Né à Lille (Nord) le 12 mars 1878.

Collaboration poétique au Divan : nº 6, novembre 1909.

Bibliographie : *Heures de Rêve.* Nuez et Lecoq, Lille, 1898. — *Notes et Poèmes.* « Le Beffroi », Lille, 1905. — *Notations.* « Le Beffroi », Lille, 1906. — *Poèmes choisis.* 1911. — *La Bella Venere,* contes. Le Hérisson, 1920. — *Les Titans du Ciel,* roman. Le Hérisson, 1921. — *L'Agonie de la Terre,* roman. Le Hérisson, 1921. — *La Belle Valence,* roman. Le Hérisson, 1922. — *Aux Libres Jardins,* poèmes. Le Hérisson, 1923. — *Le Dernier Satyre,* contes. Le Hérisson, 1923. — TRADUCTIONS DE L'ANGLAIS : R. L. Stevenson : *L'Ile au Trésor,* 1919 ; *Les Marquises et les Paumotus,* 1919 ; *Les Gilberts,* 1919 ; *Les Gais Lurons,* 1920 ; *Les Veillées des Iles,* 1920 ; *Le Maître de Ballantrae,* 1921. — J.-K. Jerome : *Trois Hommes dans un Bateau,* 1921. — S. J. Weyman : *La Cocarde Rouge,* 1922.

A consulter : *Pan,* juillet-août 1909. Etude de Ch. Clarisse. — *Anthologie des Poètes nouveaux,* Lanson, 1912. — *Poètes du Nord,* A.-M. Gossez, 1902. — *Lumière,* Anvers, janvier 1922. Etude de J. Billiet.

AMŒNITATES HELVETICÆ

Raquette au poing, torchon au front, teint de crevette,
Nul monstre délirant aux cerveaux papouas,
Nul du grotesque enfer où Breughel s'ébroua,
Ne vaut l'épouvantail de ces houris helvètes !

Oui ! j'ouïs sans frémir la magique tempête
Des derviches-tourneurs et des Aïssaouas :
Mais je meurs consterné du sombre brouhaha
Qui font tous ces battoirs sur ces vieilles carpettes.

Qu'importe un rôt qui brûle, un marmot non torché,
Et les maris en fuite ?... Aux fenêtres penchées
Sur maint drap pavoisant leurs pissats, ces mégères

Enflammées d'une ardeur que l'exemple exaspère,
Cognent à tour de bras, sur mes tympans hachés,
Le poudreux paradis des Bonnes-Ménagères !

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Né au Plessis-Piquet (Seine) le 10 septembre 1883.

Collaboration poétique au Divan : nº 20, avril 1911 ; — nº 24, septembre 1911 ; — nº 27, janvier 1912 ; — nº 37, mars 1913 ; — nº 51, octobre 1915 ; — nº 52, février 1916 ; — nº 54, mars 1917 ; — nº 62, novembre 1919 ; — nº 83, novembre 1922.

Bibliographie : *Les Compagnes du Rêve.* 1 plaquette, essais et poèmes en prose. Sansot, 1906. — *Quarante petits Poèmes*, 1907. — *L'Amour masqué*, roman. Calmann-Lévy, 1908. — *La Commedia*, sonnets, préface de Henri de Régnier. Edités à Venise, 1908. *Stances et Elégies*, Floury, 1908. — *La Bien-Aimée*, roman. Calmann-Lévy, 1909. — *Suzanne et l'Italie*, lettres familières. Floury, 1909. — *Le Bronze*, étude sur les collections du musée des Arts décoratifs, en collaboration avec Louis Metman. Longuet, 1910. — *La Maîtresse et l'Amie*, roman. Calmann-Lévy, 1912. — *Poésies*, 1906-1912. Calmann-Lévy, 1913. — *Propos et Promenades.* Hachette, 1914. — *Album dédié à Thamar Karsavina*, illustrations de G. Barbier. Corrard, 1914. — *La Stèle d'un Ami*, poésies à la mémoire de Paul Drouot. « Le Divan », 1916. — *Les Permissions de Clément Bellin*, roman. Calmann-Lévy, 1918. — *Les Papiers de Cléonthe.* Albin Michel, 1919. — *Le Dernier Rendez-Vous*, roman. Calmann-Lévy, 1920. — *Rayons croisés*, poésies, 1913-1921. Société littéraire de France, 1921. — *L'Album Italien*, poésies. Librairie de France, 1922. — *Ombres Portées.* Les Soirées du Divan, 1923. — *La Reine évanouie*, roman. Plon, 1923.

A consulter : ÉTUDES ET ARTICLES : Jacques Boulenger : *Mais l'art est difficile*, 2e série. — Jules Bertaut : *Le roman d'aujourd'hui.* — Emile Henriot : *J.-L. Vaudoyer, poète.* « Le Divan », nos 42 et 43, septembre et novembre 1913. — Henri Martineau, *La Minerve française*, 1er août 1920.

POÈMES

I

Pose la flèche et l'arc sur la pierre qui tremble ;
Accueille les parfums de la fleur et du fruit ;
Et que tes belles mains daignent nouer ensemble
Tes cheveux de soleil à mes cheveux de nuit.

L'eau coule en gémissant sur l'herbe nonchalante ;
L'oiseau pique en sautant le terreau velouté ;
Consens à desceller ta lèvre étincelante
Pour aspirer l'aurore et célébrer l'été !

Je t'appelle l'Amour, mais crains que l'on te nomme
Déception, Tristesse, ou bien encore : Ennui.
Si je souris pour toi, c'est par prudence, comme
Au héros Dalilah, cachant sa peur, sourit.

Et pourtant, si ton nom était : Amour ? La flamme
Qui brûle sous tes cils peut être un feu volé
Au foyer tout puissant que nul mortel n'entame
Et qu'attise, en criant, sur son roc, Prométhé.

— Tu te tais quand je viens ; je n'ai point vu tes larmes,
Le baiser, sur ta chair, enivre sans nourrir...
Sur la pierre qui tremble, ah ! pose enfin tes armes :
Sans elle dans tes bras je puis encor mourir.

(*Poésies.*)

II

LE CONCERT

(de Léonardesques.)

On jouait près de lui, dit-on, pour Monna Lise,
Des morceaux où la fraîche et tendre vocalise
D'une femme chantant s'unissait au concert
Des nombreux instruments dont l'orchestre se sert
Il aimait l'éphémère et sonore édifice.
Pour son art la musique était une complice :
Avec elle, il entrait dans un monde sacré.
Mais il ne cherchait pas l'hymne désespéré,
L'hymne où le cœur humain se perd et se déchire.
Léonard méprisait les charmes du délire.
Il voulait seulement que les purs violons,
Les théorbes, les luths, les flûtes aux beaux sons
Donnassent à ses yeux, à ses mains, à son âme
Non le frémissement et l'éclair d'une flamme,
Mais la sérénité d'un long rayon jeté
Par un astre puissant au soir d'un jour d'été.
Il peignait, clairvoyant, grave, attentif et libre,
Ayant trouvé les lois du divin équilibre
Qui, d'un visage humain, d'un concert, d'un tableau,
Font un seul univers, volupté du cerveau.

(*Rayons croisés.*)

III

STANCES

Les ombres dans ton cœur s'éveillent et gémissent,
Les lignes du passé assiègent l'horizon
Et celle qui partit comme une Bérénice
Revient avec son fol trésor de déraison.

Tu reprends des chemins raturés par les ronces.
Tu te penches au bord des réservoirs taris.
Pareil à l'écolier qui raille les semonces
Tu railles les leçons que les ans t'ont appris.

Une rose d'avril égarée en automne
Palpite dans l'or lourd, flamme sur le tison.
Tu ne veux plus bercer près d'un feu qui chantonne
Les débiles enfants de l'arrière-saison.

Tu quittes ta langueur, ta paix, ta complaisance,
Ce havre somnolent que l'on ne drague plus ;
Et tu jettes aux dieux voraces de l'absence
Les trésors clandestins que tu croyais perdus ;

Ton œil suit dans le temps les jeux de la mémoire;
Sous des bosquets jaunis, sur des seuils délaissés,
Tu retrouves, roulés dans une étoffe noire,
Quelques gages riants comme des nouveaux-nés.

Ta mémoire est l'amie exacte des fantômes ;
Elle force ton cœur avec ces visions ;
Des philtres condensés vacillent dans leurs paumes...
Accueille les présents de ces vieux échansons.

Enivre-toi, hélas, à ce festin d'une heure
Car déjà ta Jouvence est dans l'eau du Léthé.
Tu ne garderas pas longtemps dans ta demeure
Ces voyageurs épris de leur pays hanté.

Ce soir tu seras seul avec ta solitude,
Foulant des fruits amers et des restes de fleurs,
Regardant sans son fard ta reine, l'Habitude,
Que les sages vaincus appellent le Bonheur.

(*Inédit.*) 1920.

LÉON VÉRANE

Né à Toulon (Var) le 21 décembre 1885.
Collaboration poétique au Divan : n° 23, juillet 1911 ; — n° 32, juillet 1912 ; — n° 56, décembre 1918.

Bibliographie : *La Flûte des Satyres et des Bergers*, vers et prose, 1909. — *Terre de Songe*. Edit. des « Facettes », 1912. —*Dans le jardin des Lys et des*

Verveines rouges. Edit. des « Facettes », 1913. — *Quelques tendances de la jeune poésie*. Edit. des « Chroniques de Provence », 1913. — *La Gardeuse de paons ou le tombeau de Stuart-Merrill* avec M. Martin et E. Dalichoux. Edit. des « Facettes », 1917. — *Images au Jardin*. Edit. des « Facettes », 1922.

A consulter : Tristan Derème, *L'Ere Nouvelle*, 24 février 1922. — A. Fontainas, *Mercure de France*, 1er juin 1922. — H. Pourrat : *La Vie*, 15 janvier 1923. — Saint-Georges de Bouhélier, *Comœdia*, 23 mai 1921. — F. Carco, *Le Feu*, mai 1912 et mars 1913. — Louis Pize, *La Revue Fédéraliste*, janvier 1922. — Valmy Baysse, *Comœdia*, 12 février 1922.

POUR ALBERT MARCHON

Quand septembre fera la vigne verte et rousse
Et qu'un faix de fruits murs chargera l'espalier ;
Mon Marchon, avec toi je veux faire carousse
En un port provençal encombré de voiliers.

Sous d'antiques mûriers que le Mistral rebrousse
Voici pour le déduit l'auberge des rouliers.
Que des goulots étroits le vin s'échappe et mousse ;
Servante, ouvre pour nous l'armoire et le cellier.

Qu'on apporte, en un plat fleurant le thym et l'huile,
L'ardente bouillabaisse où dans l'or du safran
Près du congre en tronçons la langouste rutile.

Et, si d'un noir civet l'hôte va nous offrant,
N'est-ce pas qu'il convient, ô Marchon tendre ivrogne,
De nous en barbouiller et la barbe et la trogne ?

(*Inédit.*)

LES POÈTES DU DIVAN

Roger Allard
Nicolas Beauduin
Pierre Benoit
Jean-Marc Bernard
François Berthault
Francis Carco
Philippe Chabaneix
Gilbert Charles
Henry Charpentier
Lucien Christophe
Tristan Derème
Charles Derennes
Henry Dérieux
Léon Deubel
Fernand Divoire
Marcel Drouet
Paul Drouot
Henri Duclos
Jacques Dyssord
André-Marie Éon
Francis Éon
Albert Erlande
Lucien Fabre
Fagus
Pierre Fons
Charles Forot
Henri Gadon
Maurice Gauchez
Emile Henriot
Jacques-Noir
André Lafon
Jules Laroche
Guy Lavaud
Philéas Lebesgue
Jean Lebrau
Gaston Luce
Edgar Malfère
Gérard Mallet
Louis Mandin
Henri Martineau
Jean Martineau
René Martineau
Marcel Martinet
Fernand Mazade
Alphonse Métérié
Claude Odilé
Marcel Ormoy
Jean Pellerin
Cécile Périn
Edmond Pilon
Louis Pize
Thierry Sandre
Jean Tenant
Daniel Thaly
Louis Thomas
P.-J. Toulet
Paul Valéry
Théo Varlet
Jean-Louis Vaudoyer
Léon Vérane

Cette *Anthologie des Poètes du Divan* précédée d'une étude par PIERRE LIÈVRE constitue le numéro *92* (septembre-octobre 1923) du *Divan*.

Il en a été tiré en outre, avec une pagination indépendante, 500 exemplaires sur alfa et 25 sur pur fil Lafuma.

IMPRIMERIE ALENÇONNAISE, 11, RUE DES MARCHERIES, ALENÇON